

STENDHAL ET L'ANGLETERRE

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur papier du Japon.

25 exemplaires sur papier de Hollande.

tous numérotés à la presse.

STENDHAL

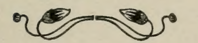
ET

L'ANGLETERRE

PAR

DORIS GUNNELL

Préface de M. AD. PAUPE



PARIS
Charles BOSSE, Libraire
46, Rue La Fayette, 46

1909


LIBRARY
SEP 20 1961
UNIVERSITY OF TORONTO

Au Professeur Paul Barbier fils

D. G.

PRÉFACE

Léon Chapron raconte qu'un jour, ayant proposé, dans une chronique de journal, la fondation d'un dîner de *Rougistes,* il reçut parmi de nombreuses adhésions, celle d'un jeune Anglais qui s'était pris d'un si bel amour pour *le Rouge et le Noir,* et avait voué un tel culte à Stendhal, qu'il s'était pieusement mis à la recherche de sa tombe ; et, l'ayant trouvée en piteux état, il avait ordonné les réparations nécessaires et pourvu à son entretien. « Il est difficile, ajoutait le brillant chroniqueur, d'imaginer une *cristallisation* plus complète » !

Ceci se passait " vers 1880 ". Certes, lorsque Beyle écrivait, avec une modestie clairvoyante, qu'il serait " peut-être lu " à cette époque-là, il ne prévoyait pas un fanatisme aussi touchant. Et quel piquant démenti donné à la maxime algébrique de Julien Sorel : « L'esprit et le génie perdent vingt-cinq pour cent de leur valeur, en débarquant en Angleterre »!

Cette manifestation de juvénile ferveur s'est renouvelée de nos jours, sous une forme littéraire non moins intéressante. Une jeune Anglaise, désireuse de conquérir le diplôme de Docteur d'Université, si apprécié par ses compatriotes, a choisi délibérément, pour sujet de sa thèse, Stendhal et l'Angleterre.

Depuis 1899, époque à laquelle M. Albert Kontz pré-

sentait une thèse latine sur Stendhal, l'auteur de *la Chartreuse de Parme* n'avait pas paru à l'amphithéâtre de la Sorbonne. Le 15 Juin 1908, Miss Doris Gunnell soutint vaillamment sa thèse en langue française, et, dût sa modestie en souffrir, je dois ajouter qu'elle reçut, avec son diplôme, les félicitations du Doyen de la Faculté, qui engagea vivement la lauréate à publier sa thèse, pour la satisfaction des lettrés.

Ce précieux avis fut recueilli par M. Charles Bosse, l'intelligent éditeur de la *Correspondance* ; car Henri Beyle a toutes les chances aujourd'hui : son monument est presque chose accomplie et il a un éditeur attitré.

Stendhal fut très préoccupé de l'Angleterre à tous les points de vue ; son œuvre entière montre l'intérêt qu'excitait en lui cette nation où il avait conquis des amis et des admirateurs éclairés.

Histoire et institutions, mœurs et préjugés, théâtre et littérature, tout sollicitait son esprit sagace et son inlassable besoin de connaître et de comparer. Il n'est pas jusqu'à la langue qu'il n'ait essayé de s'assimiler, émaillant sa correspondance de phrases anglaises, dont l'incorrection fait sourire M. Casimir Stryienski.

Les opinions de Stendhal, pour sujettes à caution qu'elles puissent être, se trouvant éparses dans ses œuvres, il était intéressant de les réunir et coordonner en un tout harmonieux. C'est la tâche à laquelle s'est vouée Miss Doris Gunnell ; elle s'en est acquittée avec un véritable talent et une érudition du meilleur aloi.

ADOLPHE PAUPE.

Paris, octobre 1908.

AVANT-PROPOS

Ce livre débuta, il y a quelques mois, dans la salle de doctorat de la Sorbonne. Aujourd'hui, il s'est déridé un peu et, vêtu d'une mise moins austère, il vient faire son apparition dans le monde.

En écrivant ces pages sur Stendhal et l'Angleterre, j'ai voulu payer — un peu tardivement, il est vrai — une dette nationale. Ne devons-nous pas l'hommage de cette étude à l'écrivain qui appela un jour l'Angleterre « la nation la plus civilisée et la plus puissante du monde entier », et qui éprouvait pour elle « le sentiment que feu M. Jésus-Christ avait pour les hommes », ainsi qu'il le disait avec une pointe d'impiété.

Que j'exprime de nouveau toute ma reconnaissance à ceux qui m'ont généreusement aidée dans ma tâche, à M. Léon Morel, professeur à la Sorbonne, à qui fut soumise la première ébauche de ma thèse ; à Miss Lœtitia Sharpe, nièce de Sutton Sharpe, qui m'a fourni des renseignements précieux sur ce grand ami de Stendhal ; à Mrs. Janet Ross, à la gracieuseté de qui je dois une lettre inédite de Stendhal, d'un intérêt indiscuta-

ble ; à mon ami M. Daniels, qui m'a généreusement aidée de ses conseils et, finalement, à M. Adolphe Paupe, bibliothécaire du Stendhal-Club, qui a mis à mon service sa riche érudition avec une spontanéité dont je le remercie ici, beyliquement.

D. G.

CHAPITRE PREMIER

Voyages de Stendhal en Angleterre

« L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux, aimant la musique et la peinture, c'est-à-dire, jouir des produits de ces arts et non les pratiquer gauchement », a écrit Stendhal quelque part. Mais il oublie ses voyages, son goût le plus fort, celui où il se réfugie pour échapper à l'ennui d'une existence sèche et plate, à des déceptions politiques, au chagrin d'un amour trahi, à la gêne d'une liaison qui se faisait trop sérieuse.

Il affirme que lorsqu'on a un cœur et une chemise, il faut vendre sa chemise pour voir l'Italie et jamais il n'hésite à mettre cette maxime en pratique. A diverses reprises, il a vendu sa chemise pour visiter l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, toujours de plus en plus épris des voyages, faisant mille observations curieuses, constatant, comparant, prenant, comme le caméléon, la teinte du sol où il pose le pied, sans pour cela perdre tout à fait ce fonds bien français qu'il se donne une peine inutile pour dissimuler.

Abstraction faite d'un parti-pris de dénigrement de

tout ce qui est français — tournure d'esprit avec laquelle on compte, et qui ne nuit aucunement à l'excellence de son observation, quand il la dirige sur la patrie d'autrui — l'exemple de Stendhal restera toujours une leçon fructueuse dans l'art de voyager. Il ne manque jamais l'occasion de décocher une épigramme contre l'Anglais *globe-trotter,* cet individu aussi vivant il y a cent ans qu'aujourd'hui, à visage morne, à démarche disgracieuse, qui, guide en main, promène son ennui dans les quatre coins du monde, encore plus anglais (entendez par là triste, prompt à se fâcher, hypocrite et puritain) au milieu de l'Afrique qu'il ne l'est à son propre foyer. C'est le contraire du voyageur stendhalien.

Beyle avait l'habitude de se formuler des maximes de conduite qui devaient l'aider à faire face aux diverses circonstances de la vie. Il faisait cela très sérieusement, il essayait même d'appliquer ses préceptes (1).

Le premier article de son code pour les voyageurs enseigne qu'il ne faut jamais perdre sa bonne humeur, ne jamais prendre au tragique les accidents de passeport, de quarantaine et de versades qui viennent souvent contrarier les plus belles courses. C'est là la valeur suprême des voyages qui enseignent aux animaux les plus débiles de la terre la vraie philosophie — celle de *tourner tout au gai.*

Second article : il faut en voyage faire des imprudences et ne pas se renfermer dans un quant-à-soi

1. Ne dit-il pas assez joliment : « Mon caractère fait l'effort pénible de suivre les maximes de l'esprit auquel le hasard l'a attelé. »

sévère. Si l'on s'expose aux mille inconvénients d'un voyage, c'est apparemment pour se procurer des sensations nouvelles, et non pas pour vivre comme chez soi.

Troisième article : se défendre de certains mouvements d'impatience qu'éprouve le voyageur le plus bienveillant à la vue du grand nombre de choses étranges et insolites qui vous assiègent de toutes parts. Il faut se faire aussi vite que possible du pays, en prendre la teinte du ciel, oublier même celle que l'on vient de perdre, car « une bouteille ne peut contenir à la fois du champagne et du bordeaux ».

Et en dernier lieu, quand on voyage, on doit faire son métier de voyageur, c'est-à-dire regarder et non pas lire. Evidemment cela n'est pas toujours amusant. La journée consacrée à la première visite des musées publics est une des pires corvées imposées au pauvre voyageur arrivant pour la première fois dans un pays. Mais il faut en passer par là, pour arriver au plaisir que l'on ressent à la dixième visite. Ce plaisir ne vaut rien, si, au lieu de jaillir spontanément, il est provoqué par une autre personne. Pour cela, visiter les monuments sans livre, n'admirer que ce qui fait réellement plaisir, en croyant toujours que le voisin qui admire est payé pour vous tromper. Alors, on ne tombera pas dans le ridicule de ces Anglais, dont Stendhal décrit assez plaisamment la visite à un musée de peinture : « Je les vois arriver au bout de la galerie avec des yeux rouges, une figure fatiguée, des lèvres inexpressives, livrés à leur propre poids. Heureusement il y a des

canapés, et ils s'écrient en bâillant à se démettre la mâchoire : Ceci est superbe ! (1) »

Cet art de voyager que professe Stendhal est à l'usage de tout le monde. Mais ce qui distingue Stendhal comme voyageur, ce qui donne un certain prix à ses moindres remarques, c'est un penchant qui tient à un art tout différent, et qui n'est nullement à la portée du premier venu. C'est que lui possède le génie du psychologue. Au lieu des monuments, des paysages, c'est partout l'homme qui l'intéresse et qu'il sait le mieux regarder, observant tous ses mouvements, fouillant ses pensées les plus secrètes, mettant à nu ses passions les mieux cachées. Arrivé parmi des étrangers, il se donne la tâche de découvrir leur manière de rechercher le bonheur, car, tout compte fait, c'est là toute la vie de l'homme. Un critique a très bien dit que les *Mémoires d'un Touriste* écrits par Stendhal ne peuvent être que les mémoires d'un moraliste, et que le seul voyage qu'il sût faire était un voyage à travers les hommes (2). Tels ses voyages en Italie : tels aussi ses voyages en Angleterre.

Il est surtout insensible à la beauté de la nature. Avide de sensations imprévues, réclamant deux ou trois cubes par jour d'idées nouvelles, il trouve que rien ne conduit aussi vite au bâillement et à l'épuisement moral que la vue d'un fort beau paysage. Dans ce cas, la colonne antique la plus insignifiante lui

---

1. *Histoire de la Peinture en Italie*, p. 246.
2. Faguet. *Revue des Deux-Mondes*, 1er fév. 1892.

paraît d'un prix infini, comme empêchant l'âme de tomber dans une atrophie mortelle. Décidément, les monuments valent mieux que la nature comme stimulants. Ils peuvent même intéresser par eux-mêmes, mais les voyages ont des plaisirs bien autrement fascinants que les visites des musées. « A Londres, une journée employée à visiter les curiosités de la Tour et les tombeaux de Westminster ennuie à périr et n'apprend rien. Ces curiosités, ces tombeaux ressemblent à peu près à ce qu'on voit partout. Une journée employée à se promener sur les trottoirs des rues qui conduisent de la Bourse à Saint-James montre mille détails curieux sur les habitudes sociales ou plutôt anti-sociales des Anglais... Ce qui est curieux, c'est ce qui se passe dans la rue et qui ne semble curieux à aucun homme du pays (1) .»

C'est même une manière de se garantir contre la mauvaise humeur en voyage que d'étudier les personnes faites pour vous ennuyer. Il faut savoir adapter à son propre usage le conseil de Cuvier : « Voulez-vous vous guérir de cette horreur assez générale qu'inspirent les vers et les gros insectes, étudiez leurs amours ; comprenez les actions auxquelles ils se livrent toute la journée sous vos yeux pour trouver leur subsistance. » Apprenez donc à traiter tout le monde comme un insecte, et vous défendrez votre belle humeur, en même temps que vous augmenterez vos connaissances de la nature humaine. Personne n'a mieux suivi que Stendhal,

1. *Mémoires d'un Touriste*, II, 293.

et plus consciencieusement, le conseil du naturaliste. C'est ce qui le met à part comme voyageur, à un rang infiniment haut.

Tel est le portrait du voyageur qui va bientôt débuter en Angleterre.

Enthousiaste depuis sa jeunesse de la littérature anglaise, résolu de passer le détroit à la première occasion, Stendhal devait caresser ce rêve de longues années avant de pouvoir le réaliser. Déjà, en 1803, il écrivait à son ami Edouard Mounier : « Ne sauterez-vous point avec le consul sur un bateau plat, *to hear Shakespeare's divine language in his Country* ? A votre place, je ferais la folie, non par ambition, mais pour voir une des plus belles époques de l'histoire moderne (1). »

Cinq ans plus tard, il n'a pas oublié son projet et il assure sa sœur de son intention d'aller en Angleterre « fût-ce pour trois semaines comme M[me] Roland », lui affirmant qu'il se sent le courage d'y passer dans un bateau de six pieds de long (3). Il en vient à envisager avec sang-froid la mort peut-être proche de son père, car elle lui fournira de quoi réaliser ce rêve chéri. Il le dit à Crozet avec la franchise et le mauvais anglais qu'on lui connaît : *At the Jesuit's death, if I can, I will go in England* pour 40.000 francs (3).

1. *Correspondance*, I. 74.
2. *Correspondance*, I. 323
3. *Correspondance*, 30 septembre 1816 : Il est cependant permis de croire que cette intention n'était pas plus sérieuse que celle de se confier à un bateau de six pieds de long, car il s'interrompt pour parler du projet bien autrement curieux, d'épouser à l'âge de quarante-cinq ans une veuve âgée de trente ans et possédant les deux tiers de son revenu.

Ce voyage, si longtemps différé, eut lieu en 1817, mais il fut entrepris dans une disposition d'esprit peu faite pour aider à en jouir. Stendhal dit assez brièvement, dans un de ces articles nécrologiques qu'il aimait tant rédiger, qu'en 1817 il revint à Paris qui lui fit horreur, qu'il alla voir Londres, et retourna à Milan (1). Colomb parle de peines de cœur qui lui firent éprouver le besoin d'une secousse, nous disant que son état habituel semblait tout bizarre à ses amis de Paris. Peut-être pensait-il toujours à la Pietragrua, qui l'avait si indignement trahi, car c'est en 1817 qu'il écrit ces lignes découragées, d'où toute joie semble s'être enfuie. « Et puis, me disais-je, je me suis trompé dans le chemin de la vie... Ce sera bientôt fait. Encore huit ou dix ans et ce bonheur, que je regrette de ne pas suivre, sera à jamais impossible pour moi. Qui songe à aimer à quarante ans ! » (2)

Fuyant sa mélancolie, il alla de Milan à Paris, de Paris à Londres. Cette dernière excursion, qui se fit au mois d'août, se borna, selon Colomb, à une courte apparition (3).

1. *Journal.* Appendice VIII, p. 473.

2. *Napoléon*, etc., (chapitre « Rivages de la Mer »).

3. Colomb. *Notice biog.* — Stendhal nous dit aussi qu'il était à Londres en août 1817 (*De l'Amour*, p. 308). Autant que possible, il faut vérifier toutes les dates que donne Stendhal, car il les fausse à plaisir.

Pourquoi M. Jean de Mitty (*Nap., de l'Italie*, etc., chap. « De l'Angleterre et de l'Esprit anglais) dit-il que c'est au printemps de 1817 que Beyle était allé passer quelques jours à Londres ? On sait que Beyle n'arriva que le 13 avril à Grenoble, venant de Milan, et qu'il ne quitta cette ville au plus tôt qu'après le 1er juin.

(Voir Chuquet, *Stendhal-Beyle, Notices et Lettres Inédites*, pp. 516, 518).

Aucune description ne nous est parvenue de ce voyage, aucune indication même qui puisse servir de base à nos conjectures. Il existe, il est vrai, quelques pages intitulées *De l'Angleterre et de l'Esprit anglais* (1), qui datent de 1817, mais ce ne sont pas, à proprement parler, des impressions de Stendhal. Avant d'entreprendre ce voyage, il avait étudié l'histoire d'Angleterre dans des mémoires du temps, et ce qu'il nous offre dans ce chapitre sur l'Angleterre, ce n'est autre chose qu'un petit nombre d'observations intéressantes, sans doute, mais d'une vérité discutable, tirées de Glover, de Pillet, de Melcombe et de Franklin. Comment du reste se former en quelques jours une idée juste de l'état social de l'Angleterre, et de l'esprit anglais ?

Quant à Londres, il ne faisait pas sur lui une impression bien favorable, à en juger par le ton qu'il prend, quand il lui arrive plus tard de parler du climat londonien et du goût artistique des Anglais. Il était sans doute assez de l'avis de Victor Hugo là-dessus (chose qui l'aurait vraiment contrarié s'il s'en était douté) : pour tous les deux, Londres était une « grande ville sans grandeur ».

L'importance de ce voyage pour Stendhal, c'est l'accroissement de son intérêt pour tout ce qui est anglais. Son étude acharnée de la littérature anglaise, ses efforts pour se donner une idée nette de sa constitution et de la politique du jour, les connaissances qu'il se fait parmi des Anglais à l'étranger : tout

1. *Napoléon, de l'Italie*, etc., pp. 153-161.

atteste que sa curiosité à l'égard de *Merry England*, comme, un des premiers en France, il l'appelle, va croissant. Quand, en 1821, il passe la Manche pour la deuxième fois, il est bien mieux à même de comprendre le pays et les hommes. De même qu'en 1817, il vient chercher un remède contre son chagrin. Au désespoir de l'indifférence et des rigueurs de « Métilde », il était parti de Milan, obsédé par l'idée du suicide, dessinant, comme Octave dans *Armance*, un pistolet en marge de ses livres, se sentant à chaque pas arracher l'âme (1). Arrivé à Paris, son unique préoccupation fut de ne pas se laisser deviner par ses amis, et c'est alors que, pour cacher son cœur, il se mit à montrer son esprit. Mais il trouva Paris insultant pour sa douleur : l'esprit français, tel qu'il se montre dans les théâtres, allait presque jusqu'à le faire s'écrier tout haut : Canaille !... Canaille !... Canaille !... La littérature du jour lui inspira une horreur indicible, ses amis surtout l'exaspéraient par l'affectation ridicule de leurs manières. Bientôt cette vie lui devint insupportable et, cédant à une idée qui l'avait toujours séduit, il se décida à aller se promener en mer.

Il partit donc pour l'Angleterre en octobre 1821 (2),

1. Métilde Dembowska, née Visconti, Milanaise de bonne famille. Sur cette passion de Stendhal, voir : *Souvenirs d'Egotisme*, chap. 1. — Arbelet. *Soirées du Stendhal-Club*, 2e Série.

2. Les indications que nous donne Stendhal sur les dates de ce voyage sont très inexactes. Il prétend (*Souvenirs d'Egotisme*) qu'il partit pour Londres en septembre 1821, et en revint vers le mois de décembre. Dans un article nécrologique, qu'il rédigea en 1822, il écrit

sa pensée toujours fixée sur la place Belgiojoso à Milan. Quand il n'était pas tout à sa douleur, il pensait avec un certain plaisir à Shakespeare, dont il n'avait

---

qu'« en 1821, s'ennuyant mortellement de la comédie des manières françaises, il alla passer six semaines en Angleterre », ce qui ne s'accorde pas très bien avec l'affirmation qui précède. Il semblerait être à Londres le 26 novembre, car il date ainsi un morceau qui se trouve dans *De l'Amour* (p. 269) ; mais on sait qu'il ne faut pas se fier le moins du monde aux dates qui se trouvent dans des livres où il ne prétend pas à l'exactitude. Il les invente tout simplement. Deux indications assez légères nous mettent sur la piste. Il dit dans les *Souvenirs d'Egotisme* être allé voir *She Stoops to Conquer* au Haymarket-Theatre, le jour de son arrivée. Je trouve, en parcourant les annonces du *Morning Chronicle* de 1821, que, du commencement de septembre jusqu'à fin décembre, on n'a donné qu'une seule représentation de cette pièce. C'était le samedi 27 octobre 1821. Comme elle a eu lieu en effet au Haymarket, il est permis de croire que Stendhal ne s'est pas trompé.

Pour ce qui est de son retour, on lit dans *Molière jugé par Stendhal*, p. 76, la phrase suivante : « *My letter on Richard III*, mal traduite *in the Examiner of the* 24 décembre 1821, le jour *of my arrival* à Paris, *from London.* » Cette date offre certaines difficultés, car elle s'accorde mal avec une autre qui se trouve écrite en marge de son exemplaire de *The Rivals*. On y lit : « *Good* à copier, excepté le dernier acte. Bonne pièce de romanesque. Paris, 7 décembre 1821. » Une de ces dates est évidemment fausse. C'est la première. Je trouve en cherchant dans *The Examiner* de 1821, que la lettre dont parle Stendhal est du lundi 26 novembre (non pas du 24 décembre).

On peut donc affirmer que Stendhal arrive à Londres le samedi 27 octobre 1821 et qu'il en repart le 23 novembre (en comptant trois jours pour le voyage).

Colomb, qui a un grand respect pour l'exactitude, et qui est par suite un guide plus sûr que Stendhal, nous dit : « Il vit Londres pour la seconde fois dans l'automne de 1821 ; son séjour ne s'y prolongea pas au-delà de trois semaines. »

Cela est à peu près la conclusion à laquelle je suis arrivée.

rien vu à sa visite de 1817, et qui était pour lui à ce moment le seul écrivain lisible. C'était là son unique ressource contre le chagrin qui le rongeait. Il fit le voyage en compagnie d'Edouard Edwards, Anglais aux cheveux blonds et bouclés, ancien mauvais sujet jeté sur le pavé de Londres, gai, bavard, bon enfant, d'une vanité excessive, mais rachetant tous ses défauts par son admirable courage (1).

Stendhal commença son émancipation en s'enivrant à Calais de bière anglaise, ce qui le rendit tellement gai qu'au lieu de se fâcher, il répondit en riant aux injures d'un capitaine anglais, qui protestait contre les récits qu'il débitait. Son ami lui fit remarquer quelques jours après qu'il aurait dû se battre — avertissement qui était pour Stendhal, pour citer textuellement ses paroles « comme le chant du coq pour Saint Pierre » — et l'on se mit à chercher le capitaine dans toutes les tavernes interlopes voisines de la Tour. Naturellement, on ne le trouva pas, et l'affaire en resta là.

Stendhal dit avoir bien peu de souvenirs de cette époque, où toute sa pensée était avec Métilde. C'est pourtant le voyage dont il a parlé le plus au long (2).

Il descendit à Londres à Tavistock Hotel, Covent-Garden, hôtel très confortable, quoique peu élégant, fré-

---

1. Il était frère du célèbre Dr Edwards et du naturaliste Milne-Edwards.

2. *Souvenirs d'Egotisme*, p. 67. Comme je n'ai pas l'intention de refaire après Stendhal ce chapitre des *Souvenirs*, je parlerai aussi brièvement que possible de ce qu'il y raconte, insistant surtout sur des faits qui ne s'y trouvent pas.

quenté surtout par des provinciaux venus pour voir les merveilles de la ville. Malgré l'impression défavorable qu'il avait gardée de sa première visite, Londres lui plut dans son ensemble.

Un jour qu'il se promenait le long de la Tamise, vers *Little Chelsea*, son cœur blessé s'attendrit à la vue des petites maisons où grimpent des rosiers. Il en admira la propreté (1), la petitesse parlant d'intimité (2), l'air de fête que leur prêtaient les fleurs. Tout cela était comme un baume pour son âme déchirée. Plus tard (3), il dit détester les petites maisons à deux étages, qui donnent à une ville la physionomie d'un grand village. Ces maisons en miniatures sont peut-être commodes et salubres ; malheureusement, on y sacrifie la puissance — première condition de l'architecture — au confortable vulgaire. Mais il écrivit cela plus de quinze ans plus tard, quand son âme n'était plus aussi sensible à la douceur de l'intimité.

On se rappellera que dès 1803, il désirait avec ardeur voir jouer Shakespeare en Angleterre. Comme on ne le donnait pas encore le jour de son arrivée, il alla au Haymarket-Theatre voir *She Stoops to Conquer* (4), s'amusant infiniment, à cause, dit-il, du jeu des joues de l'acteur qui faisait le mari de miss Richland. Enfin

1. *Mémoires d'un Touriste*, II, 74.

2. *Loc. cit.*, II, 7.

3. *Loc. cit.*, I, 92.

4. Saturday, 27 October. New Theatre Royal Haymarket : *She Stoops to Conquer* : to be preceded by *Match-making*, to conclude with *A Day after the Wedding* (*Morning Chronicle*).

l'occasion si longtemps espérée de voir Kean dans *Othello* se présenta (1). Le voyant pour la première fois, son plaisir n'était pas sans être mêlé de beaucoup de surprise, à lui découvrir des gestes bien différents de ceux que faisaient les acteurs français pour exprimer les mêmes sentiments. Mais il était ravi, croyait ne pouvoir rien éprouver de plus vif au théâtre (2) et dix ans plus tard, il prétend voir Kean encore devant lui dans *Richard III* et *Othello*. C'est, selon lui, le premier acteur du monde. Il le déclare infiniment supérieur à Talma (3). Qu'y a-t-il de mieux sur la scène que Kean dans *Othello*, quand il s'écrie en entendant la prière de Desdemona : « Amen ! amen ! with all my soul (4) ! » Et il ajoute : « Je ne trouve rien de comparable à l'Angleterre pour la déclamation et les jardins. » On sait assez que la déclamation française lui déplaisait. Il accusait les acteurs de prendre plaisir à s'écouter, de ne jamais s'abandonner à leur rôle, de prolonger les syllabes comme pour faire peur aux petits enfants, ainsi :

Le père et ses deux fiiils.. lâââchement.... égorgéées (5).

Talma lui-même, prétend-il, tombe dans l'emphase

1. Stendhal nous dit simplement : « Enfin le... 1821 on afficha *Othello* par Kean ». C'était le lundi 19 novembre, au Théatre Royal, Drury Lane. La représentation était suivie de *Hit or Miss*. (Voir *Morning Chronicle*).

2. *Rome, Naples et Florence*, 22 novembre.

3. « Avant de passer en Angleterre, dit-il, je croyais Talma le premier acteur tragique de notre temps, mais j'ai vu Kean. » (*Rossini* 239.)

4. *Rossini*, p. 168.

5. *Journal*, p. 105.

et le ton sépulcral — influence funeste sans doute du vers alexandrin, qui conduit infailliblement à la déclamation pompeuse.

Stendhal, en critiquant ainsi les acteurs français et en portant aux nues Kean, Kemble, Macready, Miss Smithson, ne soupçonna peut-être pas jusqu'à quel point il avait en cela le goût anglais. Les objections qu'il formule contre la déclamation française sont celles que l'on entend dans la bouche de quatre-vingt-dix-huit Anglais sur cent, incapables de sentir la beauté du vers classique, habitués qu'ils sont à entendre dire les vers comme le désire Stendhal, tout uniment comme si c'était de la prose.

Il est probable que c'est pendant cette visite que Stendhal fréquenta l'Opéra-Italien. Il le trouvait aussi bon que celui de Paris était mauvais, poussant l'admiration jusqu'à affirmer que l'*Agnese, Don Juan,* et *Clemenza di Tito* n'étaient pas mieux joués à Milan — grand éloge s'il en fût jamais. Selon lui, Londres est plus avancé en fait de musique que Paris, car « les Anglais n'ont pas de métalent. Ils ont un goût passionné pour entendre chanter, mais ils aiment également le *bon* et le *mauvais*. Nous n'en sommes pas encore là en France » (1).

Ce qui le ravissait à Londres après les théâtres, c'était les arbres — et en cela il s'est montré une fois de plus précurseur de Taine (2). Doué du goût anglais du pit-

1. *Rome, Naples et Florence*, p. 344.
2. Cf. Taine : *Notes sur l'Angleterre*.

toresque (1), admirant beaucoup les jardins anglais et les parcs publics de Londres, son amour des vieux arbres allait jusqu'à la révérence (2). C'était pour lui presque un article de religion de ne pas les couper — ce qui est on ne peut plus anglais. Il disait très finement que le manque d'arbres ôte de la profondeur à la sensation donnée par les paysages. Il jugeait la terrasse de Richmond bien supérieure à celle de Saint-Germain-en-Laye, par cela seul qu'on aperçoit dans les prés de grands arbres d'un vert ravissant, tandis que la terrasse de Saint-Germain n'offre aux regards que du sec et du rocailleux. Peut-être trouvera-t-on le secret de cette admiration dans les souvenirs qu'éveillèrent Richmond et Windsor, si pareils, dit Stendhal, par certains côtés, à la riche et verdoyante Lombardie.

Après le théâtre, Stendhal allait terminer ses soirées chez Miss Appelby, de Westminster Road (3), croyant bien, la première fois qu'il se rendit dans ce quartier perdu, y risquer sa vie. Douce, pâle, timide, très empressée, il lui dut la première consolation réelle à sa douleur. Il pensait toute la journée à la bonne soirée

1. Voir les nombreuses allusions dans ses écrits à des jardins anglais.

« Aurez-vous la constance de faire planter un joli jardin anglais (sans ponts, grottes et autres niaiseries coûtantes) la première ou la deuxième année de votre mariage ? (*Correspondance*, I, 326).

2. Abattre un grand arbre ! Quand ce crime sera-t-il puni par le Code ? (*Mémoires d'un Touriste*, II, 142).

3. Stendhal dit Westminster Road, mais cette rue n'existe pas actuellement et ne figure pas sur les plans de Londres de 1800. L'on connaît d'ailleurs sa manie de déguiser les noms.

tranquille qu'il allait passer chez elle et, très touché de son dévouement, il faillit la ramener avec lui à Paris quand il lui fallut enfin rentrer en France. Manquant le dernier spectacle que son devoir de voyageur lui imposât — la pendaison de huit pauvres diables — il quitta Londres vers la fin de novembre. Son chagrin était toujours bien profond, mais la petite Miss Appelby lui avait appris qu'il n'était pas inguérissable.

Après un intervalle de cinq ans, passés presque entièrement à Paris dans la société de ses amis, son humeur nomade le saisit de nouveau et il reprit la route de l'Angleterre.

Après avoir fui en 1821 l'indifférence d'une femme qui ne l'avait jamais aimé, il se trouvait dans le cas contraire, et il venait d'apprendre par expérience que, dans une passion « unilatérale », il y a deux personnes malheureuses, et non pas une, comme il le croyait en 1821. Si Stendhal écrivait à Colomb qu'il allait en Angleterre pour se reposer, ce ne sont certes pas ses travaux littéraires qui l'en avaient réduit là. Il s'agissait bien plutôt d'une fatigue morale, de l'énervement d'une liaison qui avait trop traîné et qu'il fallait à tout prix terminer. Ne trouvant pas d'excuse pour rompre avec « Menta » qui l'aimait depuis deux ans et qu'il quittait apparemment parce que deux ans lui paraissaient assez, il prit le parti de s'éloigner (1).

De nouvelles difficultés se présentent quant à la date de ce voyage. Stendhal paraît avoir quitté Paris le 28

---

1. Sur cette liaison, voir Chuquet, *Stendhal-Beyle*, pp. 180-183.

juin, pour rester plusieurs semaines en Angleterre (1).
Il retrouva à Londres son ami Sutton Sharpe (2),

---

1. « Je suis venu en Angleterre, comme tu le sais, pour me reposer d'écrire et non pour écrire. Cependant je vais noter à la hâte une vingtaine de faits observés depuis le 28 juin. Cela nous mettra à l'abri des tromperies des sots et des fripons qui parlent de l'Angleterre. » (*Correspondance*, 14 août 1826.)

C'est la seule indication qui aide à fixer la date de son arrivée. Colomb, dans sa *Notice biographique*, ne parle pas de ce voyage, ce qui est assez étonnant.

Pour la date du retour à Paris, voir à la page 22.

2. Sutton Sharpe naquit en 1797. Son père (Sutton Sharpe également), doué d'un esprit tout à fait distingué et de beaucoup de goût littéraire, nommait parmi ses connaissances intimes Porson, Opie, Flaxman et Stothard. Il avait épousé Maria, fille de Thomas Rogers, banquier, et sœur de Samuel Rogers, auteur de *The Pleasures of Memory*, et ami de Byron. Sutton Sharpe était l'aîné de six enfants et avait à peine huit ans lorsque sa mère mourut; il perdit son père bientôt après et fut élevé par une demi-sœur, très jeune elle-même.

Enfant éveillé, intelligent et studieux, il reçut une bonne éducation, acquit des connaissances très supérieures en latin, en grec et en français, se distingua surtout en littérature et en chimie. Il commença à l'âge de dix-huit ans ses études pour le barreau et faisait des progrès surprenants. Sa carrière dès son premier appel au barreau (21 juin 1822) ne fut qu'une longue suite de succès. En 1841, il fut élevé à la position de Queen's Counsel et fit souvent partie des commissions de réformes judiciaires. Ses écrits sur ce sujet sont très nombreux et se distinguent par leur grande clarté. Il ne perdit jamais ses goûts littéraires, comme l'atteste sa magnifique bibliothèque, mais à part une traduction anglaise de De Pradt, nous n'avons de sa plume que des traités sur des questions judiciaires.

Il mourut subitement au moins de février 1843, à la suite d'une maladie qui s'était déclarée déjà au commencement de 1842, et qui était sans doute le résultat d'un surmenage cérébral intensif.

Voir *Legal Observer*, décembre 1843. — *Examiner*, 25 février 1843. — *Annual Register*, février 1843.

rencontré souvent jadis à Paris, où celui-ci était très lié avec Mérimée et son cercle. Il prétendait même y avoir autant d'amis qu'à Londres et y passait deux mois chaque année — habitude qu'il conserva pendant vingt ans (1). Spirituel, intelligent, gai, sachant bien son métier (2), mais très propre à goûter des plaisirs moins austères, homme du monde s'intéressant vivement à la littérature et à la politique du jour, sans raideur britannique dans le caractère ni petitesse dans les vues, il était fait pour plaire à Stendhal. Leur amitié, qui paraît dater de 1822, et ne devait être rompue que par la mort, se maintint avec une égale force jusqu'à la fin. C'est là un tribut de prix à la mémoire de Sutton Sharpe, car on prétend que Stendhal était assez porté à oublier des amis lointains (3). Les lettres qu'il lui adres-

1. Tous les Français qui l'ont connu chantent ses louanges. « Mon cher ami, lui écrit Buchon le 16 décembre 1825, il me serait difficile de vous dire combien votre lettre m'a touché par les preuves de bonne amitié et de tendre affection que vous m'y donnez. Tous les Français qui vous ont connu se sont laissé aller au plaisir un peu inattendu qu'ils éprouvaient à rencontrer en vous un esprit jeune, naturel et ouvert à toutes les impressions de bien, et vous vous êtes trouvé dans l'intimité de tous sans qu'ils s'en soient presque aperçus. Ne prenez donc pas pour un avantage général ce qui n'est que l'effet de votre caratère particulier. (Commencement d'une lettre inédite de Buchon a Sutton Sharpe, obligeamment communiquée par Miss Lœtitia Sharpe).

2. Un confrère ayant un jour commencé un discours : « Nous sommes portés à penser... » « Nous sommes payés pour penser, interrompit Sutton Sharpe, et non pas pour être *portés* à penser. »

3. On se plaît à citer ce mot de Stendhal : « J'ai un ami à Milan : je lui écrirai quand je me souviendrai de son nom. »

sait de temps en temps, le priant avec beaucoup d'insistance de faire un petit voyage à Paris ou de partir avec lui pour l'Italie, font assez voir le plaisir qu'il prenait à sa société

Pendant la visite de Stendhal en 1826, les deux amis se fréquentèrent beaucoup. Sutton Sharpe le menait dans le monde, lui faisant faire la connaissance de ses amis et de ses parents. C'est probablement encore Sutton Sharpe qui lui procura une invitation pour le bal d'Almack (1), cette réunion mondaine d'un caractère si exclusif, où « les huit femmes les plus nobles déclarent que toutes les autres sont mauvaise compagnie et ne leur rendent pas le salut » (2). Stendhal se moquait gaiement de cette manière de diviser la société par bandes comme un bambou, et de la lutte qui s'ensuit, où chaque homme consacre toutes ses forces à monter dans la classe supérieure à la sienne, pendant que ceux qui ont déjà percé s'associent pour le rejeter en bas. Il est donc à croire que Beyle apprécia très mal l'insigne honneur que lui fit la haute aristocratie anglaise

1. Je place à cette époque la visite de Stendhal à Almack. Il nous dit simplement dans les *Souvenirs d'Egotisme*, y être allé, sans ajouter pendant quel voyage. Comme les *Souvenirs* étaient écrits en 1832, ce n'est pas pendant sa dernière visite. Pas pendant la courte excursion de 1817 non plus, où il ne rencontra pas de connaissances anglaises. L'année 1821 me paraît peu probable, car son temps, d'ailleurs court, était très pris. De plus, il nous dit qu'il ne vit aucune de ses connaissances anglaises. Mais il était impossible de se procurer un billet pour Almack's sans la protection d'une personne de rang ou de position. Nous en sommes réduits à l'année 1826.

2. *Mélanges d'art et de littérature*, p. 267.

quand il reçut cette invitation pour laquelle d'autres se fussent soumis à toutes les bassesses autorisées en pareilles circonstances. Il ne s'en hâta pas moins de s'y rendre, car ce bal n'était-il pas le septième paradis du beau monde (1)? C'est assez dire le grand intérêt qu'il présentait pour un observateur de mœurs. Que de scènes amusantes pour qui savait voir, et que de petites tragédies aussi dans ces menus drames !

Quand Sutton Sharpe partit en tournée au mois d'août, Stendhal l'accompagna. Ils firent ensemble le voyage de Lancaster à Londres. Sutton Sharpe fit assister son ami à des assises dans la belle salle gothique de Lancaster, qu'admira fort Stendhal, et lui expliqua nettement les mystères de la justice anglaise.

---

1. La réception connue sous le nom d'" Almack's " avait lieu tous les mercredis dans un établissement situé près de Saint James Theatre et était présidée par six dames de la plus haute société, qui y régnaient en véritables tyrans. Y avoir accès, c'était se munir d'un passe-port pour le monde le plus recherché, car c'était un véritable *Sanctum Sanctorum* de l'aristocratie. On n'y recevait que six des trois cents officiers des *Foot Guards* et même les trois quarts des familles nobles n'y étaient pas admises. Personne ne devait arriver après minuit. Tous les messieurs devaient se présenter en culotte courte, cravate blanche et chapeau sous le bras. On raconte que le duc de Wellington se présenta un jour avec un pantalon noir. Pendant qu'il montait l'escalier, un domestique l'aperçut et lui fit remarquer qu'il était contre les règlements de porter un pantalon. Toujours imbu d'un grand respect pour l'autorité, le duc se retourna, descendit l'escalier, et partit sans dire un mot.

Les salles, connues aujourd'hui sous le nom de *Willis's Rooms*, existent toujours, et sont louées pour des *meetings*, des concerts, des bals, plus rarement des dîners.

Voir Thornbury and Walford. *Old and New London*. IV, p. 196.

Puis, profitant de sa présence dans le Nord de l'Angleterre, Stendhal saisit l'occasion pour le visiter. Le 9 août, il était à Manchester, ensuite il visita les lacs de Cumberland et de Westmoreland, mais il les vit à l'américaine et n'a laissé que cette seule impression : « Le beau clair de lune avec sa rêverie tendre se trouve sur les bords du Wendermere (*sic*) (lac du Nord de l'Angleterre) ». Après avoir vu York, où il admira beaucoup la cathédrale, toujours au mois d'août, il alla à Birmingham et aux environs (c'est ce qu'il appelle *the plane of fire*) y visiter avec Sutton Sharpe, ses parents, la famille Rogers, « ces oncles mâles et femelles » que Stendhal accusait de vouloir toujours accaparer leur neveu, au lieu de le laisser partir avec lui en voyage (1).

Puis il retourna à Londres. C'est sans doute en partie à Sutton Sharpe que Stendhal doit ses idées si justes sur l'Angleterre. Deux lettres écrites pendant son séjour attestent qu'il était familier avec la politique du jour, les conditions sociales du pays, le caractère anglais (2). Il va sans dire qu'il éprouvait peu d'intérêt pour les monuments de Londres, ses musées, ses bâtiments, leurs souvenirs historiques. C'est à peine s'il les mentionne deux ou trois fois, et encore faut-il chercher ces allusions dans l'ensemble de ses œuvres.

---

1. Stendhal fait allusion sans doute à Daniel Rogers, frère du poète et oncle de Sutton Sharpe, habitant près de Stourbridge. C'était un homme studieux et lettré, possesseur d'une excellente bibliothèque, et qui, très certainement, dut jouir de la société des littérateurs amis de son neveu.

2. Cf. Chapitres III, IV.

Peu sensible à l'architecture gothique, il ne put être touché par l'abbaye de Westminster, quoiqu'il la mette, avec la cathédrale de Salisbury, avant tous les autres monuments gothiques de l'Angleterre (1). Une visite à Saint-Paul's ne lui suggère qu'une observation sur la nécessité du nu dans la sculpture. La statue habillée de Johnson qui s'y trouve est suprêmement ridicule à ses yeux (2). Quant à l'aspect général de Londres, appliquons, sans grand risque de nous tromper, son jugement sur Regent Street à la ville tout entière : « *Regent Street* à Londres étonne, mais ne fait aucun plaisir et n'a pas de *style*. On voit des barbares fort riches, les premiers hommes du monde pour le *steam-engine* et le jury, mais qui du reste ne sont sensibles qu'à la sombre mélancolie de l'architecture gothique, ou, ce qui revient au même, au monologue de Hamlet, tenant à la main le crâne de Yorick (3). »

Se décidant enfin à se séparer de ces « riches barbares », Stendhal quitta l'Angleterre, probablement vers la fin de septembre (4). Il ne se mit pas à son

1. *Promenades dans Rome*, t. II, p. 15.

2. Mais cette statue de Johnson, vêtu d'une toge romaine, n'est pas très « habillée ». Pourrait-on souhaiter de la voir moins vêtue, quand on a vu des portraits de lui ?

3. *Promenades dans Rome*, t. I, 174.— Ce jugement s'appliquerait en réalité mieux à n'importe quelle rue de Londres qu'à *Regent Street* dans laquelle d'un bout à l'autre, il n'y a aujourd'hui, et il n'y avait en 1826, aucun spécimen du style gothique.

4. Il y a dans la *Correspondance* une lettre datée de Londres, le 15 septembre 1826, où Stendhal déclare son intention de repasser bientôt en France. Il écrit dans la *Vie de Henri Brulard* : « J'eus un frisson en

retour à rédiger pour la presse des « Notes de Voyage », mais il rapporta avec lui sur l'Angleterre et les Anglais des notions très exactes qu'il sema à tort et à travers dans ses œuvres.

Douze ans devaient s'écouler avant que Stendhal se rendît pour la quatrième et dernière fois en Angleterre. Il était devenu dans l'intervalle consul à Civita-Vecchia, mais il s'ennuyait à périr de cette vie monotone, passée dans une véritable disette de livres, de journaux, de nouvelles, parmi des gens insipides qui ne pouvaient lui offrir d'autre plaisir que celui de se voir le second personnage de la ville. Il fit des absences réitérées et, n'y pouvant plus tenir à la longue, se rendit à Paris en 1836, ayant obtenu un congé qui se prolongea jusqu'en 1839. C'est pendant ce congé qu'il visita l'Angleterre en 1838 (1). A quelle époque de l'année le voyage se fit-il ? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer avec la moindre apparence de certitude. On peut seulement pencher pour la fin de l'année (2).

---

pensant au 15 septembre 1826 à San Remo à mon retour d'Angleterre.» Cela ne s'accorde pas avec la date que porte la lettre écrite de Londres le 15 même, mais il faut faire la part de l'inexactitude naturelle de Stendhal. Disons qu'il quitta l'Angleterre vers la fin de septembre.

1. Colomb dit (*Notice Biographique*) : « Beyle quittait Paris pour quinze jours, six semaines, trois mois même, et faisait des excursions en France, en Espagne, en Ecosse, en Irlande, s'apercevant, souvent un peu tard, du vide de sa bourse ».

Toutes les recherches que j'ai pu faire ne jettent aucune lumière sur ces prétendues excursions en Ecosse et en Irlande. Il serait étonnant que Stendhal n'eût fait aucune allusion à ces pays, qu'il aurait visités alors pour la première fois.

2. Voici tout ce que l'on sait sur les mouvements de Beyle pen-

Il partit donc : mais il n'était plus le Beyle d'autrefois. Il vieillissait. Toujours un peu *dandy*, plus soucieux que jamais de sa mise, maintenant qu'il avait pris un embonpoint disgracieux, il fit de son mieux pour réparer l'outrage des ans, portant un toupet d'emprunt et teignant d'un brun foncé le peu de cheveux qui lui restaient (2). Ce qui aurait dû l'inquiéter davantage, c'est qu'il éprouvait déjà les premières attaques de la maladie qui allait le conduire à une fin si tragique. De fortes migraines, des insomnies répétées commençaient à laisser leur trace sur lui, au moral comme au physique.

Tout ce que nous savons sur cette visite nous vient de Colomb, qui nous dit que, lors de son dernier voyage à Londres, Beyle fut présenté à l'*Athenæum* par Sutton Sharpe. L'Athenæum était le club par excellence des

---

dant 1838 : le 10 janvier, il date une lettre de Paris ; le 20 janvier, de Paris ; le 19 février, de Paris ; le 24 mars, de Bordeaux ; le 2 juillet, de Strasbourg (d'après les renseignements qui s'y trouvent, on peut affirmer que le 3 juillet, il sera à Bade ; le 5 juillet, à Kehl ; le 6, à Mayence ; le 7, à Cologne ; le 9, à Bruxelles ; et que le 11 ou 12, il reprendra la route pour Paris) ; le ? juillet (*sic*) il date de nouveau une lettre de Paris ; le 13 août, de Paris ; le 4 septembre, de Lyon ; le 24 ? (*sic*) de Paris On voit, d'après la lettre de Bordeaux, que Stendhal parcourt le Midi : il visite Angoulême, Toulouse, Montpellier, Avignon, Grenoble. Puis il se rend à Genève. Tout cela nous porterait à croire que le voyage en Angleterre se fit pendant l'automne de 1838.

2. Comme le dit le brave Colomb, avec l'élégance qui lui est propre : « Il mettait à contribution toutes les ressources de l'art pour corriger ou dissimuler les torts de la nature envers lui, comme les traces de la marche du temps ».

hommes de lettres, mais y étaient admis aussi (pour citer un auteur de 1834) « whigs, radicaux, savants, étrangers, dandies, auteurs, soldats, marins, artistes, médecins, membres des deux Chambres, en même temps qu'une bonne quantité d'évêques. » (1)

C'est là que Stendhal rencontra le célèbre Théodore Hook et entra en relations avec lui. Ce prince des farceurs, renommé par toute la Grande-Bretagne pour ses calembours (2), ses bons mots, ses anecdotes, son esprit « hyperbolique, hyperdrôlatique et hyperalcoolique » était le bienvenu à l'Athenæum, comme il l'était partout ailleurs, fût-ce dans les coulisses des théâtres, les salons du beau monde ou les tavernes du demimonde. Aucun membre du club n'était aussi populaire

---

1. L'Athenæum fut fondé en 1824 pour servir de club à ceux qui s'intéressaient plus à la littérature et aux beaux-arts qu'à la politique. Comme le dit Mérimée, dans une lettre à Royer-Collard, les salles étaient très luxueuses, la bibliothèque bien fournie, l'administration excellente. Il a compté parmi ses membres au moins la moitié des hommes illustres du siècle dernier : entre autres, Isaac d'Israëli, Lord Granville, Thackeray, Sir Roderick Murcheson, Dr Hooker, Sir Henry Holland, George Grote, Prof. Sedgwick, Darwin, Huxley, Lord Lytton, Macaulay, Charles Dickens, Dean Stanley, Bishop Wilberforce, Ruskin — pour n'en citer que quelques-uns.

Cf. Thornbury and Walford, *Old and New London*, IV, 147.

2. Hook ne savait pas se refuser le plaisir de faire un calembour. Forcé, à la suite d'un déficit considérable dans sa caisse, de démissionner de son emploi de trésorier à l'île Maurice, et rencontrant un jour un ami qui, ne connaissant pas ses raisons pour quitter l'île, lui exprima l'espoir qu'il ne rentrait pas en Angleterre à cause de sa mauvaise santé. — Hélas ! répondit Hook — c'est le coffre qui m'en a réduit là.

que lui (1). Il avait son coin à lui, près de la porte, dans le *coffee-room* et, longtemps après sa mort, ce coin fut connu sous un nom qu'il lui avait donné : *Temperance Corner*. C'est qu'au lieu de demander du whisky, du brandy, Hook, avec une rare délicatesse, disait toujours du café, de la limonade, afin de ne pas choquer les personnes sérieuses.

On aime se figurer Stendhal en conversation avec lui, Stendhal qui savait si bien apprécier l'esprit sous toutes ses formes. On raconte que Hook restait des heures dans son coin, buvant et causant, causant et buvant. Après des dîners dans le monde, il avait l'habitude de se rendre au club, pour y prendre d'abord un réfrigérant, puis un réconfortant, et ainsi de suite toute la nuit, corrigeant continuellement les uns par les autres, et toujours par « principe d'hygiène ». Le matin le trouvait en général à sa place, verre en main, restant par « principe d'hygiène » pour ne pas avoir à braver l'air froid de la nuit. « Tu sacrifies trop à l'hygiène, Tchiod ! » lui dit une fois un ami, mais Hook ne changea rien à son régime. Cette existence désordonnée, jointe à des embarras d'argent, qui finirent même par faire une certaine impression sur son optimisme insouciant, avait déjà en 1838 à peu près ruiné sa santé. Encore trois petites années et l'immense farce qu'était sa vie allait finir brusquement. (2)

1. On prétend qu'après la mort de Hook, il y eut une grande diminution dans le nombre des dîners. Ils étaient nombreux, ceux qui n'allaient là que pour l'unique plaisir d'entendre ses bons mots.

2. Quel commentaire plus tragique de son existence pourrait-on faire,

A son retour à Paris, Beyle espérait bien pouvoir prolonger son congé indéfiniment, mais la chute de son protecteur l'obligea à retourner à Civita-Vecchia. Cependant, en novembre 1841, il est de retour à Paris, ayant obtenu un congé de santé. Il souffre réellement, se plaint de perdre par moments la mémoire, de ressentir une sensation d'étouffer, d'être envahi d'une espèce de paralysie. Autant de présages de la fin qui l'attend. Malgré tout, son énergie ne l'abandonne pas. Il ne mourra pas avant son heure. Le 25 février 1842, il écrit au comte Cini : « J'ai presque le projet d'aller passer quelques jours à Londres, vers le milieu du mois de mars. » Moins d'un mois plus tard, le 22 mars 1842, à 7 heures du soir, il tomba sur le trottoir de la rue Neuve des Capucines, frappé d'une attaque d'apoplexie. Le lendemain matin, à 2 heures, il mourait.

---

que de citer ces quelques paroles de Hook lui-même à un ami qui l'avait trouvé en déshabillé : « Well, you see me as I am at last — all the bucklings, and paddings, and washings, and brushings dropped for ever — a poor old grayhaired man, with my belly about my knees. » (*Traduction* : « Eh bien, tu me vois enfin tel que je suis, — sans corset et sans rembourrage, — un pauvre vieillard, mal lavé et mal peigné, aux cheveux gris et au ventre tombant jusqu'aux genoux. » — Pour la vie de Hook, voir H. Dalton Barham. *Life and Remains. Lockhart's, Quarterly, May* 1843.

CHAPITRE II

Les Anglais que Stendhal a connus (1)

De 1814 à 1821, Beyle est en Italie et n'en sort que pour quelques petits voyages auxquels la nécessité le contraint. Il s'y était enfui à la Restauration, trouvant que c'est folie de laisser empoisonner sa vie par des haines politiques et par le regret que des événements, qui devaient se produire, se soient produits. Les véritables sages sont, à son avis, les Italiens qui laissent doucement couler leurs jours entre les bras de leurs maîtresses, ne comprenant rien à la politique, croyant ferme que tout sera dans cent ans comme aujourd'hui. Il va donc chercher le bonheur à Milan, dans le *dolce far niente* de ces Italiens, dont il admire tant la philosophie facile.

C'est pendant cette période qu'il fait connaissance avec plusieurs Anglais de passage en Italie : Byron, Hobhouse, Shelley, Lord Brougham, la duchesse de

---

1. Pour les Anglais rencontrés pendant ses voyages en Angleterre, voir au chapitre précédent.

Devonshire, et lady Jersey, pour ne citer que les mieux connus.

Ce n'est pas encore le Beyle spirituel, à l'esprit mordant, au sourire ironique (1), qui va débuter en 1821 dans les salons parisiens, étonnant par sa verve, ses mots tranchants, ses bouffonneries, ses accès de gaieté folle. En 1815, il n'a pas encore senti la nécessité de « prendre une pose », d'avoir de l'esprit, d'affecter un air gai, pour cacher la passion malheureuse qui empoisonne sa vie.

D'ailleurs, en Italie, la vie mondaine n'est pas complexe. D'abord, tout le monde est trop occupé de son propre bonheur pour penser à son voisin et l'on peut être soi à son aise. Les bons Italiens ne se doutent même pas de ce qu'on appelle à Paris « l'air du beau monde » et ce que Stendhal appelle, lui, « damnable affectation ». Personne ne pense à poser. Et puis, il n'est pas nécessaire pour plaire aux Italiens d'avoir de l'esprit. Cela est même nuisible, car ils ne savent qu'y répondre, croient qu'on se moque d'eux et deviennent méfiants. Comme, par surcroît, ils sont sensibles et qu'il n'a pas à craindre leur raillerie, Stendhal respire parmi eux l'atmosphère qu'il lui faut. Il recherche leur société, et se montre comme eux rêveur et candide, ne témoignant aucun désir de plaire ni de briller, riant de bon cœur de plaisanteries sans malice, sans amertume cachée, disant franchement sa pensée sur le moment

1. Stendhal le définit ainsi : « Le sourire, lorsqu'on sent qu'on est supérieur à ce qu'on vous croit. » *Journal*, p. 48.

même, se disputant, ne ménageant l'amour-propre de personne, n'écoutant que son cœur, insensible aux plaisirs de la vanité.

Allant beaucoup dans le monde, reçu par les meilleures familles de la ville, l'occasion ne lui manque pas de lier connaissance avec les Anglais de marque qui passent par Milan. Ils lui sont naturellement sympathiques (1), et il les recherche, parlant politique avec eux (2), dansant dans les bals avec des Anglaises dont il admire la beauté, se plaisant infiniment à leurs réceptions magnifiques. S'il s'en moque quelquefois et se plaint qu'ils sont trop nombreux, c'est qu'il ne les déteste qu'en masse. Il est plein de bienveillance pour l'individu.

Il se rend à des réceptions de lady Jersey et à celles de la duchesse de Devonshire où se rencontre tout le monde distingué, étranger ou italien. Il prétend connaître Lewis, « Monk Lewis », comme on l'appelle en Angleterre, et sa sœur, Mme Lushington (3). Mais la

1. « J'aime beaucoup les amis qu'on fait en voyage ; il faut qu'ils trouvent en vous quelque chose d'agréable, puisqu'ils vous aiment sans savoir qui vous êtes. » (*Correspondance*, Milan, 28 août 1814.)

2. « Je suis étonné de M... Il parvient tout seul aux vues auxquelles je n'arrive qu'aidé par nos voyageurs anglais ; par exemple, l'utilité pour un Etat de n'avoir aucun crédit, de faire banqueroute tous les dix ans. » (*Correspondance*. 14 avril 1818.)

« J'ai copié la manière de voir de plusieurs Anglais qui ont passé chez nous en dernier lieu. » (*Correspondance*, 9 avril 1818.)

3. Voir *Rome, Naples et Florence* (éd. de 1817), 22 fév., Naples.

J'ai parcouru la correspondance de Lewis (*Life and Correspondence of M. G. Lewis*, 2 vol., Henry Colburn, London, 1839), sans y trouver d'allusion à Stendhal. Lewis est bien à Naples en février 1817 (voir la lettre à sa mère, datée de Naples, 13 mars 1817, où il dit y être depuis neuf semaines). La rencontre a donc pu avoir lieu, mais il faut savoir se méfier des assertions de Beyle.

rencontre la plus intéressante qu'il fit fut celle de Byron.

Elle eut lieu au mois d'octobre 1816, (1) au théâtre de la Scala, dans la loge de M. de Brême, seigneur piémontais, fort riche et fort noble, homme de beaucoup d'instruction et ami des lettres. Dans sa loge se réunissait tous les soirs une société de quinze ou vingt hommes distingués (jamais on n'y voyait de femmes). On y causait littérature, n'écoutant la musique que lorsque la conversation cessait d'intéresser. C'étaient, pour la plupart, des Italiens de marque : le poète Monti, que Stendhal appelle « le Dante ressuscité au XVIII[e] siècle » ;

---

1. Comme toujours, Stendhal brouille les dates. Il prétend, dans *Rome, Naples* et *Florence* (éd. de 1817) que la présentation n'eut lieu que le 17 juin 1817, à Venise. Mais le 17 juin, Stendhal était à Grenoble, où il était arrivé le 13 avril, après son départ de Milan. Il ne retourna en Italie qu'au mois d'octobre. Byron était bien à Venise, mais ce n'est pas là que Stendhal fit sa connaissance.

Il dit ailleurs qu'il le rencontra en 1816 à Milan (*Racine et Shakespeare* : « Lord Byron en Italie », p. 261). Dans une lettre à Mme L. S. Belloc, il dit l'avoir rencontré pendant l'automne de 1816. (*Correspondance*, II, 341).

Voir aussi deux lettres à Crozet ; la première, qui est du 1[er] octobre 1816, annonce qu'on attend Byron à Milan ; dans la seconde (20 octobre 1816), Stendhal écrit qu'il a diné avec Byron.

La correspondance de Byron nous permet de fixer son séjour à Milan du 13 octobre 1816 au 5 novembre 1816, au plus tard.

Cela s'accorde très bien avec ce que nous dit Hobhouse, qui voyageait avec Byron : « Nous sommes arrivés à Milan le 12 octobre 1816 et l'avons quitté le 3 novembre : (*Italy* : Remarks made in several visits from the year 1816 to 1854, by the Right Hon Lord Broughton). Stendhal et Byron se seraient donc fréquentés du 12 octobre au 3 novembre. Il est important de préciser, car Stendhal prétend avoir passé plusieurs mois dans la société de Byron.

Visconti, « admirateur de Kant, mais homme fort sensé » ; Bercheti, traducteur de quelques poésies de Bürger, Borsieri, Confalonieri. Beyle apporta dans ce monde des nouvelles de France, des anecdotes sur la retraite de Moscou, Napoléon, les Bourbons, et reçut en échange des nouvelles d'Italie.

Un soir, il remarqua dans la loge un jeune homme, plutôt petit, aux yeux superbes, à la figure céleste, digne de l'idéal des Grecs (1). Tandis qu'en général, la

1. Pour ce que dit Stendhal sur ses rencontres avec Byron, voir :

A. — *Correspondance*, Milan, 20 octobre 1816, lettre à Crozet. Paris, 24 août 1829, à Colomb.

B. — *Rome, Naples et Florence* : édition de 1817, p. 268 ; et la traduction anglaise de 1818 (p. 254). Ce passage n'existe pas dans la 2e édition (1826).

Dans l'édition de 1854 (p. 394), on lit seulement : « L'on m'a présenté au spectacle à Lord Byron. »

Ces pages sont très connues. Elles sont citées dans *Works of Lord Byron*, edited by Rowland E. Prothero. IV, appendice IV. (L'extrait est pris à la traduction anglaise de 1818).

On trouvera aussi des allusions aux pages de Stendhal dans :

1° *Lord Byron en Italie et en Grèce*, par le Marquis de Salvo, p. 156.

2° *Lord Byron and some of his Contemporaries*, par Leigh Hunt, pp. 34, 38.

C. « Lettre à Mme Louise Swanton Belloc. Paris, le........ 1824. (*Correspondance*, II, 341). Publiée par Mme Belloc dans son ouvrage *Lord Byron*, I, 352.

D. — *Lord Byron en Italie* : récit d'un témoin oculaire, 1816. A paru dans :

1° *Revue de Paris*, 1830, t. XII, p. 186-204.

2° *Foreign Literary Gazette. London*, March 31, 1830, n° 13, pp. 193-195. (L'auteur de l'article a traduit en anglais le récit de Stendhal et l'a considérablement abrégé).

3° *Life of Lord Byron, by John Galt*, 1830. Appendice XXXI. (Tiré de l'article du *Foreign Literary Gazette*).

conversation ne tarissait pas, ce soir là, tout le monde se taisait. On sentait dans l'atmosphère quelque chose de solennel et de recueilli.

Cela s'expliqua pour Stendhal quand M. de Brême le présenta à lord Byron : c'était sa froideur britannique qui avait glacé les Italiens. Mais Beyle, qui raffolait alors de Lara, ne pensait plus, dès le second regard, à épier les ridicules de lord Byron : il était tout rempli de timidité et de tendresse, forcé de se contraindre pour ne pas lui baiser les mains. Les deux hommes se lièrent dès la première rencontre. Byron, qui éprouvait à parler le français la plus grande répugnance, n'en étant pas maître et ne voulant pas s'abaisser, ainsi qu'il le disait avec sa morgue habituelle, " à le parler comme un garçon d'hôtel allemand ", était bien aise de rencontrer quelqu'un qui sût l'anglais. Des relations très amicales s'établirent, grâce, dit Stendhal, à l'obstination qu'il mit à être glacial envers le poète, sachant par expérience que c'est le propre du caractère anglais de fuir qui le recherche. Stendhal vit Byron tous les jours tantôt à la Scala, où ils se promenèrent ensemble dans l'immense foyer, tantôt à quelque dîner mondain, tantôt pendant ses visites aux musées.

Il fit en même temps la connaissance de Hobhouse,

4° *Works of Lord Byron*, etc. Edited by Rowland E. Prothero, vol. IV, appendice VIII (tiré de la *Vie de Byron*, par Galt).

5° *Racine et Shakespeare*, éd. de 1854, pp. 261-285.

6° *Lecture rétrospective*, 20 février 1894, pp. 113-128.

l'ami fidèle de Byron, qui, après avoir été son camarade de collège, était devenu le compagnon de tous ses voyages, toujours là, comme le disait Byron, « pour le tirer des mauvais pas ». Tous les trois, ils discutaient politique, ils parlaient religion, littérature, morale. Malgré des dissemblances extérieures dans leurs opinions politiques, Byron et Stendhal étaient faits pour se comprendre. Aristocrate de naissance et très fier de son haut rang, Byron resta toujours aristocrate de sentiment, même quand il embrassa des opinions démocratiques. Il ne put jamais se décider à faire cause commune avec les radicaux anglais, dont la vulgarité le rebutait, et, s'il allait combattre pour la liberté en Grèce, c'est qu'il ne risquait pas de s'y salir au contact d'esprits vulgaires (1). Moins le hasard de la naissance, c'est le cas de Stendhal. Professant des idées libérales, il détestait le peuple, mal soigné, mal élevé, grossier ; il détestait aussi la bourgeoisie vulgaire, plate, égoïste. Reste l'aristocratie. C'est vers elle qu'allaient les prédilections de Beyle. Au fond, il n'aurait rien demandé de mieux au sort que d'être grand seigneur sous l'ancien régime.

Stendhal et Byron se rencontrent encore dans leur commune admiration de Napoléon. Byron prenait le plus vif plaisir à faire parler Beyle de la campagne de

1. « La vulgarité est bien pire que la franche scéléralesse, dit-il — et ce mot pourrait être de Stendhal lui-même — car celle-ci se trouve souvent associée avec de l'esprit, de l'*humour* et une forte intelligence, tandis que celle-là est un misérable effort pour être tout, et n'aboutit à rien. »

Russie (1), quoiqu'il se mêlât, selon Beyle, un brin de jalousie à son enthousiasme (2).

Stendhal fait un joli portrait de Byron à un dîner chez M. de Brême, où Monti récita le premier chant de sa *Mascheroniana*. Ces beaux vers, dit-il, firent une impression si profonde sur le poète anglais, qu'il quitta sa hauteur et son affectation, en même temps ses traits prirent un air d'élévation qui le transforma. Jamais il n'avait eu l'air si beau, si noble, qu'à ce moment. Le tableau est joli, mais est-il exact (3) ?

---

1. Voir Hobhouse, *Italy*, etc. I, 54. « Il paraît maintenant à peu près certain que l'intelligence de Napoléon s'affaiblit pendant les revers terribles de la campagne de Russie. M. Beyle, aujourd'hui célèbre, nous dit à Milan que, plus d'une fois, il vit Napoléon mettre la signature *Pompée* à un document officiel, qu'il se hasarda à faire remarquer son erreur à son impérial maître et que celui-ci la rectifia sans faire d'observation.

Note. — Ce monsieur s'appelait alors de Beyle, et il prit plus tard le pseudonyme de Count Stendhall (*sic*). On nous dit qu'il était un des intendants « de la mobilière de la couronne », et que, pendant la campagne de Russie, Napoléon l'employait parfois comme secrétaire. J'avoue que j'ignorais la grande célébrité de M. Beyle, jusqu'à cette année où, tombant sur un excellent article dans le numéro de janvier de la *Revue d'Edimbourg*, je m'éveillai pour trouver qu'il était fameux. » (Traduction).

2. « Il y avait de l'envie, chez lord Byron, pour la partie brillante du caractère de Napoléon. Ses mots sublimes le vexaient... Lord Byron eût pardonné plus facilement à Napoléon, s'il eût eu l'apparence un peu plate de Washington. » (Lettre à M[me] S. Belloc, déjà citée).

3. Voir Hobhouse, *Italy*, I, 55. « J'étais l'un des invités en cette occasion et je ne puis que répéter la vieille observation : quoique toutes ces choses soient arrivées de mon temps, je n'en entendis jamais parler... Le dîner était un banquet cérémonieux, les domestiques étant en livrée officielle, et toute la cérémonie — car c'était bien

Je m'imagine que Byron subit certaines métamorphoses en passant de la réalité au monde nuageux des souvenirs. Je me le figure fort bien silencieux, hautain, très « milord », dans la loge de M. de Brême, ou discourant tout au long contre le cant anglais et l'hypocrisie de l'aristocratie : mais Stendhal brode un peu sur ce thème. Si Byron se taisait à la Scala et prenait un air hautain, c'était, en partie, tout bonnement parce qu'il s'ennuyait ; il compara plus tard son séjour à Milan à une quarantaine à bord d'un vaisseau, parlant avec désappro-

---

une cérémonie — me rappela vivement la description que nous donne Rousseau des grandes fêtes de Turin, où il assistait en qualité de laquais. Il me semble que si quelqu'un avait récité à table l'un des chants d'un poème presque en entier, je m'en serais souvenu. Et pourtant, M. Beyle dit que Monti récita le premier chant de son *Mascheroniana* presque en entier, « vaincu par les acclamations des auditeurs », et, ajoute-t-il, « il causa la plus vive sensation à l'auteur de *Childe Harold*. Je n'oublierai jamais l'expression divine de ses traits ; c'était l'air serein de la puissance du génie. » ... Un spectacle pareil à un dîner aurait sans aucun doute et causé la plus vive sensation et impressionné non pas seulement lord Byron, mais tout le monde : et je suis presque certain que si cette scène bizarre avait eu lieu, j'en aurais pris note ». (Traduction).

Stendhal ne se soucie pas trop de l'exactitude, sur plusieurs points. Comparez par exemple son compte-rendu de la querelle entre Polidori, médecin de Byron, et un officier autrichien, (*Lord Byron en Italie*), avec le récit que donne Byron de la même affaire (*Letters and Journals. Lettre à Murray*, Milan, 1er novembre 1816). Il vaut mieux sans doute se fier au récit de Byron, écrit quelques jours après l'événement. Autre inexactitude : dans une lettre à Crozet, datée de Rome, 31 déc. 1816, Stendhal raconte qu'après une vive discussion avec Monti, Hobhouse s'écria tout d'un coup : *He knows not how he is a poet*! Dans une lettre à Mme Sw. Belloc, c'est dans la bouche de Byron que Stendhal met ces paroles.

bation de la moralité relâchée des Italiens, ne trouvant pas autre chose à remarquer sur Monti que sa ressemblance avec l'acteur Cooke, et la fréquence de ses changements politiques, lesquels l'avaient rendu très impopulaire (1). Il se plaignait surtout du vide de la société, n'y ayant vu que « Monti et quelques autres curiosités vivantes » (2).

Tout cela est d'un homme irrité, peu en harmonie avec le milieu où il se trouve. Peut-être que parmi ces « curiosités vivantes », celle qui lui était la plus sympathique était encore Stendhal. Fuyant en général les hommes de lettres (3), et surtout ceux de l'étranger, parce qu'il ne savait que leur dire, craignant aussi que, forts de leurs hauts faits littéraires, ils ne tâchent de s'introduire dans son intimité, Byron ne pouvait comprendre dans cette proscription Stendhal, littérateur si peu professionnel, si apte à cacher son métier, si peu disposé à jamais quêter les éloges — homme du monde en cela comme en tout le reste.

Comment, en effet, ne se seraient-ils pas plu mutuelle-

---

1. *Mémoires*, publiés par Moore, vol. III. *Lettre à Moore*. Vérone, 6 novembre 1816.

2. *Loc. cit.*, vol. III. *Lettre à Rogers*, 4 avril 1817.

3. « En général, les lettrés ne me vont pas ; ce n'est pas que je les haïsse, mais quand j'ai loué leur dernier ouvrage, je ne sais plus que leur dire. Il y a quelques exceptions d'hommes du monde, comme Scott et Moore, ou de visionnaires, en dehors de lui, comme Shelley, etc., mais je ne puis sympathiser avec vos littérateurs de tous les jours, surtout je n'ai jamais pu endurer ceux de l'étranger, excepté G... et... et..., et.., ma foi, je n'en puis nommer d'autres (*Mémoires*, V., 445).

ment ? Leurs deux natures étaient faites pour se comprendre : elles offrent en effet des points de ressemblance saisissants.

Sincères à outrance, ils passèrent leur vie, tous les deux, à guerroyer contre « le cant et l'hypocrisie de ce siècle menteur et comédien » (1). Cette attitude courageuse leur valut, comme il était à prévoir, l'hostilité de tous ceux qui se sentaient attaqués, et leur opinion en entraîna même une foule d'autres. On sait assez l'opprobre dont l'Angleterre couvrit Byron, après sa séparation d'avec lady Byron. Stendhal raconte que, comme Byron entrait dans un salon pendant sa visite à M[me] de Staël, à Coppet, toutes les femmes en sortirent (2), et l'attitude de l'Angleterre à son égard était pour le moins aussi peu intelligente. On l'accusait de tous les vices possibles et impossibles ; on voyait en lui « Sardanapale, Tibère, le duc d'Orléans, Héliogabale et Satan ; tous les personnages, en un mot, les plus infâmes de l'histoire sacrée et de l'histoire profane » (3). On mettait à contribution les annales du crime depuis les temps les plus reculés, pour en tirer des comparaisons avilissantes. Toute l'Angleterre était en proie à un accès de vertu, dont Byron faisait les frais.

1. Le siècle, disait Stendhal, est trop collet-monté ; il faut se rappeler ce grand mot que j'ai ouï répéter bien des fois à lord Byron, *this age of cant* (Cenci, p. 186). Ouvrez n'importe quel ouvrage de Stendhal. Il y a bien des chances pour que l'œil tombe sur une épigramme contre le cant.

2. *Promenades dans Rome*, I, 231. — Byron les appelait dans une conversation avec Stendhal « ces pécores d'Angleterre et de Genève ».

3. Nicol. *Byron*, p. 100.

Le scandale causé par Stendhal fut moins étourdissant, mais, toutefois, lui aussi paya cher sa franchise. On lui fit une réputation de Méphistophélès ; des amis intimes, instruits de certains bruits qui couraient sur son compte, lui firent tout d'un coup un accueil glacial. M[me] de Lamartine, à Florence, évita de le recevoir, et M[me] de Tracy, apprenant sa liaison avec M[me] Pasta (liaison, d'ailleurs, d'amitié toute pure) prenait, dit Stendhal « une superficie de gelée blanche » (1). Il ne pouvait plus dire qu'il avait vu passer un cabriolet jaune dans la rue, sans offenser mortellement les hypocrites et les niais. « Au fond, dit-il, je surprenais ou scandalisais toutes mes connaissances : j'étais un monstre ou un dieu. »

Cette nouvelle persécution, jointe aux souvenirs pénibles que Byron et Stendhal gardaient tous les deux de leur enfance, aboutit naturellement, chez l'un comme chez l'autre, à l'indifférence à l'égard de la patrie. Stendhal n'était pas sans avoir été frappé par cette analogie de leur sentiment à l'égard du patriotisme, puisqu'il écrit à Crozet, le 20 octobre 1816 : « La Grèce est pour lui [Byron], comme l'Italie pour Dominique. » Comme Stendhal se vantera du sang italien qui coulait dans ses veines, Byron dira fièrement : « Mes ancêtres étaient des Normands, non pas des Anglo-Saxons ». Comme Stendhal prétendra que rien ne lui est plus indifférent qu'une jolie femme française et que la présence de ses compatriotes lui gâte les

1. *Souvenirs d'Egotisme.*

voyages, Byron s'écriera, en parlant des Anglais : « D'ailleurs, j'abhorre la nation, et la nation me hait. Il m'est impossible de décrire mes *propres* sentiments sur ce point ; qu'il suffise de dire que, si je rencontrais quelqu'un de cette race dans la plus belle partie de la Suisse (1), du plus loin que je l'apercevais, la scène entière m'était empoisonnée. » Ils se réuniront enfin dans une dernière abjuration de leur patrie. Comme Stendhal *abdiquera* en mourant sa qualité de Français pour adopter la nationalité italienne, Byron désirera être enterré dans un pays étranger (2). C'est le suprême reniement.

D'autres ressemblances, d'importance moindre, se font remarquer. Ils en voulaient tous les deux à la nature d'avoir bâclé son œuvre quand elle les créa. Ce n'était pas là un sentiment superficiel, passager, c'était une véritable obsession, une idée fixe, dangereuse, qui faisait des ravages dans ces imaginations de névrosés.

Court de taille, ses jambes grêles chargées de beaucoup d'embonpoint, les yeux petits, le dos rond, la

---

1. Il s'agit du voyage de Byron en 1816.

2. Byron écrit en 1819 : « J'espère que quiconque me survivra et se chargera de me faire enterrer dans le cimetière du Lido, dans la forteresse près de l'Adriatique, veillera à ce qu'on n'inscrive sur mon tombeau autre chose que ces deux mots (Implora Pace). Je ne veux pas que l'on me marine (*sic*) et que l'on me ramène à Clod ou Blunderbuss Hall. Je suis certain que mes os ne pourraient reposer dans une tombe d'Angleterre, ni mes cendres se mêler à la terre de ce pays. » (Traduction).

L'inscription de Stendhal sur sa pierre tumulaire est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la citer.

tête enfoncée dans les épaules, n'ayant rien de noble dans la physionomie pour racheter cet ensemble disgracieux, Stendhal était laid et il le savait. Il plaisantait là-dessus, comme il disait, pour cacher au vulgaire sa sensibilité. En réalité, il avait conscience de sa laideur et s'en tourmentait vivement. C'était, chez lui, une sorte de préoccupation morbide, dont il souffrait réellement, mettant toute son imagination à épier des allusions désobligeantes dans les propos les plus innocents. Tel Byron, sans cesse irrité, supplicié, au zénith même de sa renommée, par la pensée de sa difformité, s'imaginant que tout le monde dans la rue se moquait de lui, se jetant dans une colère aveugle si quelqu'un laissait tomber par hasard les yeux sur son pied, demandant par pitié, sur son lit de mort, qu'on n'y regardât pas. Un détail est surtout frappant : comme Stendhal se consolait de sa disgrâce physique par la beauté de sa main et gardait ses ongles démesurément longs, pour attirer l'attention sur sa finesse (1), Byron, très fier de la sienne, employait mille coquetteries pour la faire remarquer (2). Ce petit fait ne manque pas d'in-

1. En 1834, M. Jalley, faisant à Rome la statue de Mirabeau, obtint de Beyle la permission de dessiner sa main, pour la donner au prince des orateurs, ce qui le flatta singulièrement. Le Mirabeau de M. Jalley figura à l'exposition au Louvre en 1835. (Colomb, *Notice biographique*).

2. Sa main était très belle, et il en était fier... Je l'ai entendu soutenir plusieurs fois qu'une jolie main etait le seul indice certain auquel on pût reconnaître un noble de race. Il aimait à paraître dans un salon, tenant un mouchoir éclatant de blancheur, qui faisait ressortir, comme dans certains portraits de Van Dyck, la délicatesse gracieuse de sa main et les diamants dont elle étincelait. (Leigh Hunt. *Lord Byron and Some of his Contemporaries.*)

térêt. C'est une lumière jetée sur leur dandysme exquis.

Et voilà, il me semble, deux hommes qui devaient s'entendre. Nous savons, par le témoignage d'une fameuse courtisane du commencement du siècle, que le poète anglais garda de Stendhal un bon souvenir. Elle raconte que Byron l'interrogea sur Stendhal ; et tout en se plaignant de ce qu'il l'eût dénoncé comme aristocrate alors qu'il s'improvisait baron, il le qualifia néanmoins « d'homme d'esprit, original même, ce qui est rare chez les auteurs hommes du monde » (1).

Byron l'aurait estimé aussi comme littérateur, car dans une lettre de 1823, où il demandait qu'on vendît ses effets à Gènes et à Albano, il ne fit exception que pour sa meilleure voiture, deux ou trois livres offerts par leurs auteurs, de plus, le *Caliph Vathek* et *Rome, Naples et Florence en 1817* (2).

Quand Byron quitta Milan au mois de novembre, ses relations avec Stendhal étaient rompues. C'est presque sept ans plus tard qu'il adressa à Stendhal sa première lettre, poussé par le désir de défendre la réputation de Sir Walter Scott, que Stendhal avait accusé, dans sa brochure sur *Racine et Shakespeare,* de basse flatterie à l'égard du Régent.

Quoique appréciant fort le talent de Scott, Stendhal avait conçu un souverain mépris pour son caractère. Il lui avait bien envoyé en 1821, comme témoignage

1. *Mémoires d'une Contemporaine*, vol. VIII.

2. Lettre à Chas. Barry, 11 octobre 1823.

Byron avait lu aussi la *Vie de Haydn, Mozart et Métastase* ; *Racine et Shakespeare*. (Lettre à Stendhal, le 29 mai 1823.)

de son admiration, une lettre excessivement flatteuse, en lui offrant certains de ses ouvrages. Mais il se hâtait d'ajouter que « l'auteur ne les présente pas comme objets agréables, les principes politiques sont trop différents, mais comme signe de reconnaissance »(1). Il ne pouvait pardonner à Scott son torysme, voyant de l'intérêt personnel là où il n'y avait probablement que du sentiment, ou si l'on veut, de la sentimentalité.

Quant tout le monde courait le voir, il se tenait orgueilleusement à part. Il prétend qu'il eut de nouveau l'occasion de le voir en 1832 à Naples et à Rome, mais l'éloignement que lui avaient inspiré pour sa personne ses turpitudes politiques fit qu'il n'en profita point (2). Il avait écrit sans plus de façons dans *Racine*

---

1. Voir *Correspondance*, 18 février 1821. On y lit en note : Peut-être cette lettre n'est-elle pas parvenue à Walter Scott, car le manuscrit sur lequel on a pris cette copie est sans rature et porte la signature de Beyle.

Mais on trouva dans la bibliothèque de Scott, à sa mort, un exemplaire de l'*Histoire de la Peinture en Italie* (2 vol. in-8°, Paris, 1817). Il est vrai que Scott aurait bien pu se le procurer lui-même. Parmi ses livres figurait aussi un exemplaire de *L'Amour* (2 vol. in-12. Paris, 1822). (Voir *Catalogue of the Library at Abbotsford.* Edinboro, 1838).

Les « journaux », les « correspondances » de Scott ne contiennent aucune allusion à Stendhal, et l'on sait l'exactitude que mettait l'écrivain écossais à répondre aux très nombreuses lettres qu'il recevait quotidiennement.

2. Cette assertion est probablement exacte.

Stendhal était à Naples du 14 janvier 1832 (au plus tard) au mois de février. Du 28 février (au plus tard) au mois de juin 1832, il était à Civita-Vecchia, d'où il faisait de fréquentes excursions à Rome.

Par ailleurs : Scott est à Naples du 17 décembre 1831 au 15 avril 1832. Il est à Rome du 16 avril 1832 au 11 mai 1832. (Lockhart, *Life of Scott.*

et Shakespeare que « l'homme lui-même est peu digne d'enthousiasme », et Byron, ami intime et très loyal de Scott, prit sur lui de le défendre de cette accusation. Il écrit donc à Stendhal le 29 mai 1823, lui rappelant ces relations de 1816, dont il avait gardé un si bon souvenir et le remerciant, maintenant qu'il savait pour la première fois que M. de Stendhal n'était autre que M. Beyle, de la manière si flatteuse dont il avait parlé de lui dans *Rome, Naples et Florence*. Il insista surtout sur la parfaite sincérité de Scott dans son torysme, sur son caractère si ouvert, si loyal, si aimable, et pria instamment Stendhal de corriger ou d'adoucir ce passage où il l'avait calomnié.

Stendhal en jugea autrement, et il continua de voir dans Scott, sollicitant « avec la passion d'un amant pour sa maîtresse, le verre dans lequel un vieux roi assez méprisable vient de boire », non pas, comme on est convenu de le faire aujourd'hui, un homme épris du passé, le vénérant au point d'ignorer les réalités du présent, mais un vil calculateur, un homme adroit, qui avait envie d'être fait baronnet ou pair d'Ecosse (1). Scott avait perdu à ses yeux sa « fleur d'honnêteté » et, avec elle, tout droit à l'admiration. Il le dit dans sa réponse à Byron — la seule lettre qu'il lui ait écrite, et qu'il ne lui envoya peut-être pas (2)

---

1. Voir sur cet incident, Thackeray, *The Four Georges*, (George IV).

2. La lettre se trouve dans la *Correspondance* de Stendhal, sous la date du 23 juin 1823. On y lit en note : On ne sait si la lettre suivante a été envoyée à Lord Byron.

Crozet, écrivant à Colomb le 17 octobre 1845, dit à ce propos : « J'ai

— regrettant vivement de ne pas être de l'opinion du poète. « Cette parole, continue-t-il, il n'y a pas dix hommes au monde à qui je puisse l'adresser avec sincérité. » On peut croire, vu sa franchise habituelle, que Stendhal disait vrai, et c'est une preuve de la haute estime dans laquelle il tenait Byron que cet aveu.

Leurs relations cependant en restèrent là. La lettre de Stendhal est du 23 juin 1823. Le 14 juillet de cette même année, Byron part pour la Grèce, et neuf mois plus tard, le 19 avril 1824, il meurt à Missolonghi.

Stendhal avait-il été aussi, comme il le dit, l'ami d'un autre poète anglais, chassé également de sa patrie par le cant religieux et social. Il prétend avoir accompagné en 1816, dans une visite à l'abbé Mezzofanti, « M. Bishe-Shelley (*sic*), ce grand poète, cet homme si extraordinaire, si bon et si calomnié » (2), et dans un testament

---

relu avec bien du plaisir dans votre notice la lettre de lord Byron. J'étais avec Beyle lorsqu'il la reçut en 1824, et elle lui causa une grande joie ; j'ignorais qu'il n'y eût pas répondu ; je dirais que ce fut fort mal de sa part, si je ne voyais là un trait de son caractère ; il lui aurait fallu *prouver son dire* sur Scott, et il n'aimait pas à *prouver* ; il lui aurait fallu louer Byron, et bien qu'il ait beaucoup contribué à sa gloire en France, il n'aimait pas à louer, *parlant à la personne*, à moins que la personne ne fût une femme ; et encore, sa louange ne plaisait pas, parce qu'il était impossible, malgré l'excellente volonté des gens loués, de ne pas y trouver *ironie par exagération*.

(Lettre publiée par Auguste Cordier dans *Comment a vécu Stendhal*).

2. *Rome, Naples et Florence en 1817*, 2e édit. (1826) vol. 1, p. 223, sous la date du 29 décembre 1816, Bologne. Mais il n'y a aucune mention de cette visite dans la première édition du livre (1817), ni dans la seconde (1818). La 4e édition (1854) contient la même allusion que celle de 1826. Mezzofanti ne parle, ni de Shelley, ni de Stendhal, dans celles

en date des 10 et 11 décembre 1832, il désire être enterré « près de son ami Shelley (Pyramide de Cestus) », ce qui semblerait indiquer une amitié des plus intimes (1).

On se demande quel lien secret aurait pu exister entre Stendhal homme du monde, matérialiste, esprit moqueur, et le visionnaire qu'était Shelley. Il me paraît probable que, s'ils se sont rencontrés, aucune amitié n'a pu s'établir, et que Stendhal s'est attaché plutôt à l'idée abstraite d'un grand poète persécuté par des esprits vulgaires qu'à l'homme tel qu'il l'a connu (2).

---

de ses lettres que j'ai pu consulter (Mezzofanti, G. G. *Brevi cenni intorno alla vita e agli Scritti del card. G. Mezzofanti.*— Russell, *Life, of Cardinal Mezzofanti*).

J'ai aussi parcouru les lettres, journaux et mémoires de Shelley, de Mme Shelley, et de certains de leurs amis avec lesquels ils s'étaient liés en Italie (tels Hunt, Trelawney et Williams) sans y trouver de mention ni de Beyle, ni de Mezzofanti.

Par ailleurs, Mezzofanti était bien à Bologne jusqu'en 1831.

Quant à Shelley, il était en Angleterre le 29 décembre 1816. Il n'alla en Italie qu'en 1818, arrivant à Milan le 4 avril 1818, et y restant jusqu'au 1er mai. Comme Beyle était à Milan le 22 avril 1818, la rencontre a pu avoir lieu pendant le mois d'avril 1818. Peut-être, cependant, tous deux se sont-ils rencontrés plus tard, puisque Shelley resta en Italie jusqu'à sa mort, survenue au mois de juillet 1822.

1. Dans son septième testament (22 et 28 mai 1834), qui est une reproduction presque textuelle de celui de 1832, Stendhal répète : « Je désire être enterré auprès de M. Shelley (Anglais), près la Pyramide de Cestus (Rome). »

2. On ne peut conclure autrement, si l'on considère le temps nécessairement court pendant lequel ils se seraient fréquentés, le manque absolu de toute allusion à Stendhal, tant dans les lettres et les journaux de Shelley que dans ceux de ses amis, et les renseignements très maigres que nous donne Stendhal sur cette prétendue amitié.

Des relations agréables, quoique de courte durée, furent celles qu'il entretint avec Lord Brougham (1), que Stendhal rencontra avant de quitter Milan en 1821. Brougham était âgé à ce moment de quarante ans à peu près. De manières simples jusqu'à en être négligentes, d'une rare bonté de cœur, très instruit (2), sachant fort bien parler quand le sujet l'intéressait, préférant se taire dans une assemblée quand quelque sujet banal était en discussion, il était fait pour plaire à Stendhal. Celui-ci le nomme en effet avec Napoléon, Lord Byron, Canova et Rossini, comme l'un des esprits les plus distingués qu'il connaisse à cette époque.

Il avait avec lui dans ces tête-à-tête qui étaient le seul genre de conversation qui plût à Brougham, des discussions politiques très animées, auxquelles il prenait un intérêt si vif qu'il se déclara prêt à faire avec plaisir cinquante lieues « pour voir un homme aussi fort pour la féodalité que M. Brougham pour les idées libérales ». Il admira beaucoup son manque d'affectation. « Les hommes supérieurs de l'Angleterre, disait-il, ont une simplicité dans les manières et un naturel bien admirables. Chez nous, dès qu'un homme a gagné une bataille, il se croit obligé de jouer un rôle » (3). Pour-

1. Celles-ci sont du moins hors de doute. Stendhal rappelle dans ses lettres à Sutton Sharpe sa bonne amitié de jadis avec Brougham et demande de ses nouvelles.

2. Il y a un mot connu de Rogers sur lui : « Voilà Solon, Lycurgue, Démosthène, Archimède, Sir Isaac Newton, Lord Chesterfield et beaucoup d'autres, dans une chaise de poste. »

3. *Rome, Naples et Florence*, édition de 1817. Rome, 26 mars 1817,

tant Brougham ne passait point pour manquer de confiance en soi : ses confrères anglais le disaient même arrogant et plein de suffisance. Mais il n'était pas Français : voilà !

Toutes les relations que noua Stendhal en Italie sont, quoiqu'à des degrés différents, de simples épisodes de voyage. On se rencontre, on se fréquente pendant quelques jours, quelques semaines, quelques mois, puis, un jour, on se sépare et l'on s'oublie mutuellement. Aucune des connaissances qu'il fit parmi ce monde cosmopolite, toujours changeant, ne devait tourner en amitié durable. Il oublia les unes, il garda des autres un souvenir agréable, il ne fit jamais davantage. En quittant l'Italie, pays de réunion pour des étrangers de tous pays, il se séparait définitivement de ses amis voyageurs.

Il se rendit à Paris en 1821, découragé, comme nous le savons, par ses déboires amoureux. Il y resta jusqu'en 1830, menant la vie d'homme du monde et d'écrivain, voyant ses amis, fréquentant beaucoup les salons, publiant des livres et des articles de revues.

C'est de cette époque que date sa réputation d'homme d'esprit. Tout le monde tombe d'accord pour lui prodiguer l'épithète de « causeur brillant ». Il avait fait bien des progrès depuis sa première apparition dans les salons de Paris, quand tout l'étonnait, l'éblouissait, l'interloquait. Qu'il devait sourire en relisant dans ses cahiers de jeunesse ces « maximes pour plaire » formulées avec une naïveté si charmante ! « Lorsque je devrai être présenté à quelqu'un, écrire le compliment que je

veux lui faire ; au moment, je me trouble (1). » — « Il faut absolument se rendre amusant ; rien n'est si aisé, il ne faut presque que parler (2). » — « Tâcher d'être moi-même, c'est le seul moyen qu'un homme ait pour plaire. Pour être sûr de cela, n'avoir aucun projet dans la société que celui de m'y faire souffrir ; surtout fuir de faire la cour à une femme (3). » Et ainsi de suite. C'est d'un sérieux délicieux. Il n'est pas sûr que Stendhal prenne ses devoirs de société plus légèrement en 1821 qu'en 1804 ; mais il a acquis, en roulant par le monde, un fonds d'expérience qu'il va mettre à profit. Il ne dira plus qu'il faut tâcher d'être soi-même : mais, bien au contraire, qu'à tout prendre le monde n'est qu'un bal masqué, une mauvaise comédie, où il faut savoir prendre un rôle. Vous vous ennuyez ? Chantez. Vous êtes malheureux ? Chantez, et chantez encore plus haut que tous les autres. Celui qui s'afflige en public est un sot ou un homme plein d'orgueil. S'il croit qu'on prend part à ses chagrins, c'est un sot ; s'il se croit assez important pour vous en affliger, c'est un orgueilleux. En proie aux chagrins les plus noirs, le désespoir au cœur, il se met donc à chanter, à jouer le rôle de l'homme gai, du causeur agréable. Peut-être finit-il, en bon acteur, par s'identifier à son rôle, en prenant la comédie pour la réalité, car, un jour, il avoue aimer la vie de salon (4), et il va jusqu'à dire que l'endroit du

1. *Journal*, avril 1804, p. 41.
2. *Journal*, janv. 1805, p. 127.
3. *Journal*, 1804, p. 52.
4. *Souvenirs d'Egotisme*.

monde où il se trouve le mieux, celui où il est dans son milieu, est « un salon de huit ou dix personnes, dont toutes les femmes ont eu des amants, où la conversation est gaie, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demi » (1).

Du reste, il n'allait dans le monde que pour le plaisir qu'il y trouvait, jamais pour se créer des relations, pour s'assurer une situation. Il y avait beau temps qu'il avait renoncé à toute ambition et avec cela, à l'idée de cultiver un salon pour *percer*. Ce qui plaisait le plus à ce curieux, ce n'était pas de parler, c'était d'observer, d'augmenter sa connaissance de la nature humaine, en regardant, en faisant parler, en tirant quelque chose de chaque homme, en disséquant les cœurs pour voir ce qu'il y avait dedans, comme disait Mérimée. Mais il savait qu'il n'avait pas été invité pour se tenir dans un coin et s'amuser à un jeu qu'il était seul à comprendre. Il ne fallait pas regarder ce salon comme une salle d'opération, où il trouverait force victimes pour ses expériences de vivisection. Il était invité pour être aimable et pas pour autre chose. Il se hâtait donc de faire son devoir et appelait cela « payer son billet d'entrée » d'un de ces mots qui firent sa réputation. Il se mit à causer et à causer gaiement (c'était se conformer à l'un de ses préceptes). Sa gaieté fut parfois jugée de mauvais ton, ce dont on s'étonne peu quand on se souvient de son mépris des convenances, « cette sotte invention du XIXe siècle ».

---

1. *Brulard*, p. 189.

Il aimait un peu trop ce qu'il appelait le « genre l'inuendo ou l'apologue, c'est-à-dire, égratigner avec *décence et imprévu.* » Il arrivait quelquefois que l'imprévu de ces égratignures dépassât leur décence, et alors, pour peu que le ton du salon inclinât à être collet-monté, on se scandalisait, et M. de Stendhal était tout surpris de l'accueil glacial qu'il recevait à une seconde visite. Il était également surpris qu'on fût blessé de ces fines moqueries, s'apercevant, dit-il, de toute la gentillesse des mots qui lui venaient à l'esprit, et non pas de leur méchanceté. D'ailleurs, s'en fût-il aperçu, cela n'y aurait rien changé. C'est qu'il était un artiste en conversation et mettait son art avant tout. Rien ne pouvait l'arrêter, ni la peur de se faire des ennemis, ni celle de blesser ses amis. Il lançait des épigrammes contre la religion et les téjés (comme il appelait les jésuites), contre le gouvernement, contre tous les hommes éminents du siècle, sans jamais se soucier de son entourage. Il aimait la discussion, trouvait qu'il n'y a rien de plus agréable que de se dire de bonnes injures, mais il oubliait trop qu'il y a des esprits faibles qui préfèrent être ménagés. Il dira dans une société très rigoriste que « ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas » ; il demandera dans un salon très patriote : « Qu'a perdu Sarrelouis à n'être plus France ?.. » et il sera de bonne foi en trouvant très bizarre que tout le monde ne goûte pas, sans réserves, son originalité.

Pourtant, s'il avait des ennemis, il avait aussi des admirateurs, et beaucoup, et des plus distingués. Ceux

là savaient apprécier son esprit personnel, ses aperçus fins, ses observations pénétrantes, ses épigrammes, ses anecdotes, sa verve. Il parlait, comme il écrivait, pour *the happy few*, laissant souvent deviner sa pensée, sûr d'être compris par la petite élite ; et tandis que les uns le déclaraient parfois inintelligible, souvent inconvenant, toujours bizarre, les autres le trouvaient un esprit rare, unique, inimitable.

Il allait le mardi chez Mme Ancelot, qui, bien contente de nommer Beyle dans son armée, avait employé mille coquetteries pour le pousser à y entrer et l'y entourait de toutes sortes de prévenances.

C'est chez elle qu'il rencontra lady Morgan, qui, pendant sa visite en France, fréquenta assidûment le salon Ancelot (1). Elle avait déjà fait à Paris un séjour de plusieurs années ; sa seconde visite en 1829 fut plus courte (2).

Elle n'en travailla que davantage à se faire des connaissances utiles, toujours dans le but de se procurer des matériaux pour le livre qu'elle projetait de faire sur la France. Elle était très docile, prête à se laisser aider par n'importe qui, ce qui était sa façon de comprendre la maxime : « Aide-toi et Dieu t'ai-

1. Lady Morgan, femme de lettres anglaise, née à Dublin vers 1786, morte à Londres en 1859.

2. Voir son livre *La France*, 1817 ; ouvrage très superficiel. Une certaine facilité de style, alliée à une grande franchise dans les opinions, rachète mal des observations inexactes, une légèreté de jugement surprenante, des appréciations dictées surtout par un amour-propre puéril. Le livre fut traduit en français et fort mal reçu.

dera », — conseil qu'elle prit pour règle de conduite toute sa vie et qui lui réussit en somme très bien. Comme elle *avalait* tout ce qu'on voulait bien lui dire avec une bonne foi charmante, certains d'entre les hôtes de Mme Ancelot — et Beyle devait assurément être du nombre — trouvèrent amusant de lui fournir des renseignements plus piquants que véridiques. Elle les reçut avec des protestations de reconnaissance touchantes. Quelque ami sérieux l'instruisit sans doute de la farce (c'est le mot de Stendhal) : sans quoi le livre aurait été bien plus amusant que ne le voulait son auteur. Non pas que la plaisanterie fût entièrement perdue : il en reste certaines traces. Lady Morgan présente par exemple un député voltairien et tapageur sous les traits d'un vénérable ecclésiastique (1). Mais elle ne se doutait jamais qu'on se moquait d'elle, tant son amour-propre la rendait naïve. Elle avait eu, en effet, des succès tant littéraires que mondains, qui auraient complètement tourné une tête moins solide que la sienne. Depuis sa jeunesse, la flatterie était son partage. Fille d'un acteur irlandais, homme charmant sans doute, mais père très faible et qui se laissait plutôt guider par sa fille, elle dut tous ses succès à ses propres efforts. Tout enfant, elle était décidée à réussir, et elle réussit. Son talent littéraire y contribua beaucoup, car malgré son éducation négligée et son inintelligence absolue de la bonne littérature, elle avait la plume facile et ses romans de mœurs irlandaises,

1. Ancelot. *Un Salon de Paris*, 1824 à 1864, p. 171.

si médiocres qu'ils puissent paraître aujourd'hui, firent fureur à leur apparition (1).

Elle sut fort bien profiter de sa renommée littéraire pour faire son chemin. Au fond, il y avait chez elle quelque chose de l'aventurière. Elle était, pour tout ce qui n'est pas talent littéraire, une espèce de Becky Sharpe, plus un cœur. N'éprouvant jamais le besoin de la solitude, parlant, riant, souriant même pour les autres, aimant à se faire valoir, elle était dans son élément quand elle se trouvait dans un salon, entourée d'admirateurs, car il n'en manquait jamais, choyée, adulée, abreuvée de cette flatterie qui était comme

1. Victor Hugo les jugea sévèrement. « Une Irlandise, lady Morgan, s'est offerte, pour ainsi dire, comme la rivale naturelle de Walter Scott, en s'obstinant, comme lui, à ne traiter que des sujets nationaux, mais il y a dans ses écrits beaucoup plus d'amour pour la célébrité que d'attachement pour son pays, et beaucoup moins d'orgueil national que de vanité personnelle. Lady Morgan parait peindre avec plaisir les Irlandaises, mais il y a une Irlandaise qu'elle peint surtout et partout avec enthousiasme et cette Irlandaise, c'est elle. Miss O'Hallogan dans *O'Donnel* et lady Clancare dans *Florence Maccarthy* ne sont autres que lady Morgan flattée par elle-même.

« Il faut le dire, auprès des tableaux pleins de vie et de chaleur de Scott, les croquis de lady Morgan ne sont que de pâles et froides esquisses. » (*Littérature et Philosophie mêlées*, p. 149).

C'est à peu près le jugement qu'on porterait aujourd'hui sur ses romans, si on les lisait encore. Mais leur succès en Angleterre, à leur apparition, fut prodigieux et presque unanime. La réputation de lady Morgan était définitivement établie dès son troisième ouvrage, écrit à l'âge de vingt trois ans : *Glorina ou la Jeune Irlandaise, histoire nationale* (1806). On peut nier le talent de lady Morgan : on ne peut pas mettre en doute son patriotisme. Elle mettait tous ses efforts à dissiper par ses romans les préjugés religieux et politiques qu'opposait l'Angleterre à la prospérité de sa patrie.

nécessaire à son bien-être. Elle racontait à plaisir des anecdotes, des anecdotes irlandaises de préférence, avec une verve et un comique réellement irrésistibles. Elle parlait de tout, avec beaucoup d'entrain et une désinvolture qu'on prenait communément pour de l'esprit. Nullement conséquente dans ses opinions, elle ne trouvait pas nécessaire de faire accorder son dire d'aujourd'hui avec celui d'hier. Il lui suffisait d'exprimer au moment même ce qu'elle pensait. A d'autres le soin d'arranger les choses comme ils l'entendraient. Son sujet de prédilection était toujours elle-même et l'on était certain de lui plaire en flattant sa vanité.

On pense bien qu'en brave insulaire qu'elle était, elle ne se laissait aucunement décourager, quand elle se présentait dans les salons français, par les difficultés de la langue. Elle bavardait avec la même éloquence en français qu'en anglais ; elle croyait même très bien posséder la langue, affectant de la parler en Angleterre et semant à profusion des phrases françaises dans ses ouvrages. Pendant une visite que lui fit Stendhal dans son appartement à Paris, il l'assura que son anglo-français avait pour ses oreilles un charme infini, bien autrement agréable que le français des puristes, et que la simplicité de son langage, « simplicité pour ainsi dire primitive », rappelait les lettres d'Horace Walpole, si préférables à celles de sa correspondante, Mme du Deffand.

Et lady Morgan rapporte cela très sérieusement, n'ayant pas aperçu le sourire moqueur sur les lèvres de Stendhal. Désormais, elle croira que sa conversa-

tion française a tout le charme des lettres de Walpole et que, comme disait Stendhal, « ses mots sont des idées, et ses phrases, exemptes de la monotonie du rythme français, tiennent toujours l'esprit éveillé ». Ou, plutôt, elle ne s'arrêtera pas à se demander si elle le croit. Mais elle ira répétant ce compliment de salon en salon et elle n'aura garde de l'oublier, quand elle écrira son livre (1).

A l'en croire, elle avait beaucoup de succès à Paris. « Depuis midi jusqu'à quatre heures, mon petit salon ressembla à un congrès composé des représentans de toutes les vocations, des arts, des lettres, des sciences, du *bon ton* et de la philosophie, où, de même que dans les loges de l'Opéra de Milan, les allans et les venans se succédaient, les étroites limites de l'emplacement exigeant que les premiers venus fissent place aux derniers ». Elle nomme ses invités, attachant à chacun, comme une réclame, un petit mot pour expliquer sa qualité. Il y a Pigault-Lebrun, le « patriarche des romanciers évolutionnaires » ; Mignet « l'historien de son siècle et l'homme de son siècle, candide, disant la vérité sans détour, donnant à ses narrations une évidence mathématique et une brièveté épigrammatique dans un style qui est en lui-même une philosophie ». Il y a encore Mérimée, « simple, (pauvre Mérimée !) naturel, animé comme ses délicieux petits drames » (2),

1. Lady Morgan, *La France en 1829 et 1830*. Vol. I, p. 268 (traduction française).

2. Mérimée ne lui en gardait pas rancune. Il la jugea « une bonne femme, malgré ses pensées sur les hommes et les choses ».

et enfin « le brillant Beile *(sic)*, dont les amusans voyages m'avaient fait désirer d'en connaître l'auteur et dont la conversation est encore plus piquante que ses ouvrages ». Là se trouvent aussi Dumas, David, Lefèvre, Montrol, Tolstoï, les deux Ugoni. David, comme on le devine, est occupé à faire le portrait de lady Morgan. Les autres « représentans distingués de la civilisation européenne », comme les appelle très obligeamment la maîtresse de la maison, causent, ou plutôt, avec « une franche simplicité, une confiance aimable », ils « laissent échapper de ces choses inattendues, de ces mots heureux, dont le mérite est tout entier dans l'abandon, la gaieté qui les inspire et que la supériorité seule permet de risquer ».

La conversation roule sur la politique, La Fayette, Rossini, la littérature, les nouveaux scandales parisiens. Beyle, « pétillant d'esprit », entame avec Mérimée une discussion sur le libéralisme, lance des épigrammes contre les classiques, fait à lady Morgan une petite conférence sur Rossini : après quoi, il juge sans doute qu'il a payé son « billet d'entrée » et se tait. Lady Morgan, qui entendait admirablement l'art de tirer profit de tout, prend mentalement les notes dont elle se servira plus tard dans ses chapitres sur la littérature française. Elle y reproduisit, en effet, avec une fidélité frappante, tout ce qu'elle avait pu retenir des théories de Stendhal (1). Elle ne paraît cependant pas

1. Voir *La France en 1829 et 1830*. Surtout les chapitres « Classiques et Romantiques » et « Littérature Moderne ». Elle reproduit

avoir produit sur lui une impression aussi vive que celle qu'elle recevait, car, malgré le plaisir qu'il prenait à écouter son accent irlandais, Stendhal ne la mentionne que pour dire du mal de son livre sur l'Italie (1).

Grand admirateur de l'*Idéologie* de Destutt de Tracy, Stendhal fréquentait assidûment son salon, où se donnaient rendez-vous bon nombre de personnages remarquables : Augustin et Amédée Thierry, Charles de Rémusat, François de Courcelles, le voyageur Jacquemont. C'est là qu'il rencontra Sarah Newton, jeune femme de Victor de Tracy. Elle plaisait fort à Stendhal,

---

jusqu'aux tournures de phrases de Stendhal, ayant sans doute rafraîchi ses souvenirs par la lecture de *Racine et Shakespeare*.

1. Voir sur Lady Morgan. *Lady Morgan's Memoirs, Autobiography, Diaries and Correspondence*, London, 1862, 2 vol.

Il est amusant de voir son nom rapproché — et de quelle manière ! — de celui de Stendhal, dans un livre français de 1834. « M. de Stendhal est prodigieusement spirituel... Il est né avec le talent d'observer : mais comme presque tous les hommes d'une imagination facile et d'une conversation brillante, accoutumé à saisir au bond dans une soirée la première thèse qui se présente et à trouver à toutes des développements ingénieux, il porte jusque dans ses livres la passion pour le paradoxe. Il part d'un fait vrai, exposé avec une verve qui charme... et pour l'ordinaire, il n'en tire que des conséquences, que, par politesse, je qualifierai de singulières.

Un voyageur anglais, lady Morgan, dont je vous recommande aussi la lecture, a le défaut contraire. Denuée de tout talent d'observation, chez elle, le fait qui sert de point de départ est ordinairement faux et absurde, mais le syllogisme est déduit avec talent et méthode, et le trait qui resume est toujours net et original. M. de Stendhal et lady Morgan auraient pu composer ensemble un excellent livre ; il aurait, lui, raconté l'anecdote, *la fable*, elle se fût chargée d'y coudre *la morale* (*l'Italie*, publiée par Audot. Paris, 1834).

tant par sa beauté délicate que par son esprit charmant et tout personnel (1). Anglaise de naissance (2), elle gardait toujours le cachet de la patrie qu'elle avait à peine connue. « Je ne sais rien de mon pays paternel : je suis Anglaise, *God bless the king*, voilà tout » (3), écrit-elle en 1808, et, plus tard, elle dira plaisamment dans une lettre à Cuvillier-Fleury : « Je suis Anglaise et je vous en souhaite autant. » (4)

Quoiqu'en général elle parlât français et écrivît en cette même langue, elle lisait l'anglais de préférence (5), raffolant surtout de Shakespeare, qu'elle prétendait connaître par cœur. Elle alliait, selon Cuvillier-Fleury, « le bon sens français et l'originalité britannique », apprenant des deux langues à combiner « la raison et le sentiment, l'imagination et le goût ». Mais c'était le génie anglais qui dominait en elle. Son originalité allait parfois jusqu'à l'excentricité, qui est

1. Il la décrit ainsi : « Jeune et brillante, un modèle de la beauté délicate anglaise, un peu trop maigre. » (*Souvenirs d'Egotisme*).

2. Elle naquit à Stockport en 1789 et appartenait à la famille d'Isaac Newton.

3. Mme de Tracy. *Essais divers, pensées*, etc., I.

4. *Loc. cit*, III, 362.

5. « Quand j'ai n'importe quel sujet de tristesse, je pense aussitôt à quelques vers anglais. L'anglais a été ma première étude, ma première passion. C'est la plus expressive de toutes les langues. » (*Loc. cit.*, III, 212). « Les poètes anglais sont souvent très libres dans leur langage, mais on trouve toujours au fond de leur œuvre quelque chose de simple, de moral, de sévère. Quand on vit avec les poètes anglais, on est enchanté de croire. Ils révèlent l'humanité : ils nous font voir le bon côté des choses, et la plupart de leurs ouvrages sont de bons livres d'éducation. » (*Loc. cit.* III, 225).

comme un des traits caractéristiques de l'esprit anglais (1). Elle avait de plus de l'*humour* et un profond amour de la nature, échappant avec joie à sa vie de Paris pour goûter la tranquillité des champs. C'est là qu'était pour elle le vrai bonheur, là parmi ses oiseaux et ses fleurs, loin de cette agitation qui « dévore la vie au lieu de la remplir ». « Après les miens parens, les pianos d'Erard et les oiseaux, ce que je préfère, ce sont les fleurs », disait-elle (2).

Son charme et sa beauté délicate avaient suggéré à une grande dame de sa connaissance, Mme de Coigny, de lui donner pour emblème une hermine avec cette légende : *Douce, blanche et fine* (3), et cela dépeignait aussi très bien son caractère. Fréquentant un monde politique, elle n'était nullement une femme politique, pas plus qu'elle n'était bas-bleu pour avoir fait des livres ou étudié la métaphysique et la théologie. Elle disait, d'un mot qui aurait plu à l'auteur du livre *de l'Amour*, que c'était sottise pour les femmes de vouloir se mettre sur un pied d'égalité avec les hommes. « Combien elles perdent, écrit-elle à Cuvillier-Fleury, à se mêler ainsi à vous pour tout et à comprendre progrès, chemins de fer, économie politique,

1. Cuvillier-Fleury a blâmé comme excentrique ce passage de son journal : « Nous sommes descendues vers un moulin dont j'aimerais être la meunière : l'eau est si claire qu'elle a l'air *d'être doublée de satin vert*, tant elle réfléchit avec netteté les arbres qui entourent le moulin. » (Cuvillier-Fleury, *Premières études historiques et littéraires*).

2. Mme de Tracy, *Essais divers*, I, 82.

3. *Loc. cit.*, I, 18.

civilisation ! On les aimait bien plus et bien mieux au temps passé, quand elles n'étaient pas si savantes. Les femmes doivent avoir un léger parfum d'esclavage. » Sa conversation était charmante, pleine d'esprit, épigrammatique. Du reste, elle n'était nullement bavarde, trouvant que l'on devrait plus écouter que parler, puisqu'on a deux oreilles et que l'on n'a qu'une langue (1).

Comme elle réfléchissait beaucoup, ayant le goût de la solitude et de la méditation, elle était arrivée à se faire des idées très justes sur bien des choses et entre autres sur l'amour, ce qui fut tout de suite un lien entre elle et Stendhal.

Ils discutaient ensemble des problèmes d'amour ; ils se racontaient des anecdotes et en tiraient des conclusions.

Après avoir raconté dans son journal une histoire de ce genre, elle ajoute : « M. Baisle (*sic*), pour qui j'aurais voulu réserver cette histoire, en aurait conclu que tous les maris sont trompés, même quand leurs femmes n'ont pas de nez. Moi, j'en conclus que toutes les femmes peuvent avoir des amoureux, même quand leurs maris les battent. » C'était apparemment leur sujet de prédilection dans leurs conversations.

Malheureusement, M. de Tracy et Stendhal se brouillèrent à cause du livre *de l'Amour*. M. de Tracy essaya de le lire, n'y comprit rien et déclara à l'auteur que c'était absurde. Il semblerait avoir eu la malheureuse

---

1. Mme de Tracy. *Essais divers*, etc., III.

habitude de Stendhal d'employer le mot propre en toute occasion, sans se soucier de l'effet violent qu'il produirait. Il avait aussi, dit Mme de Tracy, une certaine façon de tirer brusquement son flacon de sels lorsqu'un individu peu estimable à ses yeux parlait, et de le respirer avec « une fureur qui semblait dire à l'interlocuteur qu'il lui était nauséabond ». On comprend après cela que les deux amis se soient vus de moins en moins (1).

Une autre Anglaise fixée depuis sa jeunesse à Paris était Mary Clarke. Stendhal lui fut présenté par Fauriel, ce même Fauriel à qui il fit ce compliment d'être, avec Mérimée et lui, le seul exemple de non-charlatanisme parmi les gens qui se mêlent d'écrire. Au moment où Stendhal fit sa connaissance, elle habitait avec Mme Clarke, sa mère, rue Bonaparte. Là se réunissait un cercle d'intimes : Fauriel, ami dévoué de « Mary », malgré les vingt ans qu'il avait de plus qu'elle ; Quinet, grand admirateur de sa « chère miss » ; Thiers, qui prolongeait tellement les séances que le concierge menaçait de le laisser dormir sous la porte cochère, Auguste Sirey, Mérimée, Stendhal.

Plus tard, quand elle sera Mme Mohl, femme du savant orientaliste, « Mary » aura un salon à elle et les hommes les plus distingués de toutes les capitales de l'Europe se donneront rendez-vous à ses vendredis.

---

1. Voir sur Mme de Tracy : Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, XIII, 2 février 1857. — Mme de Tracy : *Essais divers, lettres et poésies*. — Cuvillier-Fleury : *Dernières études historiques et littéraires*. — *Etudes historiques et littéraires*.

M[me] Clarke ne tenait pas à recevoir ainsi : elle aimait trop sa tranquillité pour viser à des succès mondains et elle n'aurait rien compris à la prière de sa fille : Mon Dieu, fais que je meure un samedi ! On allait chez elle tout simplement parce qu'on aimait causer avec Mary.

A l'époque où Stendhal la connaissait, elle avait plus de trente ans, mais ses manières naturelles comme celles d'un enfant, sa franche gaieté, son *fun* (le mot ne se laisse pas traduire) la faisait toujours prendre pour une jeune fille. Elle était, comme elle l'avait été à quinze ans, « la jeune Anglaise », et telle elle restera toute sa vie. Stendhal lui trouva de l'esprit, mais « un esprit comme les cornes du chamois, sec, dur et tordu » (1). Elle lui retourna le compliment, en disant de la manière saccadée dont Beyle causait et lançait des traits : « Il a de l'esprit par chiquenaudes » (2). Mais le mot de Stendhal était juste. Oublieuse du conseil familier d'un de ses parents de retourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler, Miss Clarke disait tout ce qui lui passait par la tête, et comme elle allait toujours en tout aux extrêmes, ses paroles véhémentes donnaient souvent une impression exagérée de ses sentiments. Alors elle était toute surprise de découvrir la blessure qu'avait faite un de ses traits, lancé sans réflexion. « De toutes les créatures qu'a formées le bon Dieu, disait-elle, aucune ne gâte une réunion comme

1. *Souvenirs d'Egotisme.*
2. Sainte-Beuve. *Cahiers*, p. 143.

une dame anglaise » et elle ne comprenait pas pourquoi toutes ses compatriotes prenaient un air gêné et lui battaient froid dès leur seconde rencontre. Pourquoi tous ses invités italiens étaient-ils sortis avec hauteur de son salon, parce qu'elle s'était mis dans la tête de s'écrier tout d'un coup : « Tous les Italiens, c'est de la canaille ! » ? Elle n'y entendait pas malice. Il ne fallait pas prendre toutes ses observations au sérieux.

Si on lui pardonnait ses excentricités et ses coups de langue, on ne pouvait que la trouver charmante. « Il n'y a que Béranger et Mlle Clarke, dit un jour Mme Tastu, que je puis écouter pendant des heures et sans fatigue. Qu'elle est pleine d'esprit ! » et Mme Récamier la faisait venir exprès dans son salon pour désennuyer M. de Chateaubriand. Personne ne savait comme elle dérider le front plissé du Grand Ennuyé. Il disait qu'elle ne ressemblait à personne au monde.

Stendhal prétend qu'elle était à demi bossue, mais il n'en était rien. Ses admirateurs la disaient même jolie. Sans être précisément cela, elle en faisait l'effet avec son teint rose et blanc, un petit nez retroussé qui semblait indiquer une source intarissable d'esprit et d'impudence, de grands yeux ronds excessivement brillants et audacieux, une petite tête bien posée sur ses épaules et couronnée de boucles courtes, s'échappant en désordre de ses peignes. M. Guizot disait plus tard : « Mme Mohl et son petit skyeterrier se font coiffer à la même enseigne. » On voit qu'elle n'était pas coquette. Une anecdote court sur son compte — je ne sais si elle est vraie, car il y a toute une « légende Mary

Clarke », — mais elle la caractérise bien. Après avoir travaillé toute la journée à copier des tableaux au Louvre, car elle avait du talent pour la peinture, elle partait telle quelle pour aller dîner en ville. En arrivant, elle retirait d'une des grandes poches de son tablier une couronne de fleurs artificielles, la plantait sur ses boucles désordonnées, pliait son tablier, et la voilà prête. On croit sans peine qu'elle ne manquait jamais son entrée. Ses amis anglais et allemands trouvaient ces bizarreries très amusantes ; les Français, tout en les mettant sur le compte de sa nationalité, auraient pourtant préféré qu'elle se contentât d'une caricature un peu moins parfaite. Ils se consolaient en se disant qu'on voyait dès le premier instant qu'elle était Anglaise. Il n'y avait pas à s'y méprendre.

D'ailleurs, elle avait ce charme indicible qui fait que l'on pardonne tout. Quel en était le secret ? Un Allemand de sa connaissance disait qu'il consistait justement dans son manque de charme.

Jamais femme visa moins souvent à l'effet et se perdit plus continuellement de vue dans sa conversation — c'est ce que ses amis allemands appelaient « son talent d'être objective ».

Nullement introspective, n'ayant jamais l'idée d'analyser ses pensées, de disséquer ses émotions, de faire de la philosophie sur elle-même, son esprit était, par certains côtés, d'une trempe presque masculine. Elle préférait de beaucoup la société des hommes à celle des femmes et voulait traiter avec eux d'égal à égal, disant qu'elle détestait les façons que prend un homme

pour plaire. Celui qui se risquait à la flatter excitait chez elle un accès de gaieté très déconcertante. Elle déplorait l'inintelligence des femmes. « Pourquoi ne veulent-elles pas exercer leurs cervelles, comme elles exercent leurs doigts et leurs jambes à broder et à danser ? demanda-t-elle... Pourquoi ne lisent-elles pas ? » Elle-même avait pour les livres un appétit insatiable, les dévorant plutôt que les lisant. Non pas qu'elle fût savante. Elle était très bien renseignée sur tout, son esprit savait s'assimiler sans difficulté des sujets dont elle n'avait jusqu'alors aucune connaissance, mais elle se gardait bien d'être bas-bleu.

Et des hommes de science et de lettres aimaient causer avec elle de leurs travaux et de leurs livres, parce qu'elle savait s'intéresser à tout ce qui en valait la peine. « Esprit aimable », était le verdict d'Ampère (1). Tel n'était pas l'avis de Stendhal. Il la nommait « petite pie-grièche » et finit par se brouiller avec elle. Fauriel avait rapporté à Miss Clarke ce principe de l'auteur de *l'Amour* que, « quand on a affaire à une princesse ou à une femme trop riche, il faut la battre, ou l'amour s'éteint. » Elle en était scandalisée : « Ce qui fait, dit Stendhal, qu'elle me fit faire une réprimande par un nigaud de ses amis (M. Augustin Thierry, membre de l'Institut) et je la plantai là » (2). Miss Clarke, à langue tranchante, était habituée à ces refroidissements temporels chez ses amis. Elle appelait cela gentiment

1. A.-M. et J.-J. Ampère. *Correspondance et Souvenirs.*
2. *Souvenirs d'Egotisme.*

« être en délicatesse avec un tel ». Seulement, c'était sérieux, cette fois. Stendhal la « planta là » très définitivement, sur quoi les familiers de Miss Clarke crurent fermement qu'il était « un monstre, un monstre d'immoralité surtout » (1).

Le salon de Mme Edwards et du fameux Dr Edwards, frère de Milne-Edwards, était bien différent de celui de Mme Clarke. Stendhal s'y était fait présenter par son ami Edward Edwards, son compagnon de voyage à sa seconde visite en Angleterre. La chose n'avait pas été facile, car Stendhal venait de refuser à Edwards de le présenter à Mme Pasta, pour la raison suffisante, mais délicate à expliquer, que son ami n'était plus très capable, le soir venu, de savoir ce qu'il disait et ce qu'il faisait. Et puis, même quand son esprit n'était pas « offusqué par cinquante verres d'eau-de-vie », il avait un penchant malheureux pour les mauvaises plaisanteries.

Edwards avait pris très mal ce refus et avait failli provoquer Stendhal en duel. Toutefois, il n'était pas homme à garder rancune et quand Stendhal lui demanda de le présenter à son frère, il fut désolé de ne pas pouvoir le faire. C'est que le savant docteur se méfiait des compagnons de son trop aimable frère. Enfin il se laissa fléchir.

« Je trouvai, dit Stendhal, un petit salon archi-bour-

1. Voir sur Miss Clarke, Kathleen O'Meara, *Mme Mohl. Her Salon and her Friends* (1885). — Mme Simpson. *Letters and Recollections of Julius and Mary Mohl* (1887).

geois ; une femme du plus grand mérite qui parlait morale et que je pris pour une *quakeress*, et enfin, dans le docteur, un homme du plus rare mérite caché dans un petit corps malingre duquel la vie avait l'air de s'échapper. On n'y voyait pas dans ce salon (rue du Helder, n° 12) (1). » Ce n'était déjà pas un titre de recommandation auprès du docteur d'être l'ami de son frère : l'idée préconçue qu'il avait de l'auteur du livre *de l'Amour* fit le reste. « Il m'a fallu trois années, dit Stendhal, pour vaincre la répugnance et la frayeur que j'inspirais dans le salon de M. Edwards. On me prenait pour un Don Juan, pour un monstre de séduction et d'esprit infernal. Certainement, il ne m'en eût pas coûté davantage pour me faire supporter dans le salon de Mme de Talaru ou de Mme Duras ou de Mme de Broglie, qui admettait tout couramment des bourgeois. »

Quelle étrange idée de Stendhal, que de fréquenter ce salon, si peu fait pour lui plaire. Il détestait d'instinct tout ce qui sentait la bourgeoisie et le fuyait comme la peste. Le bourgeois est lourd d'esprit, il est pédant et bête ; on ne peut parler littérature avec lui, musique non plus ; il étale du luxe, il s'empare de la conversation, il parle d'une voix haute pour le plaisir de s'écouter. Donc, il faut l'éviter.

Mais, en 1822, Stendhal était trop malheureux pour agir d'une manière logique. Il n'était que trop content de se découvrir une envie même la plus passagère et mettait tous ses efforts à la satisfaire. S'étant dit une

1. *Souvenirs d'Egotisme.*

fois qu'il aimerait lier connaissance avec le Dr Edwards, il s'y appliqua et, une fois que son salon lui fut ouvert, il y demeura fidèle « comme on l'est à une maîtresse laide, qu'on peut quitter quand on veut ».

Du reste, il garda toujours un bon souvenir du docteur, si peu aimable qu'il fût pour lui, et le mentionne souvent dans ses ouvrages comme « le savant Dr Edwards ».

Une esquisse des connaissances anglaises de Stendhal à Paris ne serait pas complète, si l'on n'y faisait une petite place à Sutton Sharpe. Pendant ses visites annuelles à Paris, il faisait partie d'un petit cercle de viveurs, qui se donnaient rendez-vous à la Rotonde. « Nous étions huit qui dînions très souvent ensemble », écrit Mérimée à la comtesse de Montijo, et il en nomme deux, Beyle et Sutton Sharpe. Les autres étaient probablement le baron de Mareste, petit, râblé, myope; Koreff, le médecin de Stendhal, homme spirituel, mais débauché et prêt à tout ; Viel-Castel, diplomate et gastronome ; Delacroix, parfois aussi Alfred de Musset. « On s'amusait fort, on causait bien et beaucoup et on ne se grisait pas », dit Horace de Viel-Castel (1). La dernière assertion ne s'applique pas peut-être à tous les convives, puisque Mérimée, faisant la description d'une de ces réunions, écrit : « Musset, qui avait été tout affectation jusqu'au vin de champagne, s'étant trouvé saoûl au dessert, est devenu naturel et amusant. »

1. *Mémoires*, I. 147.

Cela fait contraste avec le salon de Mme Ancelot, des Edwards, des Clarke, mais Stendhal ne trouvait-il pas que la variété est le sel de la vie ?

CHAPITRE III

Observations de Stendhal sur la politique et l'état social de l'Angleterre.

A l'en croire, Stendhal ne prenait aucun intérêt à la politique, ni française, ni étrangère. « Je compare l'état de ces patriotes qui songent sans cesse aux lois et à la balance des pouvoirs, à celui d'un homme qui prendrait un souci continuel de l'état de solidité de la maison qu'il habite. Je veux bien, une fois pour toutes, choisir mon appartement, dans une maison solide et bien bâtie ; mais, enfin, on a bâti cette maison pour y jouir tranquillement de tous les plaisirs de la vie et il faut être, ce me semble, bien malheureux quand on est dans un salon avec de jolies femmes pour aller s'inquiéter de l'état de la toiture de la maison (1). » Il prétend que c'est folie de s'indigner, de blâmer, de passer son temps à haïr, de perdre en vaines discussions les plus belles années de la vie. Quelle duperie ridicule de prendre les soucis de la grandeur et seulement ses soucis !

---

1. *Vie de Haydn*, etc. p. 329.

« Lorsque la politique intervient dans une conversation agréable, dit-il, elle fait l'effet d'un coup de pistolet dans un concert. » Et Delécluze, dans ses *Souvenirs*, raconte que, dans une de ses réunions du dimanche, la conversation ayant tourné sur l'économie politique, Beyle fit une affreuse grimace, prit son chapeau et s'en alla, au milieu du rire universel. Mais c'étaient là de simples boutades. Au fond, Stendhal goûtait beaucoup les discussions politiques. Ses conversations journalières avec le sagace baron de Mareste le prouvent, comme d'ailleurs sa correspondance, qui traite pour le moins autant de politique que de littérature.

Quant à la politique anglaise, il y prenait un intérêt très vif, se donnant beaucoup de mal pour la comprendre et pour se tenir au courant des événements. Résumant un jour ses états de service, il prétendit connaître parfaitement le mécanisme du gouvernement actuel de l'Angleterre (1) et s'il exagérait peut-être un peu, (l'occasion l'excusait en quelque sorte), il était certainement en état de le comprendre mieux que la plupart de ses contemporains. Il s'y était en effet très consciencieusement appliqué et, faisant les choses avec ordre, il avait commencé, pour mieux comprendre le présent, par se donner la peine de bien étudier le passé. Il avait lu les historiens anglais — Hume, Robertson, Hallam et il était même si enthousiaste de Robertson vers 1805 qu'il voulut communi-

1. Farges, *Stendhal diplomate*, Annexe V.

quer sa passion à la petite actrice Mélanie, qui le mit aux nues le jour où elle lui dit qu'elle *brûlait* de le lire. « Elle *brûle*, s'écria-t-il, trouvez-moi une fille de conseiller d'Etat, une demoiselle du monde à Paris qui ait ce désir. » Il poursuivit donc ses études avec Mélanie. Hallam, Hume, Robertson — c'était là une base très solide sur laquelle il allait échafauder plus tard ses appréciations.

Il va sans dire que dans ses études du passé, Stendhal n'oublia pas les mémoires, ce genre qu'il affectionnait tant et qui jette une lumière bien autrement vive sur les temps passés que les pages de l'historien. Il lisait avec un intérêt toujours nouveau les *Mémoires* d'Horace Walpole, ce tableau achevé de l'Angleterre du XVIIIe siècle, ceux de Mrs Hutchinson, d'Evelyn et de Miss Bellamy. C'étaient peut-être, après Shakespeare, ses lectures favorites, celles qu'il reprenait avec un plaisir jamais diminué.

Pour bien comprendre l'économie politique, il se mit à étudier Bentham et Adam Smith, qui le transportèrent. Il se déclara disciple enthousiaste de Bentham et de sa doctrine du bien du plus grand nombre et préférait lire Adam Smith que d'aller voir Mélanie.

Quant à la politique du jour, il était très bien renseigné là-dessus, lisant assidûment les revues et les journaux anglais — le *Times*, le *Morning Chronicle*, le *Spectator*, l'*Edinburgh Review*, le *Quarterly Review*, parcourant une grande partie des brochures, *Voyages* et *Mémoires* qui paraissaient sur l'Angleterre. Il prétendait en tirer un

grand profit (1), mais probablement devait-il ses idées justes bien plus aux discussions politiques qu'il avait avec des Anglais de sa connaissance, des hommes instruits, mêlés à la politique eux-mêmes, qu'à ses lectures. Pendant ses visites en Angleterre, Sutton Sharpe se constitua son mentor, et grâce à lui, il fréquenta un milieu intelligent, où il avait l'occasion d'échanger ses impressions avec des hommes instruits et pénétrants, qui, eux aussi, avaient voyagé et savaient regarder, comparer, tirer des conclusions. D'ailleurs, quelle mine d'information il était à lui seul, ce Sutton Sharpe ! Et Stendhal l'avait comme compagnon tous les jours. De retour en France, il l'aura pour correspondant fidèle, et celui-ci lui mandera les dernières nouvelles politiques de Londres (2), lui faisant savoir maint détail curieux

1. Nous savons que Stendhal aime se vanter de dettes qu'il n'a point contractées et il me semble que cela lui arrive surtout quand il écrit sur la politique. Il se réclame de Glover, de Dodington, de Pillet, de Dickinson, de Custine (voir ci-dessous). J'ai vu ces auteurs, je les ai même lus d'un bout à l'autre par acquit de conscience et loin d'être frappé des emprunts que Stendhal leur aurait faits, j'ai pu constater — sans grande surprise, du reste — qu'il diffère d'eux bien plus souvent qu'il ne tombe d'accord avec leurs opinions.

Glover. *Memoirs of a celebrated literary character.* London, 1813. (Stendhal écrit erronément Gover). — *Diary of the late Geo. Bubb. Dodington, Baron of Melcombe.* Salisbury, 1784. — *L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces pendant un séjour de dix années.* Le Maréchal-de-Camp Pillet. Paris, 1815. — *L'Angleterre et les Anglais.* Paris, 1817. — *Mémoires et voyages de M. de Custine.* Paris, 1830.

2. Aucune lettre de Sutton Sharpe à Stendhal ne nous est parvenue, mais d'après le ton des lettres que Stendhal lui envoie, on peut être sûr que la politique y tenait une grande place.

qu'on ne trouve pas dans les journaux. On trouvera que les observations de Stendhal sur la politique et l'état social de l'Angleterre auront du moins le mérite de ne pas être superficielles (1).

Il paraît au premier abord vouer une admiration sans réserves à la constitution anglaise. « Le gouvernement anglais, dit-il, est le seul en Europe qui paraisse valoir la peine d'être étudié. Partout ailleurs, c'est un despote, bonhomme au fond, mais timide et trompé à plaisir par des nobles ou des généraux, remplis de haine, mais plus ou moins imbéciles » (2). Et il s'écriera qu'il n'y a point de vraie grandeur dans une nation sans une constitution à l'anglaise, que c'est grâce à elle que l'Angleterre, petite île brumeuse et infertile, qui, à liberté égale, aurait été vingt fois conquise par sa voisine, est devenue l'égale de la France. Il ne se lasse pas de préconiser le gouvernement des deux Chambres. « J'appelle *mal moral* en 1822, dit-il, tout gouvernement qui n'a pas les deux Chambres (3). » Mais il ne faut pas songer à une république, qui est « le plus sûr chemin du despotisme militaire ». « Parmi les modernes si corrompus, le rouage le plus nécessaire à la liberté, c'est un roi (4). » Quand il songera un jour à

1. Stendhal n'a rien écrit de suivi sur ce sujet, sauf *De l'Angleterre et de l'Esprit anglais* (*Napoléon*, etc., pp. 153-161). Voir aussi deux lettres dans la Correspondance (datées de l'Angleterre, pendant sa visite en 1826) où il fait part à ses correspondants de ses impressions sur l'Angleterre. Pour ses autres observations, voir toute son œuvre.

2. *Mémoires d'un Touriste*, II, p. 250.

3. *De l'Amour*, 144.

4. *Rome, Naples et Florence*, 6 mai 1817.

fonder un prix de littérature, la devise qu'il fera inscrire sur la médaille sera, d'un côté : *Nosce te ipsum*, de l'autre : *Bonheur dans la monarchie tempérée*.

Pour que la liberté fût complète, il faudrait la liberté de la presse. On a pu dire spirituellement que c'est la seule plaie dont Moïse oublia de frapper l'Egypte ; elle n'en est pas moins fort utile et pour s'en assurer, il ne faut que regarder les pays — tel l'Italie — où elle n'est pas de mise.

Après la forme de sa constitution, ce que l'Angleterre présente de mieux, c'est l'honnêteté des partis — impossible dans une république, où le pays est livré aux égoïsmes effrénés du vulgaire. Les affaires publiques étant entre les mains de la classe supérieure, qui trouve dans leur direction son emploi naturel, chacun regarde sa place, non pas comme une bonne affaire, dont il faut tirer tout le profit possible, mais comme un héritage qui lui serait confié. Un membre, même celui qui, pour entrer au Parlement, trouverait naturel de profiter de toute la corruption du système des bourgs pourris, serait aussi incapable de vendre son vote, soit pour de l'argent, soit pour une place, que de se faire voleur de grand chemin. Voilà en quoi il faudrait imiter l'Angleterre.

En un mot, gouvernement des deux Chambres et liberté de la presse, le tout à l'enseigne de la royauté, voilà l'idéal que s'est formé Stendhal après l'étude de la constitution anglaise. Il l'admire et la donne comme exemple à la France, mais quand, en artiste et en aristocrate, il en envisage les conséquences, il vient ren-

verser toutes nos idées. C'est d'abord l'aristocrate qui parle. Il proteste qu'il désire passionnément le bonheur du peuple, mais, en même temps, il se sent pour lui une répugnance invincible. « J'ai horreur de ce qui est sale, dit-il, or, le peuple est toujours sale à mes yeux. Il n'y a qu'une exception pour Rome, mais, là, la saleté est cachée par la beauté. » Il dit aimer le peuple et détester les oppresseurs, mais ce serait pour lui un supplice de tous les instants que de se mêler au peuple. De même, il ne peut supporter la bourgeoisie. Il estime le petit commerçant et le petit fabricant, il trouve que la vertu est dans leur classe, mais c'est un sacrifice au-dessus de ses forces que d'avoir des communications avec eux. Tous les instincts aristocratiques qui sont cachés au fond de son être s'éveillent pour protester contre l'empiétement de la masse. Et il en vient à se demander si tout ne vaut pas mieux que d'être forcé de vivre avec le vulgaire, première conséquence du suffrage universel. (1) Puis c'est l'artiste qui proteste. Quoi de plus funeste aux beaux-arts que la liberté ? Tous les hommes un peu doués d'intelligence s'occupent d'intérêts politiques et on n'a plus de loisirs pour *sentir* la musique et la peinture. C'est le cas de l'Angleterre.

Quoi de plus funeste aussi à la gaieté et à l'amabi-

---

1. Dans un pays où règne le suffrage universel « si je ne plais pas à mon cordonnier, il répand sur mon compte une calomnie qui me fâche, et il faut que je flatte mon cordonnier. Les hommes ne sont pas pesés, mais comptés dans le suffrage universel, et le vote du plus grossier des artisans compte autant que celui de Jefferson ».

lité ? Outre qu'on n'a plus le temps de plaire, ni la finesse d'esprit nécessaire pour apprécier les plaisanteries, tout le monde se défie trop de son voisin pour s'ouvrir à lui. « Un Anglais qui voyage par la diligence de Bath se garde bien de parler et de plaisanter sur la chose du monde la plus indifférente ; il peut trouver dans son voisin un homme d'une classe ennemie, un méthodiste ou un tory furieux, qui lui répondra en l'envoyant paître. » (1).

Ce sont là des arguments graves contre la constitution anglaise, qu'on était tenté à première vue de porter aux nues. Comment s'arrêter à une opinion ? Stendhal se tire de la difficulté en laissant aux autres le soin de voir clair dans les idées qu'il a émises. Et qu'on les retourne comme on voudra, qu'on les regarde sous tous leurs aspects, on n'arrivera pas à découvrir quelle forme de gouvernement aurait pleinement satisfait Stendhal. Il lui faudrait une forme qui fût à la fois favorable à la liberté politique, aux beaux-arts et à une vie oisive et toute de jouissance. Elle est difficile à trouver, cette constitution-là. Stendhal s'en est sans doute aperçu, et il s'est arrêté à temps.

Laissant donc sans solution ce problème difficile, il entre plus avant dans la politique anglaise et s'intéresse aux questions du jour. Il critique la politique extérieure de l'Angleterre, la trouvant lâche, peu loyale, mercenaire. Le traitement que reçut Napoléon aux mains de l'Angleterre, « ce pays de bonté et de mora-

---

1. *Racine et Shakespeare*, p. 196

lité », comme il l'appelle avec ironie, excite surtout sa colère. « Je ne dirai pas que la nation anglaise est plus vile qu'une autre, écrit-il, je dirai seulement que le ciel lui a donné une malheureuse occasion de montrer qu'elle était vile. Quelles réclamations en effet, se sont élevées contre ce grand crime ? Quel généreux transport de tout le peuple à la nouvelle de cette infamie a désavoué son gouvernement aux yeux des nations ? Oh ! Sainte-Hélène, roc désormais si célèbre, tu es l'écueil de la gloire anglaise. L'Angleterre, s'élevant par une trompeuse hypocrisie au-dessus des nations, osait parler de ses vertus ; cette odieuse action l'a démasquée ; qu'elle ne parle plus que de ses victoires, tant qu'elle en aura encore (1). » Et il est obsédé, torturé, à l'idée de John Bull, cet être à demi stupide, mais toujours prudent, calculant, assis à son comptoir, riant à son aise des sublimes folies de Napoléon. « De tout temps, dit-il avec amertume, les vils Sancho Pança l'emporteront à la longue sur les sublimes Don Quichotte. »

Les héros du jour lui sont en général peu sympathiques. Il accuse Nelson d'avoir toujours supputé ce que chaque blessure lui rapporterait en donations et croix ; Wellington n'est guère à ses yeux qu'un « héros de hasard », et c'est avec un sourire d'ironie qu'il cite le mot de Mme de Staël sur lui (2), admirant la sottise de Napoléon de n'avoir pas su gagner « un être aussi séductible. »

1. *Correspondance*, 10 juillet 1818.

2. « Le duc de Wellington, le plus grand général d'un siècle où Napoléon a vécu ».

Pitt éveille en lui une certaine admiration, — il pourrait être sûr du ministère des Finances si Stendhal avait un royaume à gouverner, — mais il ne l'en tient pas moins pour un fameux fripon, oppresseur du peuple, chargeant les pauvres d'impôts excessifs pour subvenir aux frais d'une guerre dont l'aristocratie seule profitera. En somme, Stendhal, qui ne prodigue pas ses éloges, ne voit de vraiment admirable en Angleterre que Canning. Mais par contre, l'estime dont il le comble est sans réserves. Quant aux souverains, il ne trouve pas qu'ils vaillent la peine qu'on en parle, si ce n'est pour rapporter le dernier bruit sur la reine Caroline — « la catin la plus ignoble des trois royaumes » comme il l'appelle — ou pour faire part à un correspondant d'un scandale sur la reine Victoria, amoureuse d'un de ses ministres.

Il s'est aussi formé une opinion sur les questions qui, à cette époque, préoccupaient l'Angleterre. Il y a d'abord la question de punition dans l'armée. Faut-il ou ne faut-il pas supprimer les coups de bâton ? Si vous les supprimez, c'est-à-dire si vous ôtez aux soldats la crainte, il faut leur donner l'espoir de devenir officiers s'ils se distinguent, comme on le fait en France. La peur et l'espérance sont des mobiles puissants. Sans l'un des deux, l'homme ne marche pas et, assurément, l'espérance est l'aiguillon le plus fort (1).

1. La punition corporelle fut définitivement abolie dans l'armée anglaise en 1881.

Dix ans plus tôt, le Parlement avait voté un *bill* par lequel il était désormais impossible à un soldat de se procurer ses galons à prix d'argent.

Puis, se servant, dit-il, des observations d'un ami — serait-ce de celles de son professeur d'anglais Stritch, Irlandais de naissance? — il veut résoudre la difficulté de l'*absenteeism* en Irlande, rappelant, à la honte de l'Angleterre, la misère des paysans, avilis et hébétés, écrasés de travail et pourtant mourant de faim (1). C'est une question maintes fois rebattue et d'un intérêt aussi palpitant aujourd'hui qu'au temps de Stendhal. La solution qu'il y trouve n'a probablement jamais été proposée ni avant lui, ni après. Elle est assez curieuse pour valoir la peine d'être citée. Il lui paraît, en comparant l'Irlande avec la Sicile, que cette dernière autant et plus que l'Irlande est « gouvernée par des fous au seul profit du petit nombre » ; toutefois, elle est heureuse, infiniment plus heureuse que l'Irlande. Et pourquoi? C'est qu'elle ne connaît pas le joug du prêtre; la religion n'a pas miné sa gaieté : elle garde au moins pour sa consolation l'amour et la volupté. Que l'Irlande se fasse païenne et elle apprendra à connaître le bonheur, même si ses maux politiques ne sont pas guéris (2). C'était décider avec une certaine désin-

1. Stendhal écrit ceci en 1822 (*de l'Amour*, p. 143). L'année 1820 (et, par suite, 1821 et 1822), avait été particulièrement dure pour l'Irlande. Les paysans mouraient en grand nombre, soit de la peste, soit de la faim. Il y avait disette de pommes de terre et comme c'était la seule nourriture d'une grande partie des paysans, ceux-ci n'avaient d'autre choix que la mort.

2. Le dévouement absolu du paysan irlandais à l'Eglise Catholique est chose trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en parler, afin qu'on apprécie toute l'originalité de la proposition de Stendhal.

volture d'une question qu'on cherche à résoudre depuis des siècles.

Du reste, les opinions politiques de Beyle sont souvent plus intéressantes par leur originalité et leur caractère stendhalien que par la possibilité de leur application pratique. Ce qu'il a fait de plus digne de remarque, c'est peut-être de prévoir l'entente entre la France et l'Angleterre. A un moment où les deux pays se regardaient d'assez mauvais œil, il osa dire que toute cause d'hostilité avait disparu entre eux et que, dans un avenir peut-être proche, peut-être lointain, une estime profonde les unirait. Pour sa part, il a noblement travaillé en vue de cette fin. Il n'a jamais manqué une occasion de flétrir la haine inintelligente qui n'était encore que trop répandue et de faire voir tous les avantages qui résulteraient pour les deux pays d'une amitié étroite et stable. Cela vaut certainement mieux que son jugement sur Wellington et le remède original qu'il propose aux maux de l'Irlande.

Ses observations sur l'état social de l'Angleterre me paraissent moins dictées par la fantaisie. Il avait eu l'occasion, lors de son voyage de 1826, d'étudier de près la justice du pays. Quelle meilleure initiation à ses mystères que d'aller en tournée avec un avocat distingué, qui expliquera tous les rouages de la machine? La conclusion à laquelle il arrive, c'est que l'Angleterre est le premier pays du monde pour la justice, le seul où elle ne soit pas vénale (1). Mais cette justice si

1. *Correspondance*, 14 août 1827.

admirable, si impartiale, n'est pas pour les pauvres. « Le malheureux qui vit de sa journée est plus esclave qu'à Maroc (1) ». Non pas que les lois ne s'appliquent qu'aux riches, mais parce que la justice est trop chère, de sorte que celui qui n'a pas vingt-cinq livres sterling dans sa poche pour commencer un procès est virtuellement hors la loi. Alors, il n'a que deux ressources. Si l'injustice dont il se plaint est assez intéressante pour mériter d'être mise dans un journal, il peut espérer la voir réparer sans plus de démarches, tellement l'aristocratie a peur de la publicité. Ou bien, l'affaire est si bonne qu'il est sûr d'avoir gain de cause. Dans ce cas, il trouvera peut-être un procureur qui entreprendra le procès dans la certitude d'être payé par la partie défenderesse, condamnée aux dépens.

C'est un fait avéré que la cherté de la justice en Angleterre, mais Stendhal se plaît à ce tableau du misérable mis par sa pénurie hors la loi, et il outre un peu la vérité. « Un paysan qui se trouve seul dans un bois après le soleil couché, dit-il, peut être jeté en prison pour un an, car il effraie les lièvres », — ce qui est pour le moins exagéré (2).

Premier pays du monde pour la justice, l'Angleterre a aussi la meilleure police, et Stendhal souhaiterait en voir une aussi bonne à Paris (3).

Mais la grande supériorité de l'Angleterre, ce sont

---

1. *Correspondance*, 15 septembre 1826.
2. *Correspondance*, 15 septembre 1826.
3. *Mémoires d'un Touriste*, I, 296.

sans nul doute ses manufactures. Elle est par excellence la fabricante de l'Europe. On ne s'attendrait pas à voir Stendhal s'enthousiasmer pour cette qualité essentiellement pratique. Aussi ne le fait-il pas. Mais il lui arrive, quand il a passé trop longtemps parmi les petitesses bourgeoises et mesquines de la province, de regretter l'activité industrielle des villes d'Angleterre. Saturé qu'il est de vie simple et monotone, Le Hâvre lui plaît par cela seul qu'il est « la plus exacte copie de l'Angleterre que la France puisse montrer » (1). Il va presque sans dire que tous les personnages de ses romans font venir de l'Angleterre leurs meubles, leurs vètements, leurs objets de toilette, jusqu'à leur papier à lettres et leurs voitures. La mode l'exigeait.

Admirable pour l'administration de la justice, pour la police, pour ses manufactures, l'Angleterre ne s'entend pourtant pas à tout. En premier lieu, elle n'entend rien à l'éducation, et Stendhal lui reproche de ne l'avoir mise qu'à la portée de la classe riche. Même pour les riches, dit-il, elle est plutôt de nature à éteindre l'esprit qu'à l'éveiller et à le cultiver. Aucun doute qu'un jeune Anglais ne reçoive une meilleure éducation classique que n'importe qui, qu'il n'apprenne la quantité des mots grecs qui entrent dans le vers saphique, qu'il ne connaisse les auteurs grecs et latins : mais n'est-ce pas plutôt tuer l'esprit que de charger la mémoire de citations ? Le résultat de ce régime est en effet, on ne peut plus déplorable.

---

1. *Mémoires d'un Touriste*, II, 72.

Mais ce qui est d'une importance bien autrement grande, c'est l'injuste division de richesses, avec tous les maux qu'elle entraîne. Ainsi la vie sociale en Angleterre présente, d'un côté, le luxe effréné des riches, de l'autre, la misère honteuse des pauvres. Les impôts excessifs sont un véritable fléau et ils sont payés surtout par les basses classes, car l'Angleterre est gouvernée au profit des riches, « le tout suivant les règles de la morale soi-disant biblique ». C'est Pitt qui a attaché cette pierre au cou du pauvre ouvrier, Pitt qui, en faisant la guerre à la France — et ceci, remarquez-le bien, dans le seul intérêt des aristocrates — a triplé la dette nationale, de sorte qu'elle absorbe les deux tiers des impôts (1). Outre l'argent qui est englouti par la dette, de vastes sommes sont payées, sous un prétexte ou sous un autre, comme salaires de fonctions, pensions, bénéfices, sinécures, aux familles aristocratiques (2).

---

1. *Correspondance*, 14 août 1826.

La dette nationale qui était en 1793 de 247.874.438 livres sterling, s'éleva en 1815 jusqu'à 861.039.049 livres sterling. (Cf. Gibbins, *Industrial History of England*, p. 173). Quant à Pitt, Stendhal répète constamment qu'il chercha la guerre contre la France et que la faute lui en revient. Voir là-dessus, Rosebery, *Pitt* (p. 118). Il est probable qu'à l'étranger l'on regarde toujours Pitt, bien plus qu'aucun de ses contemporains, comme le véritable chef de la grande ligue contre la France. On n'a jamais fait à un homme une réputation moins à son gré... Il n'y avait pas d'homme en Angleterre plus résolu à garder la paix et à ne pas intervenir. (Traduction).

2. Stendhal cite des exemples : lord Westmoreland, qui prélève sur le revenu public 50.650 livres sterling ; lord Waterford, qui en reçoit 53.265 ; lord Bute et sa famille, 64.891 (*Racine et Shakespeare*, p. 262).

Comme les pairs croient de bonne foi qu'ils ont le droit de gouverner le reste de la nation de façon à y trouver leur propre avantage, c'est le paysan et l'ouvrier qui doivent payer. Ce sont les choses nécessaires à la vie qui sont taxées et non pas les objets de luxe (1).

Ils ne s'en révoltent pas, parce que le prêtre, souvent frère cadet d'un lord, ou son ancien précepteur, leur enseigne à respecter, à aimer même l'aristocratie. Ils la regardent comme un des remparts de la constitution : on le leur a dit et ils le croient. Telle est la force d'une idée, qu'ils travaillent douze, même quinze heures par jour, sans s'aviser de murmurer contre leur sort.

Quelle alternative s'offre, en effet, à leur choix ? Il leur faut, ou bien accepter ce travail acharné, avilissant, criminel, ou bien mourir dans la rue. Les ouvriers de Manchester gagnent quatre schellings par jour, dit Stendhal, et grâce aux impôts en vigueur depuis 1792, c'est à peine si leurs gages leur procurent de quoi vivre (2). S'ils travaillaient dix heures au lieu de quatorze, leur journée ne suffirait pas même à leurs modestes besoins. Pourtant leur maître ne peut leur donner davantage. S'il payait plus cher ses ou-

1. Cf. Gibbins, *Industrial History*, p. 173 : La taxation pesait surtout sur les pauvres, car on taxait toutes les nécessités et les commodités de la vie quotidienne. Jusqu'en 1841, le tarif des douanes comportait douze cents articles. (Traduction).

2. En 1817, les tisserands gagnaient 4 schellings 3 pence 1|2 par semaine et non pas par jour ; les fileurs gagnaient de 24 à 26 schellings par semaine. (Voir Gibbins, p. 194).

vriers, il lui faudrait augmenter le prix de ses produits apportés sur le continent : cela couperait court tout de suite à son commerce. Tant que les aristocrates continueront à regarder la classe ouvrière comme une mine de richesses, qu'il leur est loisible d'exploiter dans leur propre intérêt, l'ouvrier anglais sera l'être le plus hébété, le plus malheureux, le plus esclave de la terre. Il ne peut dire qu'il ait une vie à lui, puisqu'il n'a pas un seul instant de loisirs. Il appartient à celui qui l'emploie, il est sa chose, sa machine. Il a définitivement perdu sa liberté le jour de la bataille de Waterloo. C'est alors, écrit Stendhal, « que les nobles et les riches de toute espèce ont définitivement signé ce traité d'alliance offensive et défensive contre *les pauvres et les travailleurs* (1) ». Désormais, c'est un galérien et rien de plus.

Mais quel sera l'avenir de l'Angleterre ? Il est évident pour Stendhal que le moment où la question sera tranchée est proche, et l'on ignore la nouvelle forme que le gouvernement revêtira quand la crise sera pas-

1. C'est aussi l'avis des meilleurs historiens anglais. Voir Green : *Short History of the English people*, p. 805. « C'est en effet des années funestes entre la paix d'Amiens et la bataille de Waterloo qu'il faut dater cette guerre des classes, cette séparation sociale du riche d'avec le pauvre, du maître d'avec l'employé qui est encore aujourd'hui la grande difficulté politique en Angleterre ». (Traduction). Gibbins dit (p. 191), « Des milliers de familles moururent de faim, afin de fournir des subsides pour entreprendre cette grande guerre, dont les frais furent en réalité payés par le travail de ceux qui se tuaient à gagner l'argent, si librement dépensé par le gouvernement ». (Traduction).

sée. Ou bien l'Angleterre sera vers 1880 un royaume où les travailleurs se laisseront exploiter à plaisir par le roi, les nobles et les prêtres ; ou bien une république, dirigée par un simple président, comme aux Etats-Unis (1). L'Angleterre en est au moment d'une révolution ; il n'y a plus à balancer (2).

Stendhal ne se trompe pas entièrement, mais cette révolution qu'il prévoit déjà en 1817 prendra une direction qu'il ne devine pas : il n'y aura pas les massacres atroces dont il parle, car c'est dans les *mass-meetings*, les assemblées politiques et les deux Chambres, que la bataille se livrera, et son triomphe sera le Réform-Bill de 1832.

---

1. *Napoléon.* (*De l'Angleterre et de l'Esprit anglais*).

2. Jetant un coup d'œil dans l'avenir, Stendhal s'écrie : On parlera ainsi de l'Angleterre en 1880. Après avoir entr'ouvert à la liberté les yeux de l'Europe, elle la perdit pour elle-même vers 1794, sous un roi sans vertu et par un scélérat habile et orgueilleux (M. Pitt)... Elle eut encore quelques habitudes de liberté jusqu'en 1830, mais depuis longtemps, le bonheur avait entièrement disparu du sein d'un peuple sombre, religieux, féroce et travaillé par des lois monétairement atroces.

Alors éclata une révolution sans exemple par le nombre des massacres.

L'Amérique, avec une population double de celle de l'Angleterre, et une position bien autrement inattaquable que la Russie, réduisit facilement sa superbe rivale au rang de puissance de 3e ordre.

Elle est maintenant heureuse sous un roi constitutionnel par force, qui meurt d'envie d'être absolu, mais qui n'y parviendra jamais... (*De l'Angleterre et de l'Esprit anglais*).

CHAPITRE IV

L'Anglais d'après Stendhal : son esprit, son caractère, ses mœurs.

Il va sans dire que ce qui intéresse Stendhal dans l'Angleterre, c'est l'Anglais. Son étude capitale a toujours porté sur l'homme — sur l'homme vivant de préférence, qu'il a connu et observé d'un bout de l'Europe à l'autre, dans les salons de Paris et à travers les steppes de la Russie, sous le ciel bleu de l'Italie et dans les brouillards de la Tamise. Il l'étudie sans émotion, n'éprouvant pas plus de répugnance ni de dégoût à la vue de toutes les bassesses et les infirmités qu'il lui découvre que n'en ressent le naturaliste, appliquant son microscope à un affreux petit microbe. Et non content de le suivre, « depuis Naples jusqu'à Moscou », il parcourt toute l'échelle sociale, fréquentant les mondes les plus divers. Homme d'état et voleur italien : respectable bourgeois de province et chevalier d'industrie sur le pavé de Paris : grande dame, petite bourgeoise et fille : il les a tous connus et de près : tous, sans s'en douter, ont été l'objet de ses études psychologiques.

Ses lectures sont faites dans le même esprit. Il étu-

die la physiologie dans Cabanis, la métaphysique dans Destutt de Tracy ; la littérature d'imagination n'a de valeur pour lui qu'en tant qu'elle l'avance dans la connaissance de la nature humaine.

Ses goûts, ses études, les hasards de sa vie, tout contribue donc à faire de lui un observateur attentif, intéressé, richement informé. Mais, pour être psychologue, il ne s'agit pas seulement de constater ou de vérifier des faits : il faut pénétrer plus avant, et comprendre quelque chose « au jeu de la machine ». Stendhal a-t-il été cet observateur non seulement éveillé, mais intelligent, qui sait lier ensemble ses idées et chercher le pourquoi et le comment des choses? Une seule de ses lignes suffit pour répondre à cette question : « L'homme est le produit du climat et du gouvernement. » C'est un lieu commun, aujourd'hui, que cette constatation, mais une idée n'est pas banale dès son début et, sans Stendhal, il est permis de croire que Taine n'aurait pas énoncé sa fameuse théorie sur les milieux. Certes, il ne faut rien exagérer. Montesquieu avait écrit avant Stendhal ; et, si l'on veut savoir jusqu'à quel point Stendhal est empreint de ses idées et de son génie, on n'a qu'à ouvrir l'*Histoire de la Peinture en Italie*. Elle rappelle, on ne peut plus nettement, les écrits de cet homme d'esprit que « toute l'Europe en se cotisant ne saurait égaler ». C'est Stendhal qui émet cette affirmation tant soit peu hardie, revendication certaine de parenté intellectuelle, puisque, au dire de l'auteur même, « toute admiration est un brevet de ressemblance ». Le mérite de Stendhal n'est donc pas d'avoir trouvé une idée neuve

— il y en a peu de nos jours — mais d'avoir reconnu la justesse d'une théorie qui ne courait pas les rues. Et il la fait sienne en s'en servant.

Le monde moral n'est pas pour lui comme pour Chamfort, « le produit des caprices d'un diable devenu fou ». Qu'il soit mauvais, ce n'est pas Stendhal qui dira le contraire. Mais pour qui tient compte du climat et du gouvernement, tout s'explique, s'éclaire, s'enchaîne.

Importance du milieu : voilà l'idée fondamentale, qui est la base de toutes ses observations sur le caractère anglais. Non content de constater, il éclaire, et c'est là en grande partie sa supériorité. Quelquefois il fait son raisonnement tout haut : le plus souvent, comme il n'est pas là pour « faire l'éducation des sots » (c'est M. de Stendhal qui parle), il nous le laisse faire nous-mêmes. C'est ce qui a fait dire à certains de ses critiques qu'il a eu une idée heureuse et que, ne sachant qu'en faire, il s'est borné à l'énoncer. Comme il trouve ennuyeux de faire voir les rouages de son esprit, on en a déduit qu'il fonctionne sans rouages.

Je vais m'efforcer de donner, sous une forme succincte et logique, les idées de Stendhal sur les Anglais de son temps. Mais détournons un instant les yeux de l'Angleterre, pour regarder l'Anglais à l'étranger. C'est un être à part qu'il serait injuste de confondre avec l'Anglais de l'Angleterre. Le même homme, qui serait charmant chez lui, met de l'emphase à montrer, et cela dès l'instant où il met le pied à l'étranger, tous les ridicules qui lui sont échus en partage. C'est l'avis de Stendhal, et c'est assez l'avis de tout le monde. Stendhal a

eu de copieuses occasions d'étudier ces Anglais-là en Italie, où leur présence n'était guère faite pour lui plaire. Il se plaint que toutes les églises soient encombrées d'Anglais (1), que Florence ne soit qu'un musée d'étrangers (2) qui y transportent leurs usages, que l'on ne puisse plus avoir de place au théâtre, grâce aux Anglais qui accaparent tout (3), que, pour tout dire, on fasse en Italie un voyage en Angleterre. Et ce n'est pas la peine. Cela rappelle la jolie réponse du Fantasio de Musset à Spark qui lui conseille de voyager en Angleterre pour se désennuyer : « J'y suis. Est-ce que les Anglais ont une patrie ? J'aime autant les voir ici que chez eux. » On comprend qu'il fût contrariant pour Stendhal de trouver des Anglais quand il allait voir des Italiens. Il s'en venge, en faisant aux voyageurs anglais tous les reproches qui circulent sur leur compte depuis que Voltaire accabla de son ironie le

« Parfait Anglais, voyageant sans dessin,
Achetant cher de modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et méprisant les saints et leurs reliques.»

Stendhal leur en veut, d'abord de leur tristesse, de ces figures « aux yeux mornes et aux lèvres primes » (4) que

---

1. *Rome, Naples et Florence*, 25 décembre.

2. *Loc. cit.*, 28 janvier.

3. *Loc. cit.*, 12 décembre.

4. *Mémoires d'un Touriste*, II, 72. Stendhal écrit *primes*. C'est peut-être *prim* qu'il veut dire ?

l'on rencontre partout en Italie (1). Comment en effet ne s'ennuieraient-ils pas ? L'idée qu'ils se font d'un voyage en Italie les met dans l'impossibilité d'y trouver aucun plaisir. Totalement dépourvus de goût artistique, ils visitent, puisque c'est un devoir, les musées et les monuments, carnet en main, plongés dans leurs guides, s'arrêtant tout juste le temps de pousser les exclamations admiratives qu'ils croient de rigueur. Du reste, leur ignorance est sans bornes. « Par Dieu ! s'écrie l'Anglais, à la vue du Colysée, où travaillent une centaine de maçons à consolider quelque pan de mur ébranlé par les pluies. Par Dieu ! le Colysée est ce que j'ai vu de mieux à Rome. Cet édifice me plaît : il sera magnifique quand ils l'auront fini. » (2).

Ils ne comprennent rien à rien. Les mœurs du pays

---

1. Les met-on en présence d'une chose charmante, ils se disent : « Je ne jouis pas de ce plaisir, et cependant combien je serai malheureux lorsque je serai hors d'état de le goûter ! Quels regrets atroces troubleront mon âme ! » Ce sont des gens incapables de sentir la joie et dont la morosité redouble lorsqu'ils voient les autres avoir du plaisir sans leur en demander la permission. Alors ils deviennent hautains et *distants*. Si on laisse sa liberté à un Anglais qui est dans cette disposition et qu'on ne s'occupe pas de lui, son chagrin redouble et, le soir, il est capable de faire une scène à sa femme. Par de douces paroles et des attentions pleines de grâce et d'amitié, cherchez-vous à venir au secours de cette mauvaise disposition, vous la voyez s'augmenter, et voici pourquoi : c'est le *brio* qui éclate dans votre conduite, c'est l'animation que vous mettez à lui parler qui double le chagrin de l'Anglais en lui montrant clairement que son âme manque de ce feu qu'il voit dans la vôtre et dont il est jaloux. *Promenades dans Rome*, **I, 272.**

2. *Promenades dans Rome*, I, 325.

et le caractère italien leur restent aussi inintelligibles que les beaux-arts. Après un séjour pendant lequel ils ont mené autant que possible la vie anglaise, ils quittent l'Italie, maudissant les mœurs italiennes, qu'ils ne connaissent — quand ils les connaissent — que par leurs rapports avec la plus basse classe. « Quelque esprit qu'aient ces messieurs, dit Stendhal, ils ne peuvent concevoir que l'on agisse ailleurs *autrement qu'en Angleterre*. Suivant eux, cette petite île a été créée pour servir de modèle à l'univers (1). » Par conséquent, les usages italiens les enragent.

Mais les Italiens la leur rendent belle. Si Rome se trouve fort heureux de l'invasion des Anglais, apportant avec eux de l'argent, si nécessaire pour la basse classe, des nouvelles du jour, si goûtées dans les classes supérieures, l'accueil qu'elle leur fait n'en est pas plus cordial. Les paysans les détestent franchement, le beau monde se moque de leurs ridicules. Non pas sans cause. Très avares en fait de pourboires, dépensant leur argent sans grâce, marchandant tout, les tableaux comme le reste, leur insolence et leur mauvaise humeur leur ont valu la haine et le mépris de tous leurs inférieurs. Faut-il après cela s'étonner, si le peuple ne pense qu'à les exploiter ? *Ne hanno* (ils en ont), dit le Romain, en parlant des Anglais, sans trouver même nécessaire de prononcer le mot *or* (2).

1. *Promenades dans Rome*, I, 271.

2. Voir *Revue bleue*, 30 décembre 1905. Un chapitre inédit des *Promenades dans Rome* : « Les Anglais à Rome ».

« Un Anglais que je pourrais nommer va chez un (peintre) marchan-

Leurs succès ne sont d'ailleurs pas brillants dans les salons italiens. Ils déplaisent dès le premier instant par un air de méfiance toujours empreint sur leur figure et qui fait une impression difficile à effacer sur l'Italien nerveux et sensible. D'ailleurs, leur hostilité à toute gaieté, leur air découragé, ne sont guère pour plaire dans une société pleine de feu, de passion, de bonne envie de s'amuser.

Ajoutez à cela leur « métalent » complet de se lier, et l'on comprendra pourquoi les Anglais en Italie restent toujours et éternellement étrangers.

Voyons maintenant l'Anglais chez lui, étudions son esprit, son caractère, ses mœurs, tâchons de l'expliquer par le milieu où il vit et où ont vécu ses pères.

Pour ce qui est de l'esprit, il lui est impossible d'en avoir. La constitution de son pays, le travail excessif qui est nécessairement son partage, le protestantisme qui le tient sous son empire, tout s'y oppose. Comment avoir de l'esprit, quand il faut toute la journée s'occuper d'intérêts sérieux, parler politique, vaquer aux affaires publiques? Comment avoir de l'esprit quand on manque de loisirs pour tout ce qui n'est pas argent, à moins qu'on ne veuille mourir de faim dans la rue ? Et comment surtout avoir de l'esprit, quand on a le

---

der un petit tableau. — Quel est le prix ? — Quarante louis. — Monsieur, combien avez-vous mis de temps à le faire ? — Douze jours. — Eh bien, monsieur, je vous en donne 144 francs ; il me semble que 12 francs par jour, c'est assez payé. L'artiste, indigné et humilié, retourna son tableau contre le mur, tourna le dos au riche Anglais, et alla se remettre à peindre. »

malheur d'être protestant, quand, par conséquent, on est nourri des images gigantesques, terribles de la Bible, si contraires à l'invention des idées agréables (1). Quand on est protestant, on est préoccupé uniquement de son salut éternel. Il y a tant de maladies et de choses tristes dans cette vie que rire n'est pas raisonnable ; les espérances que nous concevons sur l'autre vie sont si peu assurées, la perspective de l'enfer si effrayante, que la tête est plus remplie de sombres alarmes que de bons mots. Les *Lettres Persanes*, les *Mémoires de Beaumarchais*, n'auraient jamais été écrits par des protestants.

C'est au point que les Anglais ne savent même pas apprécier l'esprit quand ils le rencontrent. « L'esprit et le génie perdent 25 0/0 de leur valeur en abordant en Angleterre » écrit Stendhal, et il constate que l'aristocratie méprise les lettres, comme elle méprise les musiciens et les peintres, parce qu'elle est incapable de les comprendre.

Non pas que les Anglais soient inintelligents, au contraire ; mais leur esprit ne ressemble pas à l'esprit français et serait peu goûté hors de leur pays. Imaginez par exemple un Anglais doué d'autant d'esprit que le Président de Brosses, qui serait allé en Italie. Il eût laissé un voyage « hérissé d'idées d'*utilité publique*, d'idées de punition, d'*idées d'argent* », mais il n'aurait pas montré la vie du côté agréable comme le fait le Président. Conséquence fâcheuse du régime parlementaire, qui force l'attention à ne se fixer que sur des choses sérieu-

1. *Napoléon*, Chapitre « De l'Angleterre et de l'Esprit anglais ».

ses. Le petit pamphlet à la Voltaire, les délicieux articles du *Charivari*, sont inintelligibles à l'Anglais. Encore moins sait-il les imiter. « Tous les gens d'esprit d'Allemagne, d'Angleterre et même d'Italie, écrit Stendhal, se cotiseraient ensemble, qu'ils ne pourraient faire de tels articles ». Les Anglais comprennent en effet si peu l'esprit français, qu'ils rangent *Gil Blas* parmi les livres immoraux et entrent en fureur aux chansons de Collé, de Panard, de Désaugiers, prenant leur ironie légère pour de la méchanceté. Du reste, il leur est impossible d'apprécier l'ironie. Et Stendhal compare le Français au rossignol, perché sur un acacia en fleur, chantant gaiement, tandis que la taupe anglaise, s'avançant au bord de son trou, le regarde avec de la commisération, lui disant : « Il faut que vous soyez bien fou pour passer votre vie dans une position aussi désagréable, posé sur une branche qu'agite le vent, et les yeux éblouis par cette effroyable lumière qui me fait mal à la tête ». Lequel avait tort ?... demande Stendhal, et il répond « Tous les deux » : il le répond, sans peut-être le croire.

Entièrement dépourvu de toutes les grâces de l'esprit, l'Anglais ne brille que par la raison, le bon sens, la logique, et encore cette logique, si admirable en finance, devient-elle confuse dès qu'on s'élève à des sujets « un peu abstraits et *qui directement ne produisent pas de l'argent* ». Pratique par excellence, dès qu'on parle à un Anglais de quelque théorie sublime, il vous répond : A quoi cela me servira-t-il aujourd'hui ? « Il lui faut, continue Stendhal, une utilité *pratique* et *dans la journée* ». Il paraît manquer totalement de curiosité intellectuelle, être insen-

sible aux doux plaisirs de l'esprit. Et remarquez qu'il ne s'agit pas d'un homme peu intelligent. Il y a des imbéciles dans tous les pays, qui ne s'intéressent à rien. Mais les hommes d'esprit distingué sont justement ceux qui sont les victimes du système anglais de travail accablant. Par conséquent, « tel homme fait pour raisonner sur le génie de Shakespeare et de Cervantès, est marchand de fil de coton à Manchester. » Cela veut dire qu'il lui faut consacrer au coton toutes les forces de son intelligence.

« Les arts à l'Italie, l'esprit comique à la France, la science à l'Allemagne, la raison à l'Angleterre : tel a été l'arrêt du destin », écrit Stendhal. Je ne crois pas que soit comme Italien, soit comme Français, il ait cherché querelle au destin.

Le pédantisme des Anglais lui fait horreur. S'ennuyant un jour à une séance de l'Académie, il s'amuse à faire un tableau imaginaire de cette cérémonie comme elle se passerait à Edimbourg. « Au lieu d'être gaie, brillante, coquette, écrit-il, la séance serait ennuyeuse, mélancolique, puritaine. Le révérend M. Jarvis commencerait par faire un discours sur la religion des sauvages. Il serait suivi par un professeur, élevé à Oxford, qui parlerait pendant deux heures sur la mesure d'un pied dans un certain vers grec. Après cela, il faudrait venir à l'utile... et l'on nous ferait une longue dissertation sur la meilleure manière de semer et de cultiver les petits pois. Ensuite il y aurait une poésie sur un brouillard d'automne, planant sur un cimetière où l'auteur vient une nuit de déposer les restes de sa mère. La

séance se terminerait par une discussion folâtre sur les avantages respectifs des voies ferrées et des canaux. (1) »

Augmentez encore la place faite aux idées raisonnables et froides, et vous saurez comment les Anglais comprennent l'art de la conversation. Voilà à peu près leur ton quand ils causent, mais il faut ajouter que s'ils ne savent pas parler, ils savent du moins se taire. Un Anglais passerait fort bien des journées entières en silence. C'est un trait qu'ont remarqué presque tous les voyageurs en Angleterre — dont Mérimée, qui écrit à l'*Inconnue* : « Nous sommes ici quatorze personnes. Dans la journée, chacun s'en va de son côté. Le soir, après le dîner, chacun prend un livre ou écrit des lettres. Causer et chercher à s'amuser les uns par les autres est chose inconnue aux Anglais. » Pour sa part, Stendhal aime autant le silence qu'une conversation qui roule sur les petits pois.

Les mêmes causes qui font que l'Anglais ne peut pas avoir de l'esprit, l'empêchent de goûter les beaux-arts. La première condition pour les sentir, c'est une âme passionnée, mais toutes les passions sont anéanties chez les Anglais par la dure nécessité du travail. D'ailleurs, le protestantisme proscrit les passions, comme immorales. C'est tuer d'un coup toute disposition aux beaux-arts. S'il n'a pas senti le feu des passions, l'homme au goût le plus fin n'aperçoit les beaux-arts qu'au travers d'un voile. « Il voit, et ne voit pas ce qui en fait

1. Je traduis librement d'un article de Stendhal, paru dans le *London Magazine*, août 1825.

le principe. Plein de finesse, et d'une admirable sagacité pour tous les autres objets de l'attention humaine, dès qu'il arrive aux beaux-arts, il n'aperçoit plus que le matériel de la chose, il ne voit que la toile dans la peinture et que le physique des sons et leurs combinaisons diverses dans la musique (1). » Ce jugement s'explique par la manière de Stendhal, manière toute subjective, de goûter les arts. C'est en amoureux, non pas en artiste, qu'il en jouit, y cherchant des échos d'amour, des souvenirs, de beaux rêves. Voilà ce qu'il veut dire quand il écrit : « Toute musique qui me laisse penser à la musique est médiocre pour moi. » Evidemment, cette façon d'envisager les jouissances artistiques en exclut grand nombre de personnes et, entre autres, toutes celles qui sont préoccupées de leurs affaires.

C'est une raison pour que la musique soit pour l'Anglais lettre close, et pourtant il l'aime. Il ne s'y entend nullement, il écoute avec un plaisir égal la bonne musique et la mauvaise, mais cela n'empêche pas qu'il y ait en lui une veine très considérable de sensibilité pour la musique. D'où vient-elle ? De la timidité innée des Anglais, de cette crainte de s'exposer au ridicule, qui comprime chez eux tous les épanchements de l'âme. Ils cachent soigneusement, honteusement même, toutes leurs émotions, (car on en peut avoir sans les manifester à la façon italienne) ; et ils prennent la

1. *Vie de Rossini*, p. 35.

musique pour confidente de leurs sentiments les plus intimes.

Quant à la peinture, l'Anglais se contente en général de la payer, sans s'en mêler autrement, n'ayant « ni le temps ni l'*aisance nécessaire* pour s'occuper de bagatelles comme les arts » (1). Il estime un tableau d'après le coloris. Pourtant, si cette habitude de travail à outrance lui en laissait le loisir, il comprendrait Michel-Ange. « Je comprends, écrit Stendhal, que les brouillards de la Hollande et de l'Allemagne avec leurs gouvernements minutieux, ne sentent pas Michel-Ange. Mais les Anglais m'étonnent : le plus énergique des peuples devrait sentir le plus énergique des peintres (2). » Cela s'explique peut-être par le penchant général en Angleterre pour la mélancolie et l'architecture gothique, — résultat du climat.

Malgré le manque de goût qui les a toujours caractérisés, ils commencent à sortir de leur ignorance barbare et, à moins qu'une révolution ne vienne y couper court, une école anglaise de peinture parviendra peut-être à naître. Déjà elle peut nommer quelques peintres distingués : West, Lawrence, Constable. Non pas qu'ils aient du vrai génie. Reynolds est à vrai dire le seul peintre qu'ait eu l'Angleterre : Lawrence, « l'étonnant

1. C'est aussi l'avis de Mérimée : « Tout ce qui peut se faire avec de l'argent, du bon sens et de la patience, ils le font ; mais ils se doutent des arts comme mon chat. » (*Lettres à une Inconnue*. Londres, 1er juin 1850.)

2. *Histoire de la Peinture en Italie*, 373.

sir Thomas Lawrence » n'a que le seul mérite de savoir rendre l'expression des yeux et encore est-il inférieur à Ingres. Constable vaut mieux. Malgré sa négligence et son manque d'idéal, il charme par la naïveté de couleur et la vérité de sa peinture. « Je voudrais cependant, ajoute Stendhal, que le miroir fût placé vis-à-vis un site magnifique... et non pas vis-à-vis une charrette de foin, qui traverse à gué un canal d'eau dormante. » C'était mettre tout de suite le doigt sur la plaie du goût anglais. On lui a assez souvent reproché depuis, soit en littérature, soit en peinture, son manque d'élévation.

Impuissant à avoir de l'esprit, mais intelligent, raisonnable, peu sensible aux beaux-arts, surtout à la peinture : tel est le jugement que prononce Stendhal.

Pour bien comprendre le caractère anglais et les mœurs anglaises, il faut remonter à leurs sources profondes : celles-ci sont cachées dans les traditions du pays. L'Angleterre est sous le joug de deux institutions qui se soutiennent mutuellement : l'Eglise et l'aristocratie. L'Eglise enseigne au peuple à vénérer l'aristocratie, et, en revanche, les aristocrates protègent les prétentions ecclésiastiques. Il suffit d'un regard superficiel pour constater le rôle malfaisant et tout-puissant que les deux institutions jouent dans la vie quotidienne. L'une dispose des heures de travail de la nation, l'autre, de ses heures de loisir. L'aristocratie, exploitant les basses classes, gouvernant le pays à son seul profit, forçant l'homme à travailler quatorze heures par jour ; l'Eglise, fort respectée dans une nation na-

turellement religieuse, profitant de son prestige pour se rendre maîtresse de la vie privée de l'homme : voilà les deux forces qui ont formé le caractère anglais, en formant les mœurs nationales.

On a déjà vu toute la place faite au travail dans la vie anglaise. Voyons maintenant jusqu'à quel point les habitudes du pays sont dictées par l'Eglise. Son empire est indicible. L'Angleterre, c'est le seul pays du monde où il y ait encore de la religion, le seul où on lise encore la Bible, mais, en revanche, elle a assez de piété pour en dispenser tous les autres. C'est au point qu'on trouverait difficilement une page dans les trente journaux littéraires de l'Angleterre qui ne soit sanctifiée par quelque allusion à la Bible (1). Cette influence se montre de la façon la plus funeste dans la manière anglaise de passer le dimanche. Que dire de ce jour où toute espèce de plaisir est défendue, où c'est un péché irrémissible que de s'amuser un peu — se promener à pied par exemple, ou aller à la campagne — où l'on passe son temps à chanter des psaumes ou à lire ce recueil de contes souvent atroces et d'odes sublimes, nommé la Bible ? (2). La religion gâte un jour sur sept, et détruit la septième partie du bonheur possible. L'imagination ne peut même pas concevoir le dernier ridicule auquel cette habitude peut atteindre. Stendhal raconte qu'allant un dimanche matin à l'église, l'ami avec lequel il se trouvait lui dit : Ne

1. *Vie de Rossini*, p. 239.
2. *Correspondance*, 14 août 1826.

marchons pas si vite, nous aurions l'air de nous promener ; ce qui veut dire rompre le sabbat. Et cela, « chez un peuple qui, les six autres jours de la semaine, est écrasé de travail ». Mais le dimanche de Londres n'est rien auprès de celui des Ecossais. Ce jour, destiné à honorer le ciel, est la meilleure image de l'enfer que j'aie jamais vue sur la terre, dit Stendhal. La religion ainsi comprise devient de la superstition toute pure, mais une superstition fort utile à ceux qui sont placés à la tête des affaires. Elle leur met entre les mains un excellent moyen de mener le peuple.

Quant à l'influence de ce moyen sur le caractère anglais, elle est moins salutaire et la double tyrannie de l'Eglise et de l'aristocratie explique les défauts les plus saillants du caractère national. Tel le culte exagéré du rang et de l'argent reproché aux Anglais.

L'Anglais ne vit que d'idées de rang, l'unique affaire de sa vie est de tâcher de grimper au rang supérieur et de ne pas laisser envahir le sien : il a un respect qui va jusqu'à la folie pour l'aristocratie. « J'ai vu en Angleterre le peuple, dit Stendhal, qui se rendait à un *meeting* où Cobbett devait parler, ne pas oser se placer sur les charrettes qui avaient amené les denrées au marché. Le cordonnier anglais disait avec un profond respect : Ces places sont réservées pour les *gentlemen* (1). » Cela serait-il seulement possible dans aucun autre pays du monde ?

L'ouvrier cède le pas au *gentleman* ; le bourgeois,

1. *Rome, Naples et Florence*, 18 août.

avec une respectueuse attention, cherche dans son journal l'annonce du rout de milord Un Tel et du grand dîner donné à *une partie choisie* par milady Une Telle, qu'il n'a même jamais vue.

L'habitude anglaise de créer des majorats vient de ce même faible pour l'aristocratie. Elle peut, selon le mot de Johnson, avoir ce grand avantage de ne faire qu'un sot par famille, mais ce n'est pas là sa raison d'être : elle est, en réalité, une des mille formes du culte du rang, dont toute la société, du haut en bas de l'échelle, est pénétrée. Ce sentiment perce partout. « Un Anglais me disait à Londres, raconte Stendhal, en me parlant de sa maîtresse avec ravissement : Il n'y a chez elle rien de vulgaire ! (1) Il me faudrait huit jours pour faire comprendre cette exclamation à un Milanais, mais une fois comprise, il en rirait de bien bon cœur. Je serais obligé de commencer par expliquer au Milanais comme quoi l'Angleterre est un pays où les hommes sont parqués et divisés en castes, comme aux Indes.» C'est la cause de ce que Mérimée appelait la « hérissonerie des Anglais. » Un Anglais se gardera bien de parler à quelqu'un qui ne lui a pas été présenté, car il pourrait très bien se trouver que son voisin fût d'une classe différente de la sienne. Et quel désagrément si, de retour à Londres, ce voisin se croyait le droit de le saluer ! C'est le culte du rang dans tout son ridicule.

---

1. Voir Taine, *Vie et Opinions de M. Frédéric Thomas Graindorge*, p. 304. Selon lui, un Anglais vous dit, en vous parlant de sa maîtresse : Venez voir *my little girl*, elle est tout à fait une *lady*.

De ce même culte vient en grande partie l'amour de l'argent que l'Anglais regarde comme la marque extérieure d'un haut rang. Le respect démesuré qu'il témoigne aux personnes riches est accordé, non pas à leur richesse, mais à la haute naissance qu'il croit leur partage.

Stendhal n'est pas assurément le premier observateur qui ait mis le doigt sur ce côté déplaisant du caractère anglais ; encore moins est-il le dernier. Mais aucun, que je sache, n'a tâché de l'expliquer. Pourtant il doit bien y avoir une explication. Stendhal pense l'avoir trouvée dans la timidité naturelle à l'Anglais, qui fait qu'il aime d'instinct la protection donnée par un rang. Il y a trouvé une sorte de refuge dans le passé et voilà que maintenant il oublie pourquoi le rang a du prix à ses yeux, tout en continuant à lui vouer un respect irraisonné et sans bornes. L'explication est pour le moins ingénieuse.

Si le snobisme anglais à l'égard du rang et de l'argent découle de la place importante qu'a prise dans le pays l'aristocratie, le second grand défaut national est la suite, non moins funeste, de la toute-puissance de l'Eglise.

Le *cant* paraît être un des vices indigènes de l'Angleterre, tout comme le snobisme, puisqu'on se trouve forcé de leur donner des noms anglais. En tout cas, il y est plus répandu que partout ailleurs. On sait la guerre acharnée que Stendhal lui a faite, soutenu en cela par Byron et Shelley, ces deux autres ennemis de l'hypocrisie. On prétend qu'il est allé trop loin et qu'il

n'était pas souvent, à proprement parler, sincère. « Son besoin de scandaliser, écrit un critique, en fit un fanfaron de vices un peu puéril et un cynique souvent tout à fait ridicule. (1) »

Toutefois le cant anglais est un fait trop bien avéré pour qu'on crie à l'injustice quand Stendhal le flétrit. Il dit qu'un vernis de la plus sale hypocrisie s'étend comme une lèpre sur les mœurs du pays, et que la presse en est toute corrompue. Qu'entend-il cependant par ce mot cant ? Pour Mérimée, c'est le cocher écossais, répondant le dimanche quand son client réclame contre la double taxe : « Croyez-vous que je voudrais profaner le jour du Seigneur pour moins ? » Voilà le cant religieux, et c'est le sens donné en général en Angleterre au mot. Mais Stendhal n'est pas si précis. On dirait que sa colère est trop sincère, pour qu'il exprime jamais sa pensée avec clarté. Il admet que ce qui ressemble au cant est parfois de la pudeur, auquel cas c'est un sentiment admirable. Puis il s'emporte sur-le-champ contre le cant des Anglais, qui n'aiment pas discuter des questions religieuses d'un certain genre : celles-ci par exemple : « Pourquoi, au moment où un assassin tue un homme, ne tombe-t-il pas mort aux pieds de sa victime ? » « Pourquoi la durée de la vie n'est-elle pas en proportion exacte avec le degré de vertu de chaque homme ? » Mais est-ce bien le cant qui les tient silencieux ? Il me semble que Stendhal tombe plus juste quand il se moque du cant des Anglais, qui

1. Faguet. *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1892.

font punir un coiffeur pour avoir rasé un client le dimanche (et ce client, c'était son frère!), tandis qu'ils permettent à Wellington de piller en paix des nations étrangères. C'est bien de la sévérité d'un côté et bien de l'indulgence de l'autre. « Quant à nous autres Français, dit Stendhal, nous avons mis à sac Berlin, mais nous ne nous sommes pas modestement donnés comme le peuple le plus moral de l'univers » (1), et il s'excuse ironiquement de ses propos légers, disant qu'il faut pardonner à un misérable Français qui n'est pas aussi vertueux qu'il l'aurait été si le hasard l'avait fait naître de l'autre côté du détroit.

C'est encore de l'union intime des pairs et des prêtres qu'est né le pouvoir tyrannique des convenances, qui menace d'ôter toute individualité à ce peuple autrefois si original. L'aristocratie et l'Eglise toute-puissante forment l'opinion publique, et gare à qui ne veut désormais se modeler sur un type conventionnel d'élégance et de bon ton, le type adopté par la haute société. C'est en singeant leurs mœurs, leurs opinions, jusqu'à la nuance de leurs cravates, qu'on se donne pour ainsi dire un titre de « respectabilité » ; et l'on se méfie de celui qui ne suit pas la foule, comme d'un *outsider*.

L'opinion publique règne donc en tyran, et ce tyran est bien autrement gênant que les petits despotes de l'Italie. L'Angleterre n'est plus le pays de la liberté, car toutes vos actions doivent se conformer aux mille convenances inventées par une société collet-monté et

1. *London Magazine*, septembre 1825.

intolérante. A quoi sert la liberté politique, si on l'achète au prix de sa liberté individuelle? Le plaisant marché ! L'Anglais se croit libre parce qu'il envoie des députés au Parlement, mais il est l'esclave de la peur — peur de manquer aux convenances, partant de paraître les ignorer, partant d'être *vulgaire*. Pas un Anglais sur cent n'ose être lui-même, se livrer à ses fantaisies, aller où il veut et quand il le veut, fréquenter le monde qui lui plaît, s'habiller suivant son goût personnel, dire ce qu'il pense et non pas ce que pense tout le monde, laisser s'épancher son caractère, dans toute son individualité. L'originalité se perd en Angleterre comme en France, et tous les jours le *cela se fait* ou *cela ne se fait pas* devient un arrêt de plus en plus décisif.

Le type de bon ton qu'on a imaginé n'est remarquable que par sa fadeur. L'élément essentiel en est un sang-froid qu'il faut étaler dans toutes les circonstances de la vie, les plus tragiques comme les plus gaies. Ne paraître ému de rien, ne jamais témoigner de surprise, de joie, de chagrin, c'est tout le code social de l'Anglais. Avec de l'indifférence, on fait face à tout. Le pire, c'est que les Français aussi commencent à trouver que cela fait très bien, et veulent imiter leurs voisins. « Les écureuils, un jour, renoncèrent à leurs grâces et à folâtrer sur les branches des arbres ; ils descendirent à terre et prirent la démarche grave des moutons qu'ils voyaient paître. » (1). C'est assez d'une nation où l'on ne sait qu'être plein de dignité.

1. *Journal*, p. 332.

Si c'est là l'Anglais normal, que dire de cet être ridicule, le *dandy,* qui est la charge du type conventionnel ? Sa grande affaire est de montrer de l'affectation dans l'action la plus simple, ou de prendre, dès que cette action a quelque importance, l'air de la mépriser. La couleur d'une cravate, la manière de tenir une canne, le degré d'empressement à témoigner envers telle ou telle personne, les lieux où l'on peut se montrer : voilà des choses sérieuses et auxquelles il est louable de s'intéresser. Mais ce n'est que dans des questions de ce genre qu'il est permis de quitter son air d'être ennuyé de tout, supérieur à tout.

Quelquefois, cet esclavage de la mode produit un type très différent : c'est l'homme timide (*bashful*), qui préfère vivre en ermite plutôt que d'encourir le ridicule qui pourrait l'atteindre s'il se montrait en quoi que ce fût différent des autres. Dès lors, il se réfugie en lui-même, vivant d'une vie à lui, souffrant horriblement quand il faut parler, se mettre en avant, attirer l'attention sur lui. Ce phénomène n'est pas rare. C'est assez dire les agréments de la société anglaise.

Ajoutez à cela la tristesse traditionnelle de la nation. C'est à la fois la suite de la religion protestante, d'un travail excessif, de l'inclémence du climat. La faute en est surtout au protestantisme. « Le climat, dit Stendhal hardiment, est le même que celui de Kœnisberg, de Berlin, de Varsovie, villes qui sont loin de marquer par leur tristesse. Les classes ouvrières y ont moins de sécurité et y boivent tout aussi peu de vin qu'en Angleterre ; elles sont beaucoup plus mal vêtues... Je ne vois qu'une

différence : dans les pays gais, on lit peu la Bible. (1) » Peut-être que si la religion ne les prédisposait déjà à des idées tristes, les Anglais seraient moins à la merci des noires suggestions de leur climat et n'en seraient pas amenés à se suicider, les jours de brouillard et de pluie. Mais point de gaieté dans ce pays protestant. A Edimbourg, les jeunes filles trouvent agréable de discuter avec les jeunes gens du mérite de tel ou tel prédicateur, en citant des fragments de son sermon ; et la conversation la plus entraînante qu'elles puissent imaginer roule sur l'utilité des sociétés bibliques et l'immoralité des Français.

Jamais un Anglais ne fait une chose parce qu'il y trouve du plaisir, mais parce que c'est son devoir. Cela est peut-être très estimable, mais c'est ennuyeux pour l'Anglais, et comme la tristesse est contagieuse, ennuyeux pour tout le monde. Il y a peu de gens qui savent apprécier ce genre de mérite. Il y en a peu, mais il y en a. « Une maison *du haut* a fait venir précieusement d'Angleterre une *cuisinière sérieuse,* écrit Stendhal de Genève. Ne croyez pas qu'il s'agisse d'une cuisinière qui ne fait pas la cuisine à la légère : qu'importent les sensations gastronomiques à une famille qui entreprend de restaurer en Europe les grands intérêts monarchiques et religieux. Il s'agit d'une cuisinière qui ne rit jamais. Croiriez-vous à ce fait, ô lecteur bénévole ! » (2) Malgré cela, les Anglais ne perdraient rien à diminuer un peu

1. *De l'Amour*, p. 269.
2. *Mémoires d'un Touriste*, II. 233.

leur sérieux. Leur société serait plus agréable s'ils savaient rire à l'occasion, et on ne dirait plus avec Saint-Amant que l'Anglais est

Si fait à la pendaison
Qu'au premier mal qu'il se forge,
Il se pèse par la gorge
Aux poutres de sa maison.

« Depuis dix ans, dit Stendhal, la France n'a pas vu trois personnages du rang de MM. Castlereagh, Samuel Romilly et Withbread se couper la gorge. (1) »

Mais l'Anglais n'apprendra jamais à envisager les choses du côté gai et à mettre un peu de joie, d'étourderie, de laisser-aller, dans sa manière de voir et d'agir. C'est une victime de la pensée. Jamais il ne se livre. Se livrer à qui, à quoi ? Les habitudes de vie active et morale, dans lesquelles il est emmailloté, le serrent trop. Il n'est plus capable de sortir de sa tristesse. Tel il est en Angleterre, tel en Italie, tel partout où il pénètre. « Rien au monde n'est capable de lui procurer *la vue du bonheur,* pas même sa place de *vice-président* d'une société biblique. »

Les Français s'acheminent à grands pas vers cet ennui qui est le fléau de l'Angleterre, apprenant de leurs voisins à raisonner avec gravité sur des choses sérieuses. Bientôt Paris sera aussi triste que Londres l'est actuellement. Mais alors que sera Londres ?

Si l'Anglais est triste, morose, renfermé en lui-même, on voit que c'est l'habitude de penser, et non pas une

1. *Correspondance*, 12 février 1823.

excessive sensibilité qui le fait souffrir. Cette sensibilité-là ne se trouve guère sous un climat comme celu de Londres, et chez un peuple affairé. Tandis que la journée du jeune Français est occupée par vingt petites sensations, que l'Italien est esclave de deux ou trois, l'Anglais n'a qu'une sensation toutes les deux semaines et s'ennuie en l'attendant. Sa sensibilité s'émousse, faute d'occasions pour s'exercer, car « l'âme est un feu qu'il faut nourrir, et qui s'éteint, s'il ne s'augmente. » Mais les sensations tendres ne s'allient guère avec la vie laborieuse, active, toute positive, telle que la pratiquent les Anglais. « Peu à peu le cœur de ces messieurs s'ossifie, dit Stendhal : le positif et l'utile sont tout pour eux et leur âme se ferme à celui de tous les sentiments qui a le plus grand besoin de loisir, et qui rend le plus incapable de toute occupation raisonnable et suivie. (1) »

Culte démesuré du rang et de l'argent ; hypocrisie sans limites ; assujettissement à l'opinion publique ; tristesse et sérieux exagéré ; manque de sensibilité — voilà les défauts les plus saillants du caractère anglais.

Ses qualités s'expliquent comme ses vices, par les conditions sociales du pays. Ainsi, comme la vie est dure et qu'il faut un travail acharné pour en arracher sa subsistance, l'Anglais est réfléchi et exact ; il connaît le prix du temps et ne le gaspille pas en bagatelles ; il aime la lutte et la soutient avec une énergie fort rare de nos jours. C'est, au fait, le seul peuple au XIX[e] siècle

1. *De l'Amour*, Préface, VII.

qui sache encore vouloir, c'est-à-dire avoir des volontés longues et continues et mettre son orgueil à les mener à bonne fin, en ne se laissant jamais décourager par les difficultés. Les Anglais ont un mot spécial pour désigner le courage calme et plein de dignité qui sait souffrir, ne se laissant ébranler par aucun coup, faisant face avec un sang-froid impénétrable aux angoisses physiques et morales. Ils appellent cela *manliness*.

C'est une qualité très nationale, qui ne se comprend guère hors du pays.

Stendhal a très bien compris tout le prix qu'attache l'Anglais à son chez lui, à son *home*, où il trouve un refuge contre les intempéries du dehors et le repos du travail fatigant qui a rempli sa journée. « Quelle horreur ! dit l'Anglais, n'être pas seul dans sa maison, n'habiter qu'une malheureuse tranche de bâtiment, avoir un étranger à l'étage au-dessus, un autre étranger à l'étage au-dessous, être exposé à rencontrer ces gens-là dans l'escalier une fois par jour, peut-être deux ! Quelle contrariété ! Etre peut-être l'objet de leur curiosité, être peut-être examiné par eux ! Quelle horreur (1) ! » C'est que, comme le dit Stendhal, les Anglais sont des taupes, qui aiment habiter leurs trous, plaignant les oiseaux exposés à la pluie, au vent, chassés continuellement par de nouveaux dangers, jamais à leur aise. Qu'il fait infiniment meilleur sous terre !

Disons, avant de quitter l'Anglais, un mot de son patriotisme, ce sentiment farouche, irraisonné, égoïste,

1. *Correspondance*, 30 septembre 1822.

qui est tellement fort chez lui qu'il chasse à l'occasion tous les autres. Un Anglais « brûlerait avec plaisir toutes les villes de la Belgique pour augmenter la prospérité d'un des faubourgs de Londres » (1). Est-ce exact ? C'est du moins l'avis d'un grand nombre d'étrangers.

Ajoutons à ce portrait de l'Anglais, celui de l'Anglaise.

En en parlant, Stendhal se place à un point de vue un peu spécial. Il s'arrête à peine pour remarquer quelques traits caractéristiques qui l'ont frappé — son indépendance d'esprit, son courage, sa simplicité — et passe tout de suite à la considération de l'Anglaise dans ses relations avec son mari. Toute l'explication de sa vie et de son caractère est là.

Il faut d'abord se rendre bien compte de ce que c'est que cet être redoutable — un mari anglais. Un seul mobile gouverne sa conduite envers sa femme : ce mobile, c'est un orgueil maladif et inintelligent, qui fait le malheur de son ménage. Il regarde sa femme comme lui appartenant à la façon de son cheval : seulement, elle lui donne plus d'inquiétudes. Comme il n'est pas très apte à sentir que, ce faisant, il se rend ridicule, il lui impose mille règles gênantes et elle, très douce par nature, les accepte sans même mettre en doute leur utilité. Elle voit dans son mari son maître et ne pense pas à se demander si, après tout, il n'a point tort. C'est dommage, car cela finit par nuire à tout le monde.

L'Anglaise n'est nullement insensible à l'amour ; elle

1. *Mémoires d'un Touriste*, I, 72.

a une profondeur et une énergie de sentiment qui ne se trouvent ni en France, pays de la vanité, ni en Allemagne, pays de la douce rêverie. Mais son mari lui dit que c'est là un sentiment peu estimable, qu'il faudrait plutôt combattre. Alors elle le combat.

De même, son mari applique tous ses efforts à la rendre peu aimable, lui donnant les idées les plus exagérées sur les exigences de la bienséance. Elle est persuadée qu'elle y manquerait en montrant quelque enjouement devant tout autre que lui. C'est à peu près comme les femmes de Genève, qui croient être aimables en répétant à chacun des étrangers qu'on leur présente la formule de politesse que leur a apprise leur bonne. Faire voir de la vivacité, du naturel, du laisser-aller, ce serait blesser la vertu. D'ailleurs, quand on leur parle, il faut songer à surveiller sa conversation, car la pruderie d'une Anglaise, comme celle d'une Genevoise, s'effarouche si l'on sort des lieux-communs. A moins d'avoir essayé de causer avec elles, on ne s'imaginerait pas comment la religion, la morale, les convenances, se lèvent en mur d'airain à tout bout de champ pour arrêter le cours de vos idées.

L'Anglais a beau persuader à sa femme que s'ennuyer et ennuyer tout le monde est son premier devoir ; l'ennui, ce fléau des hommes et surtout des femmes, n'en devient pas pour cela plus facile à supporter. Leurs figures sont marquées au coin de l'ennui, et sur les plus belles même se lit habituellement une sorte de mauvaise humeur ; tout au moins y devine-t-on qu'elles ne sont pas heureuses. Pourtant la beauté anglaise est très tou-

chante, par son caractère presque divin de douceur et d'innocence. Les femmes gardent toujours quelque chose du charme des enfants anglais, ces beaux enfants aux cheveux bouclés, aux yeux ornés de longs cils, au regard presque angélique, au teint transparent, si profondément coloré à la moindre émotion. Seulement, il s'y ajoute chez les femmes une froideur qui promet l'ennui et qui ôte beaucoup de son charme à leur sourire d'enfant. D'ailleurs, quand une Anglaise se met à être laide, ce qui arrive trop souvent, elle l'est franchement. Parmi cent femmes françaises, si une à peine est belle, quatre-vingts sont agréables ; parmi cent Anglaises, trente sont des caricatures grotesques, quarante sont décidément laides, vingt, passables, mais dix, des divinités sur la terre. Quel ne serait pas le charme de ces dix, si leurs maris ne les avaient plongées dans cet ennui mortel !

Pour les en dédommager, les Anglais leur permettent comme amusement toutes les folies de la mode, flattant les vulgaires faiblesses de leur vanité, leur faisant croire que ce qu'il y a de plus souhaitable sur la terre, c'est d'avoir l'air *lady-like,* fashionable et aristocratique. Ils les encouragent à mettre tout leur orgueil à suivre la mode et à l'observer plus religieusement que leurs voisines, soit dans leur façon de s'habiller, soit dans celle de se conduire. Il s'ensuit naturellement que les Anglaises renchérissent sur les usages reçus, toujours dans le but de se distinguer de la vulgaire masse, jusqu'à ce que leur conduite devienne du dernier ridicule. « Comme demander un verre d'eau quand

on a soif est vulgaire, les héroïnes de miss Burney (et Stendhal les prend pour l'image des femmes d'Angleterre) ne manquent pas de se laisser mourir de soif. Pour fuir la vulgarité, l'on arrive à l'affectation la plus abominable (1) »

Voilà en vérité un effet baroque et inopiné de l'orgueil conjugal.

Ce système réussit-il ? Dans une certaine mesure, puisqu'il procure la fidélité de la femme dans le mariage, ce qui est apparemment son but. Il n'y a certainement aucun pays où l'on voie moins de maris malheureux, car ce n'est que dans la très haute classe de la société que le mariage n'est pas inviolable. Tout le mérite de ces mœurs décentes n'en revient pas sans doute au système. L'opinion publique, intraitable à cet égard, y est pour quelque chose. Toute conviction personnelle à part, — tout préjugé, dirait Stendhal — l'Anglais est obligé de se soumettre aux idées en vogue sur le mariage « et un avocat, un médecin, un speaker de la Chambre des Communes qui aurait une maîtresse, femme mariée, se ferait beaucoup de tort. (2) » En Angleterre, il y a des raisons pratiques pour tout.

Ce sont donc en apparence des ménages heureux et unis que l'on trouve dans ce pays vertueux. C'est là que règne l'esprit de famille, et que l'on peut dire d'une famille, comme de celle du *Vicar of Wakefield : they had but one character, that of being all equally generous, cre-*

1. *De l'Amour*, p. 141.
2. *Correspondance*, 14 août 1826.

dulous, simple and inoffensive. Voilà pour les apparences. Mais le système a son côté faible. Cet extérieur souriant couvre en réalité une monotonie et un vide effrayants. Aucun abandon, aucune sympathie entre les époux. Ils vivent ensemble en étrangers. Il n'y a pas le moindre nuage, jamais une querelle, pas même un conflit d'opinion, mais jamais non plus une marque de tendresse. La femme, ayant la grande vertu des esclaves, la résignation, accepte cela comme elle accepte tout. Elle laisse faire son mari et elle trouve toute naturelle cette indifférence. Il l'a toujours traitée ainsi, car un Anglais, même passionnément épris, serait au désespoir qu'une femme pût se croire nécessaire à son bonheur. Sa vanité le glace même dans les beaux jours de sa passion ; plus tard, la société de sa femme l'ennuie réellement. Dès lors, il se distrait de la façon dont on entend en Angleterre la distraction. « Sous prétexte d'un exercice nécessaire [les Anglais] font quatre ou cinq lieues tous les jours, comme si l'homme était créé et mis au monde pour trotter. Ils usent ainsi le fluide nerveux par les jambes et non par le cœur (1). » Le soir, l'on a la ressource de s'enivrer, mais c'est un amusement qui n'est plus de mise dans la très bonne compagnie. Quand il aura définitivement disparu, l'on se figure avec difficulté ce qu'il restera comme passetemps au pauvre Anglais. Alors il comprendra peut-être tout l'ennui de sa femme.

Pourtant il y a des familles qui ont échappé à la con-

1. *De l'Amour*, p. 140.

tagion générale, où l'on retrouve un milieu plein de douceur et de charme. « Et que ce mot *charmant* est insignifiant... pour rendre ce que je voudrais exprimer ! La douce Imogène, la tendre Ophélie, trouveraient bien des modèles vivants en Angleterre, mais ces modèles sont loin de jouir de la haute vénération unanimement accordée à la véritable Anglaise *accomplie,* destinée à satisfaire pleinement à toutes les convenances et à donner à un mari toutes les jouissances de l'orgueil aristocratique le plus maladif et un bonheur à mourir d'ennui. (1) »

On se demandera, en lisant les observations de Stendhal, jusqu'à quel point elles sont exactes ? Il ne faut pas perdre de vue que l'Anglais qu'il avait connu était un personnage bien autrement « anglais » que celui de nos jours. Bien des angles ont disparu en ces trois quarts de siècle qui se sont écoulés ; le caractère national a perdu quelque chose de sa rudesse et, devenant plus souple, s'est laissé influencer par des forces étrangères. Quand Stendhal écrit, on est encore franchement Anglais, Français, Allemand, comme cela se trouve. On ne pense pas encore à être « cosmopolite ». Il vaut donc mieux contrôler ces observations sur les héros d'un Thackeray, d'un Dickens, que sur la génération nouvelle.

Et pourtant, le changement qui s'est opéré n'a peut-être atteint que la surface, et sous un extérieur nouveau, il est possible que le fond soit toujours le même. Nous

1. *De l'Amour*, p. 142.

sommes usés et effacés par le temps comme une vieille pièce de monnaie, pour employer une comparaison de Stendhal, que lui aussi emprunta, mais si l'inscription ne se laisse plus lire, la valeur originale de la pièce demeure. L'or ne se change pas en argent, ni le cuivre non plus.

CHAPITRE V

Stendhal juge de la littérature anglaise

Peu enthousiaste de la littérature française, exception faite d'un petit nombre d'écrivains des XVIIe et XVIIIe siècles, très rebelle au goût du jour, dont il trouvait l'expression dans les *belles pages de M. de Chateaubriand,* cette littérature de la démocratie qui veut faire effet sur des « épiciers devenus millionnaires » et qui outre tout pour réveiller l'attention desdits épiciers, c'était une admiration sans partage que Stendhal vouait aux auteurs anglais. « Rien ne peut égaler mon amour pour la littérature des Anglais », écrivit-il, ajoutant à sa louange cette goutte de fiel, « si ce n'est mon éloignement pour leurs personnes ».

Il l'aimait d'instinct et même avant de la connaître. Quand, dans sa jeunesse, il suivait, à l'école centrale de Grenoble, le cours de belles-lettres de Dubois-Fontanelle, il était tout bouillant d'indignation en entendant la façon dont les auteurs anglais étaient critiqués par son bon professeur, admirateur très convaincu de La Harpe. Il en rougissait intérieurement et, les larmes aux yeux, il eût voulu crier à son professeur qu'il lui perçait le cœur.

Les leçons de Dubois-Fontanelle n'atteignaient donc pas le but auquel visait le professeur, mais elles ne sont pas sans avoir eu de sérieuses conséquences pour Stendhal. Il entendit parler dans ces cours des dramaturges anglais, de Shakespeare, Ben Jonson, Otway, Dryden, Congreve et Rowe ; des romanciers Fielding, Richardson, Anne Radcliffe ; de Robertson et Gibbon ; de Milton, Pope et Thomson, et sa curiosité de dix-huit ans était piquée, au nom de ces auteurs, qui étaient encore pour lui lettre close. Au fait, les semences jetées par Dubois-Fontanelle ne tardèrent pas à porter leur fruit.

Dès son arrivée à Paris, en 1799, Stendhal se jeta dans l'étude de la langue et de la littérature anglaise. Pour ce qui est de la langue, il ne la connut jamais à fond. Ces phrases, écrites dans un anglais baroque et parfois inintelligible, qu'il sème volontiers à travers ses livres, en sont une preuve suffisante. Malgré les leçons d'anglais qu'il prit, à bâtons rompus, pendant une période de neuf ans, malgré ses lectures et ses nombreux amis anglais, il ne put jamais écrire une phrase d'anglais sans faire des fautes d'écolier (1). Mais il par-

1. Voici quelques échantillons des phrases franco-anglaises, ou anglo-françaises, de Stendhal :

« *Our eyes* se sont dit *that they love themselves* » (*Journal*, p. 359).

« Pris une leçon de danse avec La Bergerie, *with which I have wit* » (*Journal*, p. 332).

« Do you understand and believe that in 20 actions of the potens and wild bear named government, the said sons dispose of 18 or 19 decisions ? Perhaps your English coldness says : I see nothing of that sort in the Strand, so it is impossible that they exist on the banks of the Rhone. I believe you are very prope to this sort of reasoning. I

vint vite à le lire avec la plus grande facilité et, comme les traductions lui répugnaient, il lisait tous les auteurs, même les plus difficiles, dans l'original (1).

Il passait à la lecture jusqu'à dix heures par jour et, y trouvant un puissant remède contre cet ennui qui ne cessait de le guetter, il dressait sans broncher des listes d'ouvrages à étudier, dont la seule vue aurait suffi à rassasier un appétit moins formidable que le sien. Les auteurs anglais y figuraient largement. Shakespeare avait la première place sur sa liste, comme il l'avait dans son cœur ; il l'expliquait avec son professeur d'anglais ; au lieu d'aller dans le monde, il s'enfermait pour le lire dans la solitude de sa chambre ; il tâchait de le faire goûter à « Mélanie » ; il le défendait passionnément contre les attaques méprisantes d'un des employés de M. Daru, qui se croyait écrivain dramatique, pour avoir fait une fade tragédie, imitée de Racine. Et puis, la lecture n'était pas pour lui un simple passe-temps agréable,

---

have not hellebores enough for making writhe so many heads. So you will believe or not believe. » (*Mercure de France*, 15 mai 1906. Lettre du 5 déc. 1826).

« Will John Bull be or not to be out of temper at these news ? That is the great query. » (*Ibid.*, *id.*)

1. On a retrouvé de nombreuses éditions anglaises parmi les livres de Stendhal, entre autres un exemplaire de *Hamlet* (1820), de *Macbeth* (1821), de *The Rivals* (1820), de *The Beaux Stratageme* (1819). Des notes en marge, de la main de Stendhal, témoignent de l'attention avec laquelle il les lisait. (Voir *Molière jugé par Stendhal*). Il dit, dans les *Souvenirs d'Egotisme* (p. 57), qu'à son retour à Paris, en 1821, il acheta « quelques pièces de Shakespeare, édition anglaise, à 30 sols la pièce », et, dans un de ses testaments, il légua à Mérimée dix ou quinze volumes anglais. (Cordier, *Stendhal et ses amis*).

propre à charmer ses loisirs, mais une occupation sérieuse, la plus sérieuse de toutes. Rêvant dans sa jeunesse la gloire littéraire, il lisait non pas pour s'amuser, mais pour surprendre les secrets de l'art de chaque auteur. « Si vous lisez une comédie pour votre plaisir, écrivit-il en marge de son exemplaire de Molière, laissez-vous aller ; mais si vous voulez vous instruire dans l'art de Mocenigo, il faut avant de commencer une pièce vous demander quel a été le but de l'auteur » (1). Ses livres sont parsemés d'observations pareilles, d'impressions de lecture, d'analyses et de critiques. C'est assez dire qu'il n'avait pas le défaut ordinaire des grands mangeurs littéraires, qui ne se donnent pas le temps de digérer, tellement leur appétit est vorace. D'ailleurs, malgré sa maxime orgueilleuse qu'il ne faut jamais parler littérature, il aimait beaucoup les discussions littéraires, se rendant les mercredis soirs, puis les dimanches matins, aux « réunions anglaises » de Delécluze, où quelques fervents de la littérature anglaise, entre autres Ampère fils, Monod, Stapfer et Mérimée, lisaient et étudiaient ensemble.

Certes, l'apprentissage littéraire qu'il prétendait faire, à l'époque où il mettait son ambition à acquérir « la réputation du plus grand poète français, non point par intrigue comme Voltaire, mais en la méritant véritablement » ne pouvait pas durer un temps indéfini. L'idée lui passa d'apprendre de Shakespeare son art, dans l'intention de le battre plus tard sur son propre terrain,

---

1. *Molière jugé par Stendhal*, p. 105.

comme lui passa la rage des leçons de déclamation ou celle du tir, mais il lui en resta l'habitude de beaucoup lire et de lire attentivement. Et cette habitude, Stendhal ne la perdit jamais.

Les livres étaient essentiels à son bonheur. Il s'en achetait en voyage chaque fois qu'il s'arrêtait dans une nouvelle ville : il écrivait incessamment de l'Italie pour demander qu'on lui en envoyât et il trouvait le moyen de s'en procurer même pendant la retraite de Moscou. Il ne concevait pas l'existence sans eux. En lire et en faire fut le grand intérêt de sa vie.

Non seulement ses études littéraires, anglaises et autres, devaient faire de lui un juge instruit et éclairé, en contribuant à élargir son esprit, mais ses voyages en Angleterre et ses fréquentations d'Anglais à l'esprit distingué, établissaient entre lui et les auteurs anglais cette intelligence subtile qui ne s'acquiert pas autrement, car étudier la littérature d'une nation sans avoir habité le pays et sans en connaître les habitants, n'est-ce pas se condamner en quelque sorte à lire seulement des traductions ? Ses goûts personnels, qui trouvaient leur compte dans la liberté et l'individualisme qui sont comme le fonds de la littérature anglaise, vinrent encore faciliter cette intelligence, bien plus complète encore lorsqu'elle est basée sur la sympathie.

Comme Stendhal se révolte contre la littérature dramatique en France, qu'il est imbu d'un mépris qui va jusqu'à la haine pour les pseudo-classiques et que les grands classiques lui sont très antipathiques, il ne peut trouver que dans les auteurs anglais le genre qui lui

plaît. « On sait mieux que nous, en Angleterre, écrit-il, faire des tragédies qui montrent les profondeurs du cœur humain, qui excitent la terreur, et réveillent toutes les passions. » (1). Il lit constamment les vieux écrivains, Massinger et Ford, Marlow et Webster, les cite en anglais (ce qui indique qu'il ne se contente pas d'une traduction) et se dit charmé de leur naïveté et de la vérité de leur peinture. « Les peintres miroirs dans tous les genres, dit-il, sont infiniment préférables aux gens communs, qui veulent suivre Raphaël. Si ces gens étaient capables de produire un effet, ce serait de dégoûter de Raphaël... La nature a des aspects singuliers, des contrastes sublimes ; ils peuvent rester inconnus au *miroir* qui les reproduit sans en avoir la conscience... J'aime mieux une vieille pièce de Massinger que le *Caton* d'Addison (2). Il devait retrouver chez ces vieux auteurs cette simplicité, cette énergie et cette force des passions, qui le ravissaient dans les chroniques italiennes du Moyen-Age.

Cependant, quel que soit le goût qu'il se sent pour d'autres écrivains dramatiques, rien n'égale son enthousiasme pour Shakespeare, la seule d'entre ses passions à laquelle il n'ait jamais fait d'infidélités.

Il en tombe amoureux à première vue, quand il le rencontre sous le déguisement dont Letourneur l'avait affublé et, à mesure qu'il le connaît mieux, son admiration augmente.

---

1. Traduit du *New Monthly Magazine*, juillet 1828. Article de Stendhal.
2. *Racine et Shakespeare*, p. 101.

« Je passe sans cesse pour ce grand homme, écrit-il, du plus tendre amour à la plus vive admiration ; hier soir encore, en relisant par occasion les premières scènes d'*Othello*. C'est, pour mon cœur, le plus grand poète qui ait existé : en parlant des autres, il y a toujours un alliage d'estime sur parole ; sur lui, j'en sens toujours mille fois plus que je n'en dis (1) ». Quand il songe à fonder un prix annuel de littérature, ce prix sera une édition complète de Shakespeare en anglais (2). Quand il fera un voyage en Angleterre, ce sera dans l'intention de voir jouer Shakespeare. Mort, il voudra proclamer encore son admiration, et rêve de faire inscrire sur sa pierre tumulaire : Il aima Cimarosa, Shakespeare, Mozart, Le Corrège (3).

Il ne l'aimait pourtant pas aveuglément, trouvant ennuyeuses certaines pièces et surtout *Titus Andronicus*, « si horrible que je n'ai jamais pu l'achever, tant elle me faisait mal » (4). Son goût était sûr. La pièce n'est certainement pas en entier de Shakespeare, si tant est qu'il en ait rien écrit (5).

Les pièces qui lui plaisent le plus sont : *Othello*, la *Tempête*, le *Bon Roi Lear*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Richard III*,

---

1. *Journal*, p. 134.

2. *Correspondance*, 1810.

3. Dans une autre notice nécrologique (1822), Beyle dit : Il adorait Shakespeare et avait une répugnance insurmontable pour Voltaire et Mme de Staël (*Journal*, p. 469).

4. *Correspondance*, 9 septembre 1805.

5. Voir Dowden (*Shakespeare, his mind and art*), qui ne l'admet pas parmi les œuvres de Shakespeare. C'est l'avis de nombreux critiques.

Cymbeline, la première partie de *Henry IV,* (à cause du caractère si original de Falstaff), et, enfin, *Romeo et Juliette,* cette admirable peinture des cœurs italiens. Mais c'est *Cymbeline* qui l'emporte sur toutes les autres, *Cymbeline* qu'il lit le plus attentivement, le crayon à la main, analysant les caractères, examinant l'action, s'arrêtant pour méditer les idées, y étudiant ses propres sensations (1).

Quel est le secret de ce charme qu'exerce sur lui le poète anglais ? Stendhal s'est contenté trop souvent de pousser des cris d'admiration et de laisser à d'autres le soin de deviner pourquoi il admire.

Il me paraît que c'est d'abord et avant tout le psychologue, l'observateur de caractère et de mœurs, le peintre des passions, de la passion d'amour surtout, qui lui plaît en Shakespeare. « Le premier talent est toujours de peindre des caractères, dit-il, (2) et... celui d'amener des coups de théâtre n'est, au théâtre comique comme au tragique, qu'un mérite secondaire ». Shakespeare est pour lui le poète qui a le mieux peint les caractères, qui a « le mieux connu le secret des passions humaines (3). » C'est encore avec Cervantès le seul grand artiste du XVIe siècle — et le XIXe n'est guère plus riche — qui paraît avoir songé aux tempéraments, sans quoi il n'y a pas de peinture vraie. « Ses personnages sont la nature même, ils sont sculptés,

1. Voir cette analyse : *Histoire de la Peinture. en Italie*, p. 240.
2. *Journal*, p. 75.
3. *Vie de Rossini*, p. 306.

on les voit agir. Ceux des autres sont peints ; et souvent sans relief, comme ceux de Voltaire (1). »

Quel tableau plus ravissant de l'amour que nous sentons tous les jours, l'amour heureux et satisfait sans pour cela être languissant, que le premier acte d'*Antoine et Cléopâtre* (2) ?

Où trouver la jalousie mieux dépeinte que dans *Othello*, cette jalousie féroce, passionnée, mortelle — la seule qui puisse toucher — qui naît, non pas dans un esprit où domine la vanité blessée, mais dans une âme de feu, qui ne saurait survivre au malheur de se voir abandonnée ? N'est-ce pas à la vérité des caractères de cette pièce qu'il faut attribuer l'action de ce soldat qui, la voyant jouer pour la première fois, tira un coup de fusil sur l'acteur qui faisait Othello en s'écriant : « Il ne sera jamais dit qu'en ma présence un maudit nègre aura tué une femme blanche (3). »

Qui osera faire après *Macbeth* de la terreur d'assassinat ? Qui osera analyser après *Hamlet* les tourments d'un caractère contemplatif appelé à agir ? Shakespeare peint toutes les passions, comme s'il les avait toutes ressenties dans toute leur force.

Stendhal aime donc en Shakespeare l'observateur pénétrant et profond : il l'aime encore parce qu'il trouve dans ses œuvres l'expression de cette énergie primitive, voisine de la férocité, qui lui plaît tant.

---

1. *Journal*, 1806.
2. *Racine et Shakespeare*, p. 235.
3. *Racine et Shakespeare*, p. 13.

« Pour des âmes efféminées, pour des âmes rouillées par l'étude du grec, et rapetissées par la vie monotone du cabinet et qui ne peuvent souffrir un vers énergique si elles n'y reconnaissent à l'instant une imitation d'Homère ; pour de telles âmes, dis-je, la mâle poésie de Shakespeare, qui montre sans détours les malheurs de la vie, est physiquement insupportable.

«... Shakespeare écrivait pour des âmes fortes, formées par les guerres civiles de la *Rose rouge* et de la *Rose blanche*... Nous étions des hommes alors, nous applaudissions franchement à ce qui nous faisait plaisir. Maintenant, nous nous laissons régler par des gens qui, sensibles à la seule vanité, loin d'exposer leurs âmes à toutes les passions, passent froidement leur vie à commenter de vieux auteurs (1). » Shakespeare ne s'est pas abaissé, comme Racine, à flatter l'affectation d'un moment, pour s'assurer les suffrages d'une cour étiolée. Il écrivait pour des gentilshommes campagnards, qui avaient la franchise rude et sévère d'une génération guerroyante, non pas pour des courtisans polis, vaniteux et spirituels. Il n'y a dans la littérature française que le seul Rotrou chez qui se retrouve cette énergie. « On a fait depuis Rotrou des Hippolyte, des Cinna, des Orosmane ; mais il n'a plus paru de Ladislas. J'aime à mettre aux prises, par la pensée, les Bajazet, les Achille, les Vendôme, si admirés il y a quarante ans, avec ce fougueux Polonais. Les figures que ces grands seigneurs feraient devant ce grand homme

1. *Racine et Shakespeare*, p. 244.

venge ma vanité. Pour lui tenir tête, il faut aller chercher l'*Hotspur* de Shakespeare (1). »

A cette énergie s'allie une grande sensibilité. C'est là une raison de plus pour que Stendhal trouve Shakespeare sympathique. Voyez le Brutus de Shakespeare et celui de Michel-Ange ; l'un, « le plus tendre des hommes, mettant à mort en pleurant le grand général qu'il admire, parce que la patrie l'ordonne » : l'autre, le soldat intransigeant, inébranlable, insensible (2). Shakespeare n'avait pas l'âme moins énergique que Michel-Ange, mais il l'avait plus sensible. Nulle part cette sensibilité ne se trahit plus sûrement que dans la peinture des objets les plus indifférents. « Quoi de plus froid en apparence que cette observation que les hirondelles font leurs nids dans les lieux remarquables par la pureté de l'air ? Et rien n'avertit l'homme de sa misère plus vivement, rien ne le jette dans une rêverie plus profonde et plus sombre que ces paroles :

> This guest of summer
> The temple haunting martlet, does approve,
> By his lov'd mansion'ry, that the heaven's breath
> Swells wooingly here...
> Where they most breed and haunt
> I have observed the air is delicate.
>
> (*Macbeth*, acte I, sc. VI.)

Les pièces de Shakespeare ont un autre grand mérite : c'est celui d'être riches d'action, mais cette qualité est si rare dans les pièces françaises que le Français, homme

---

1. *Histoire de la Peinture en Italie*, p. 72
2. *Histoire de la Peinture en Italie*, p. 391.

d'habitudes, en fait un défaut et s'en choque réellement quand il voit jouer Shakespeare. Il est vrai que l'intérêt dans une pièce de Shakespeare n'est pas uniforme, que toutes les scènes ne sont pas également intéressantes, ou plutôt — car on s'intéresse toujours à une scène vraie — que toutes ne découlent pas du sujet principal. Evidemment il manque à Shakespeare l'art de la *scenegiatura* d'Alfieri ; mais s'il faut un certain effort d'attention et une certaine agilité d'imagination pour suivre le fil de l'action, que d'avantages pour nous dédommager de notre peine ! Les caractères se définissent et ressortent naturellement des situations où ils se trouvent placés, se montrant à nos yeux dans toute leur complexité ; et en même temps, c'en est fini du bavardage éternel et intarissable qui fait des pièces classiques une longue suite d'odes, car il n'est plus besoin d'expliquer, quand l'on peut faire voir : cela est plus naturel, et combien plus dramatique !

Non seulement Shakespeare est passé maître dans la peinture des caractères, il entend à merveille l'art de les encadrer, il a le sens de « l'originalité de lieu », comme l'appelle Stendhal d'un mot heureux. Il ne s'agit plus ici de la couleur locale des romantiques, d'appliquer une couche de couleur qui permette de distinguer l'Espagne de l'Egypte, l'Ecosse de la Grèce. Comprendre l'originalité de lieu, c'est choisir le lieu le plus en harmonie avec ce qui va se passer, et qui viendra augmenter nos émotions. Telle la terrasse de *Hamlet*, la grotte où Bellarius reçoit Imogène, dans *Cymbeline*, le balcon de Juliette, éclairé par la lune. Cela ne s'appelle-

t-il pas aujourd'hui savoir mettre de l'atmosphère ? Ce qu'il a de curieux, c'est que Stendhal y soit si sensible, et que ses ouvrages en manquent totalement.

Si enthousiaste que Stendhal soit de Shakespeare, son admiration n'est pas prodiguée sans réserve. Non pas qu'il se laisse rebuter par les défauts sans importance que les petits critiques de tous les temps se plaisent à relever, justement parce qu'ils sont à leur portée (1). Les reproches qu'il fait à Shakespeare sont d'un ordre plus élevé. Et d'abord, il lui en veut des brutalités qu'il affectionne. Les beaux-arts, ainsi appelés parce qu'ils ont pour objet la représentation du beau, ne devraient jamais traiter de sujets horribles. Ainsi Shakespeare a-t-il tort de faire brûler les yeux sur la scène à un roi détrôné, de multiplier les assassinats et les emprisonnements, de chercher à émouvoir en prodiguant les horreurs. C'est une erreur dans laquelle il ne tombe que trop souvent et dont, probablement, son public, avide de sensations fortes, était responsable (2). De la même façon, s'explique un autre de ses dé-

---

1. Quelle joie, dit Stendhal, n'éprouve pas un de ces pédants à faire remarquer que Shakespeare met des ports de mer en Bohême. Qu'il est fier de la supériorité de son savoir géographique, tandis qu'il devrait rougir de la mesquinerie de son âme. Il ne réfléchit pas que ce sont là des fautes que corrigerait le premier homme médiocre.

2. Cette critique est tellement vénérable, que nous la trouvons déjà en 1665 dans la bouche d'un Français.

«... Les poètes anglais, pour flatter l'humeur et l'inclination de leurs spectateurs, font toujours couler du sang sur leur théâtre, et ne manquent jamais d'orner leur scène des catastrophes du monde les plus cruelles. Il ne se joue pas une pièce qu'on n'y pende, qu'on n'y dé-

fauts, celui de verser trop souvent dans la rhétorique. Pour l'Anglais du temps d'Elisabeth, il fallait creuser l'idée, souligner le trait, développer la pensée, et l'art de Shakespeare s'en ressent. « Ce qui manque à Shakespeare et à Alfieri, c'est de n'avoir pas eu à amuser des ennuyés rendus difficiles, écrit Stendhal (1).

Je trouve que Stendhal ne rend pas justice au poète comique qui est en Shakespeare. Il en est d'ailleurs de même de la grande majorité des Français, et pourtant, il y a des critiques anglais qui prétendent que Shakespeare avait surtout le génie comique ou tout au moins qu'il l'avait aussi bien développé que le génie tragique. C'est que la tragédie est partout pareille, mais que la comédie revêt différentes formes avec chaque nation, presque avec chaque esprit. Le comique qui plaît à Stendhal est le genre bouffon, le bas comique, la farce, qui fait que le spectateur se tient les côtes et se pâme de rire.

Pour cette raison, Falstaff lui paraît délicieux, mais Falstaff est unique. A la vérité, Shakespeare a ignoré la source du rire, qui est la perception soudaine de notre supériorité sur un autre. Par conséquent, il tombe le plus souvent dans un de ces deux défauts : ou il cherche à faire rire de personnages bas, tel Caliban dans la *Tempête*, ou bien il donne à son personnage un cœur tendre

---

chire ou qu'on n'y assassine quelqu'un. Et c'est à pareils endroits de leurs comédies que les femmes battent des mains et éclatent de rire.»

(Le Pays. *Amitiez, amours et amourettes*, p. 202 ; cité par Texte. *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*).

1. *Journal*, p. 329.

et noble, et cherche à nous faire goûter sa gaieté charmante et folâtre. Dans le premier cas, nous sentons trop distinctement d'avance notre supériorité sur la sottise de convention des caractères pour en éprouver plaisir ou surprise. Dans le second, nous sympathisons avec un état si délicieux et oublions d'en rire : nous ne rions qu'avec les personnages. C'est le rire nerveux, non pas celui qui naît de situations comiques : ce n'est pas un jugement, c'est une sensation (1).

Stendhal ne veut donc absolument pas qu'on voie en Shakespeare un poète comique.

Est-ce qu'il voyait en lui un poète du tout, pour employer le mot dans un sens restreint ? Il me semble plutôt que non. Il était du reste insensible à la poésie, trouvait que conserver les vers dans l'art dramatique était un reste de barbarie, puisqu'ils n'avaient été inventés que pour aider la mémoire, qu'ils étaient un cache-sottise, que les classiques français en les gardant étaient comme un homme qui choisirait de marcher à cloche-pied. Il dit, il est vrai, qu'il n'a manqué à Shakespeare, pour avoir atteint le comble de la perfection, que l'art de la *scenegiatura* et la manière de faire les vers de Corneille, mais c'est en 1804 et il n'a pas encore dit son dernier mot (2). D'ailleurs, si cette observation indique une rare admiration du vers corné-

1. *Racine et Shakespeare*, chap. II, surtout p. 24. — Henri Cordier. *Molière jugé par Stendhal*, p. VI. — *Histoire de la Peinture en Italie*, p. 222.

2. *Journal*, p. 68.

lien, elle indique en même temps une insensibilité non moins rare du vers shakespearien.

Il arrive constamment à Stendhal d'estropier en les citant les vers de Shakespeare, d'où l'on peut conclure qu'il n'en sent pas la musique.

Il écrit, sans se soucier des exigences du mètre,

> I'm never merry when I hear sweet music (1).

Et encore, faisant la même faute :

> By that sin fell the angels, how can man then
> The image of his Maker, hope to win by't (2)

Quelquefois il traite les vers cavalièrement, comme s'ils étaient tout uniment de la prose. Ainsi :

Age cannot wither it, nor custom stale its infinite variety (3)

Il se permet toutes les libertés, mutilant, abrégeant, supprimant à sa volonté. Quand il cite de mémoire, c'est souvent avec inexactitude. « Vous direz avec Shakespeare, écrit-il : *Like patience sitting on her tomb.* »

---

1. I am never merry when I hear sweet music (*Merchant of Venice*, V, I., cité dans *Vie de Haydn*, p. 99).

2. *Armance*. Chap. VI. La citation exacte est naturellement

> The image of his Maker, hope to win by it.

3. *Histoire de la Peinture en Italie*, p. 73. Les vers se trouvent dans *Ant. et Cléop.* ; II, 2. Outre le défaut poétique de la citation, elle est inexacte :

> Age cannot wither her, nor custom stale,
> Her infinite variety.

Mais Shakespeare ne l'a jamais dit (1). Il n'a jamais dit non plus

Somewhat light as air
There's language in her eye, her cheek, her lip (2).

qui est l'épigraphe du chapitre XI d'*Armance*.

Il paraîtrait donc que Stendhal ait peu goûté la poésie de Shakespeare, comme d'ailleurs bien d'autres de ses qualités. Il n'en est pas moins indigné de la façon dont il est mutilé sur la scène anglaise. La mode était à ce moment « d'adapter » Shakespeare au goût du jour, au lieu de jouer ses pièces telles qu'il les avait écrites. Elles sortaient des mains irrévérencieuses des rénovateurs, dépouillées de toute leur beauté shakespearienne. Apparemment le gros public les goûtait mieux ainsi,

---

1. *Vie de Haydn*, p. 188. La citation exacte est :

She sat like patience on a monument,
Smiling at grief.
(*Twelfth Night*, II, 4.)

Stendhal écrit dans *Rome, Naples et Florence* (1854), p. 239. « There live not three great men in England, and one of them is poor and grows old »,ce qui paraît être une citation inexacte tirée de *Henry IV*, IV,2. : « There live not three good men unhanged in England, and one of them is fat and grows old. »

2. Cette citation est un mélange de :

... Trifles light as air
Are to the jealous confirmations strong
. . . .
(*Othello*, III, 3.)

et

... Fie, fie upon her !
There's language in her eye, her cheek, her lip
(*Troilus and Cressida*, IV, 4.)

mais Stendhal, qui n'était pas du gros public, sentait le sacrilège de cet usage, et protestait hautement. Se conformant aux habitudes anglaises, il écrivit à un journal, pour demander qu'on remplaçât au théâtre ces grotesques parodies par le vrai Shakespeare. La lettre parut le 26 novembre 1821 dans l'*Examiner* (1), dont le rédacteur se déclara entièrement de l'avis du « noble littérateur étranger (2) ». Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce soit un Français qui vienne défendre la gloire du dieu national, mais Shakespeare est très réellement universel aux yeux de Stendhal. Il trouve en lui, au plus haut degré, la réunion des qualités qui ne sont qu'éparses parmi les autres auteurs dramatiques qu'il aime. Shakespeare a le génie du dialogue de Beaumarchais et l'énergie de Rotrou. Il les surpasse tous. « Je pense, écrit Stendhal — c'est la déclaration la plus fervente de son amour — je pense que les personnes à qui il a été donné de comprendre Shakespeare, ne seront jamais touchées jusqu'à un certain point par les compositions d'aucun autre écrivain dramatique. Shakespeare ne ressemble pas plus à Alfieri qu'à tout autre poète.

Alfieri, Corneille et tous les autres considèrent une tragédie comme un poème : Shakespeare y a vu une représentation du caractère et des passions des hommes,

---

1. Stendhal dit le 24 décembre, mais il se trompe (Cf. p. 19, note).
2. Voir à l'appendice A. L'existence de cette lettre, jusqu'ici inconnue en France, est signalée dans *Molière jugé par Stendhal*, où on lit à la page 76, « My letter on Richard III, mal traduite in the Examiner of the 24 déc., le jour of my arrival à Paris from London (Note écrite par Stendhal en marge d'un de ses livres)

qui doit toucher les spectateurs en vertu de la sympathie, et non par une vaine admiration pour les talents du poète. Chez les autres tragiques, le style et la couleur générale du dialogue, la distribution et l'économie des diverses parties de la pièce sont les principaux objets : pour Shakespeare, c'est la vérité et la force de l'imitation. Les poètes classiques sont satisfaits s'il y a dans leur ouvrage assez d'action et de peinture de caractère pour empêcher la composition de tomber dans la langueur et pour amener d'une manière à peu près convenable les dialogues élégants dont elle se compose. Shakespeare était satisfait si sa fable se trouvait assez bien ménagée pour ne pas choquer trop fortement cette disposition à l'illusion que le spectateur apporte au théâtre. Il croyait avoir assez fait pour son style, quand il avait évité tout ce qui pouvait être ridicule. Dans le monde, quand nous parlons à nos rivaux ou à nos amis, sommes-nous affectés par ce qu'ils nous disent ou par le plus ou moins d'élégance de leur toilette (1) ? » C'est, en résumé, le culte de Stendhal.

Après Shakespeare, les romanciers anglais sont peut-être ce qu'il a le mieux goûté. Il lut avec grand plaisir les romans du XVIII[e] siècle : le *Vicar of Wakefield*, Sterne, Smollett, Richardson et Fielding. C'est ce dernier qui lui plaît surtout, à cause de la profondeur d'observation dont il fait preuve dans la peinture des caractères. « Ce roman est aux autres, écrit-il, ce que l'*Iliade*

---

1. *Rome, Naples et Florence* (édition de 1817), page 200.

est aux poèmes épiques (1) » : ce qui est un peu le jugement de Byron, quand il appelle Fielding l'Homère en prose de la nature humaine.

Stendhal lit aussi les romans contemporains et il les juge très diversement. Il trouve que les uns donnent une idée tellement fausse de la société qu'on les croirait écrits par et pour les habitants de la lune, et il engage sa sœur à ne pas former ses opinions d'après *these damned books* (2). Pourtant, il y a des romanciers contemporains d'un talent plus élevé, dont deux surtout, Miss Edgeworth et Mrs Radcliffe, sont tout à fait distinguées. La première aurait pu aller très loin, si la « considération nécessaire à une jeune miss anglaise ne lui eût fait une nécessité, lorsqu'elle débuta, de transporter la chaire dans le roman (3). » Quant à Mrs Radcliffe, Stendhal ne cesse pas de louer ses descriptions de la nature, ce qui étonnerait beaucoup, si tout d'un coup, il ne désavouait ses éloges en s'écriant : « J'ai remarqué que les belles descriptions de Mme Radcliffe ne décrivent rien (4). » D'ailleurs ses connaissances des passions ne méritent seulement pas qu'on en parle. « Le comble du ridicule, n'est-ce pas une dame anglaise douée de toutes les perfections de son île, mais regardée comme hors d'état de peindre la *haine* et l'*amour*, même dans cette île, Mme Anne Radcliffe donnant des noms italiens

---

1. *Mémoires d'un Touriste*, I. 39.
2. *Correspondance*, 25 novembre 1807.
3. *De l'Amour*, p. 202.
4. *Mémoires d'un Touriste*, II. 128.

et de grandes passions aux personnages de son célèbre roman : le *Confessionnal des Pénitents noirs* (1) ? »

Mais, à l'instar de sa génération, Stendhal prête peu d'attention au roman contemporain en dehors des œuvres de Walter Scott. C'est lui qu'il lit et qu'il relit ; c'est son nom qui revient incessamment sous sa plume ; c'est encore dans ses romans qu'il va chercher des exemples pour illustrer les états d'âme et les passions qu'il dissèque dans *de l'Amour* (2).

Lire n'est pas toujours admirer, et Stendhal ne fut jamais entièrement emporté par le flot d'admiration qui coulait vers le « Grand Inconnu », quoiqu'il paraisse avoir subi, pendant une courte période, la fascination et le prestige que toute la France, l'élite intellectuelle et artistique autant que le gros public, se plaisait à reconnaître en lui. Ainsi, il rappelle, dans la *Vie de Henri Brulard,* que son plus grand plaisir autrefois, après celui de rêver au spectacle des choses humaines,

1 *Abbesse de Castro*, p. 238.

2. Voir *de l'Amour*, p. 17, 22, 39, 65, 71, 72, 99, 118, 223, 239, 282. Gardons-nous du reste de mettre cette habitude sur le compte de l'admiration de Stendhal pour Walter Scott. Il l'explique autrement : « Un homme qui a vécu trouve dans sa mémoire une foule d'exemples *d'amour* et n'a que l'embarras du choix. Mais, il veut écrire, il ne sait plus sur quoi s'appuyer. Les anecdotes des sociétés particulières dans lesquelles il a vécu sont ignorées du public et il faudrait un nombre de pages immense pour les rapporter avec les nuances nécessaires. C'est pour cela que je cite des romans généralement connus, mais je n'appuie point les idées que je soumets au lecteur sur des fictions aussi vides et calculées la plupart pour l'effet pittoresque plus que pour la vérité. » (*De l'Amour*, p. 39).

était de lire Montesquieu et Walter Scott : il déclare dans *Rossini* qu'il n'écrit que pour ceux qui ont lu avec délices les romans de Walter Scott et les brochures de M. Courier, car l'autre public, celui qui se plaît à la lecture des *Mélanges* de M. Villemain, des *Histoires* de MM. Lacretelle ou Raoul-Rochette le trouvera chimérique, inconvenant et plat, et il regrette profondément que l'Italie n'ait point son Walter Scott, qui tirerait des romans sublimes de son histoire du Moyen-Age, faisant mouvoir dans son drame le Dante, Castruccio-Castracani, Cola di Rienzi, l'archevêque Guillelminio, figures bien autrement saisissantes que celles de la vieille Ecosse.

Mais cette admiration n'est pas faite pour durer et les yeux de Stendhal ne tardent pas à se dessiller. A un moment où tous ses contemporains restent encore sous le joug de l'Ecossais, il s'en affranchit et vient hardiment porter des coups à la renommée du maître. Jamais personne n'a mieux vu les côtés faibles de son talent et de son exécution.

S'il lui laisse un certain mérite de style, comparant sa diction si simple, si facile, si naturelle, avec l'enflure et l'emphase d'un Chateaubriand, il trouve que Scott pousse cette qualité jusqu'aux extrêmes limites, les dépasse même et tombe dans le négligé.

D'ailleurs, Scott abuse de sa facilité d'écrire, il en abuse surtout dans les descriptions où se plaît trop son talent.

On ne saurait nier qu'il ne comprenne parfaitement l'art de soutenir ses dialogues et ses récits par des des-

criptions, qu'au moyen de celles-ci, il ne prépare l'âme à se laisser émouvoir par le dialogue, se servant des paysages comme les musiciens de génie se servent de l'harmonie en musique, mais s'il a le vrai sentiment de la nature, il ne lui met pas le frein qu'il faudrait. Toutes ses descriptions sont trop longues et, ce qui est pire, elles viennent souvent interrompre le récit d'une manière impatientante.

« J'abhorre presque également la description de Walter Scott et l'emphase de Rousseau » dit Stendhal, et nous savons combien il détestait Rousseau.

Si l'on trouve ennuyeuses ses descriptions de la nature, que dire des détails minutieux qu'il nous donne sur l'armure, les habits, tous les effets mobiliers du Moyen-Age ? Pour avoir tant soigné les décors, il croit avoir ressuscité le passé, mais rien de plus faux. D'abord, il n'est pas même suffisamment documenté sur l'histoire, pour en parler sans trahir à l'occasion une ignorance crasse. Et cette ignorance s'étend aux choses d'actualité. Ainsi il place des bosquets d'oliviers aux environs de Tours ; il fait servir, à un dîner français, d'abord la soupe, puis le bouilli, puis le potage !

Mais ce qui est plus grave, c'est son inhabileté à comprendre l'esprit du passé, c'est la conception radicalement fausse qu'il se fait de son âme. Malgré son goût des vieux manuscrits, des institutions surannées, des bibelots historiques, il n'arrive pas à se transporter dans ces époques lointaines, à sortir de sa personnalité d'Ecossais de talent du commencement du XIX[e] siècle,

baronnet et tory, protestant, bon père de famille, bien élevé, *gentleman* pour tout dire (1).

De cette impuissance à pénétrer l'enveloppe extérieure des hommes et des choses vient un manque de profondeur dans la peinture de ses personnages. Plusieurs de ses jeunes filles sont charmantes de simplicité et d'innocence, mais ce n'est pas comprendre les passions que savoir dépeindre la candeur. Là où il eût fallu faire preuve d'une connaissance des passions et des secrets replis du cœur humain, Walter Scott reste au-dessous de tout ce qui a tenu une plume. Décrire l'habit et le collier de cuivre d'un serf du Moyen-Age, voilà ce qu'il fait à merveille, mais il est dérouté s'il se trouve en présence d'un état d'âme à analyser. « En littérature,

---

1. « Le moindre défaut, dit Stendhal, de ces peintures des habitudes sociales du XIIIe siècle est une fausseté complète et ridicule. Ces héros si brusques, si égoïstes, si grossiers, si profondément raisonnables de ce siècle de fer dans lequel la moindre erreur de calcul pouvait être punie par la mort, sont remplacés par des êtres factices, tout pétris de la générosité du XVIIIe siècle, et dont l'unique affaire semble être d'exagérer la grimace terrible qu'ils doivent faire lorsqu'ils paraissent revêtus de leurs armures. » (*Correspondance*, 28 novembre 1836).

Cf. Taine. *Histoire de la littérature anglaise.* — Walter Scott s'arrête sur le seuil de l'âme et dans le vestibule de l'histoire, ne choisit dans la Renaissance et le Moyen-Age que le convenable et l'agréable, efface le langage naïf, la sensualité débridée, la férocité bestiale. Après tout, ses personnages, en quelque siècle qu'il les transporte, sont ses voisins, fermiers, finauds, lourds, vaniteux, *gentlemen* gantés, demoiselles à marier, tous plus ou moins bourgeois, c'est-à-dire, rangés, situés par leur éducation et leur caractère à cent lieues des fous voluptueux de la Renaissance ou des brutes héroïques et des bêtes féroces du Moyen-Age.

c'est une manière de Gérard Dow, dit Mérimée, qui peint merveilleusement une cruche et qui n'a jamais su faire une figure » ; et c'est assez pour le condamner aux yeux de Stendhal.

Voltaire donnait un jour à une jeune fille une leçon de déclamation tragique et, comme elle répétait son rôle très froidement, il lui demanda : « Mais, mademoiselle, si votre amant vous avait trahie, lâchement abandonnée, que feriez-vous ? — Monsieur, j'en prendrais un autre », répondit-elle, en jeune fille raisonnable. En fait de sentiments, Scott est exactement au niveau de cette jeune personne prudente. Il l'aurait certainement jugée très convenable, très estimable aussi. Quand il se trouve en face d'une situation passionnée, ses personnages semblent *avoir honte d'eux-mêmes,* absolument, dit Stendhal, comme Mlle Mars, quand elle joue le personnage d'une sotte. En entrant en scène, cette grande actrice jette un petit coup d'œil fin sur le spectateur. « N'allez pas croire que je suis une sotte, dit ce coup d'œil : j'ai autant d'esprit que vous ; dites-moi seulement si, pour vous plaire et mériter vos applaudissements, objet de tous mes vœux, je ne sais pas bien jouer le personnage d'une sotte. » On dirait d'un peintre qui aurait le défaut de Walter Scott et de Mlle Mars : *ses couleurs manquent de naïveté* (1).

Ce n'est pas là peindre la nature humaine. Il est convenu que l'art n'est qu'un beau mensonge, mais il y a des limites et Scott a été trop menteur.

1. *Walter Scott et la Princesse de Clèves* (*Racine et Shakespeare*, p 298).

Si Stendhal le juge sévèrement, il ne lui en a pas moins rendu un grand service, celui d'attirer l'attention publique, tant en Angleterre qu'en France, sur la faiblesse écœurante des traductions de ses œuvres. Il prétend que le libraire emploie quatre traducteurs par volume, dont trois ne savent pas l'anglais, et qu'il donne dix sous la feuille à un prétendu littérateur pour en corriger le style (1). Il écrit constamment dans les revues anglaises que les traductions de Scott sont d'un style non seulement inélégant, mais illisible, qu'elles fourmillent de contresens, qu'il faut avoir recours à l'original rien que pour en comprendre la signification. Et il cite comme exemple un traducteur qui, trouvant *Old Play*, écrit à la fin de certaines épigraphes dans l'original, met dans sa version : Traduit de M. Old Play (2). Stendhal n'exagère pas et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir le premier, ou l'un des premiers, protesté contre ces traductions, que toute la France s'acharnait à dévorer. On avait alors soif de romans historiques et c'est le propre de la soif, comme disait un critique, de ne pas être très difficile sur la nature des boissons dont on l'étanche.

Après avoir jugé le talent de Scott, Stendhal cherche à apprécier son influence — question plutôt délicate du vivant de l'auteur. L'influence immédiate se laisse facilement voir. D'un côté, nouvel intérêt dans l'histoire et nouvelle conception de la manière de l'étudier ; de

---

1. *Correspondance*, 12 février 1823.
2. Article de Stendhal dans le *London Magazine*. I (New Series) 277.

l'autre, véritable manie pour faire du Walter Scott, un flot d'imitateurs qui va toujours croissant. Rien de plus avantageux que la première de ces conséquences, rien de plus fâcheux que la dernière. Si MM. Guizot et Barante font maintenant de grands ouvrages sur l'histoire de la France, si l'on commence à s'intéresser aux vieilles chroniques, aux documents historiques, et à concevoir que l'histoire peut n'être pas ennuyeuse, c'est à Scott que revient le mérite de cette réforme (1).

Mais il faut que le service rendu à cet égard soit bien grand, pour compenser tout le mal qu'il a fait en donnant naissance à un nombre illimité de petits Walter Scott — très petits. C'est un commentaire lumineux des défauts de son système que l'œuvre de ses imitateurs. Ils emploient deux pages à décrire la vue que l'on a de la fenêtre de la chambre où se trouve le héros, deux pages à reproduire son habillement et deux autres pages à représenter la forme du fauteuil sur lequel il repose. Et les voilà sûrs du succès !

Mais ce succès durera-t-il ? Pendant que sir Walter Scott jouit toujours en France d'une célébrité sans bornes, qu'on lui fait une place bien autrement grande dans la presse contemporaine qu'à un Lamartine ou à un Chateaubriand, qu'on s'acharne à dévorer ses œuvres et celles de ses plus faibles imitateurs, Stendhal ose écrire que dix ans suffiront pour faire tomber de

---

1. Cinq ou six hommes d'Etat, en France, sont occupés à écrire l'histoire. Walter Scott aura une grande influence sur cette branche de notre littérature ; il aura ouvert les yeux sur les beautés de nos anciennes chroniques. (*Correspondance*, 12 février 1823).

moitié sa réputation, comme est tombée celle de Richardson. Et, en effet, dix ans suffirent.

On ne s'attend pas à trouver en Stendhal un grand liseur de la poésie anglaise, lui qui est insensible à la beauté des vers et qui sue sang et eau quand il tâche d'en écrire (1).

Il ne s'est peut-être jamais familiarisé avec l'œuvre d'aucun poète sauf, toutefois, Byron. Quand il lui arrive de parler d'autres poètes que lui, il se contente en général de les nommer, ajoutant tout au plus quelques mots sur leur talent. Goldsmith lui plaît par sa naïveté ; Dryden est illisible, tellement il verse dans l'emphase ; Southey, l'atroce Southey, ne mérite que le mépris le plus noir pour sa bassesse politique et quant à Milton, son *Paradis Perdu* est un livre admirable sans doute, mais qu'on prend par devoir et qu'on quitte sans peine. Burns plaît davantage à Stendhal. Il est à ses yeux un des plus grands poètes qui aient paru dans ces derniers temps, il l'appelle « le sublime Robert Burns » et le compare à Béranger — ce qui est assurément le plus bel éloge qu'il sût lui faire. Mais il ne le cite qu'une seule fois et, encore, la citation est-elle en français (2).

Il mentionne avec délices *Lalla-Rook* (*sic*) et, tout enthousiasmé de ce charmant poème, il adresse à Moore une lettre où il exprime son admiration dans les termes les plus chaleureux (3). Il lui envoie en même

1. *Journal*, p. 163. « Je me souviens encore quelle peine j'avais cet été à faire quatre vers en huit heures de travail abominable ».

2. *Armance*, chap. IX.

3 *Correspondance*, Bologne, 25 mars 1820.

temps trois exemplaires de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, le priant de les présenter à ses amis, qui « font sans doute partie de ces *Happy-few* pour lesquels seuls j'ai écrit, très fâché que le reste de la canaille humaine lise mes rêveries ». C'est la seule lettre de Stendhal à Moore qui ait été retrouvée, mais elle ne paraît pas être la première qu'il lui ait écrite. Déjà, le 8 mai 1819, Moore note dans son *Journal* (1) qu'il vient de recevoir une lettre, datée de Rome, de Count Stendahl (*sic* : avec un point d'interrogation), l'auteur de l'*Histoire de la Peinture*, qui lui envoie un exemplaire de son livre et loue abondamment *Lalla-Rookh* et *Fudge Family*. L'identité de Stendhal intrigue beaucoup Moore. Il écrit dans son *Journal* le 26 mars 1820 (2) : « M. Warden, qui vient de me prêter son exemplaire de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, dit qu'il lui fut offert par un certain Comte Stendhal. Aussi, malgré mes conjectures sur l'*alias* de cet auteur, il se peut que Stendhal soit son vrai nom. J'ai demandé à Warden où il est, pour que je puisse le remercier pour l'exemplaire qu'il m'a envoyé d'Italie il y a quelques mois. Il croit qu'il est aux environs de Londres : du moins, il croit que le comte Stendhal qu'il prend pour l'auteur du livre s'y trouve (3) ». Décidément, les connaissances anglaises de Stendhal ne savent pas à quoi s'en tenir sur son compte.

---

1. Moore. *Mémoires, Journal and Correspondence*, II, 306.
2. *Loc. cit.*, III, 108.
3. Je traduis du *Journal* de Moore.

Le mystère va croissant. Moore remarque dans son *Journal,* en recevant la lettre du 25 mars 1820, que l'affaire devient de plus en plus curieuse, la lettre étant signée Stendhal, tandis que la note pour le libraire porte la signature Aubertin. Il se rendit quelques jours après chez le libraire pour prendre ses trois exemplaires et celui-ci lui dit qu'il ne savait rien sur le compte de l'auteur, qu'il le croyait en voyage et qu'il signait toujours ses lettres « Aubertin ». (1)

Moore ne paraît pas avoir répondu aux lettres de Stendhal, probablement pour l'excellente raison qu'il ne put avoir son adresse, et la correspondance en resta là.

Byron intéresse Stendhal, à l'exclusion presque complète des autres poètes. Il l'a plus lu que critiqué. De nombreuses citations tirées de son œuvre, des allusions constantes à ses personnages, sont une preuve suffisante que ses poèmes lui sont familiers. Mais il n'en a pas fait une critique très approfondie. Pendant un certain temps, il l'admire sans réserves. Après une lecture du *Corsaire,* il le place, pour l'expression des passions fortes et tendres, immédiatement après Shakespeare et il le nomme le seul grand poète vivant, lui prodiguant l'épithète de sublime, et assurant que depuis sa première enfance, il n'a ressenti des émotions aussi fortes et tenaces que celles qu'éveillent chez lui les poèmes de By-

1. Il y une autre allusion à Stendhal à la page 103 du *Journal* (vol. III), 13-19 février 1820, où Moore dit être en train de lire « Stendhal's *Histoire de la peinture en Italie* ». Il resta à Paris du 1er juin 1820 jusqu'au 18 novembre 1822, mais ne paraît pas avoir rencontré Stendhal.

ron. Mais bientôt il constate que, décidément, les vers l'ennuient, comme étant moins exacts que la prose, que Rébecca, dans *Ivanhoe*, lui fait plus de plaisir que toutes les Parisina, et Byron n'est plus que « le trop vanté lord Byron ».

Pourtant, il garde une certaine admiration pour Don Juan, dont il aime les « charmantes plaisanteries », la « beauté scintillante des vers » et, surtout, l' « énergie ». Mais la conception du héros est fausse. Byron en a fait un beau jeune homme insignifiant, auquel les alouettes tombent toutes rôties, tandis que le vrai don Juan, c'est le maréchal de Retz, c'est Cenci de Rome, c'est l'homme qui ne trouve de plaisir qu'à braver l'opinion. Il doit ressembler à cette princesse italienne du XVIIe siècle qui s'écria en mangeant une glace un jour qu'il faisait excessivement chaud : « Quel dommage que ce ne soit pas un péché ! »

Parisina avait cependant plu autrefois à Stendhal, et il rapporte avec délices dans *Rome, Naples et Florence* une « divine soirée » à Bologne, passée à lire ce poème dans une société italienne. Mais il parle avec tant d'enthousiasme de la société où la lecture se faisait, qu'il est fort possible qu'elle ait été pour beaucoup dans son plaisir.

Caïn, au contraire, ne lui paraît guère qu'une amplification de collège ; il trouve les tragédies de Byron mortellement ennuyeuses, rapprochant sa manière de celle de Racine, l'accusant de faire parler éloquemment ses personnages au lieu de les faire agir.

Il met le doigt sur la plaie quand il écrit : l'âme de

lord Byron ressemblait beaucoup à celle de J.-J. Rousseau, en ce sens qu'il était toujours et constamment *occupé de soi et de l'effet qu'il produisait sur les autres.* C'est le poète le *moins dramatique* qui ait jamais existé : il ne pouvait se transformer en un autre. « De là, ajoute-t-il, d'une idée saugrenue, sa haine marquée pour Shakespeare ; je crois, de plus, qu'il le méprisait pour avoir pu se transformer en Shylock, vil juif de Venise, ou en Jean Cade, méprisable démagogue. »

Ainsi Byron déchoit dans l'admiration de Stendhal, et il finit par ne s'y trouver qu'au même rang que Lamartine, ce qui n'est pas beaucoup dire. Si les idées de Byron sont plus justes, s'il a une intelligence du monde tel qu'il est, qui manque absolument à Lamartine, ce dernier est doué d'une sensibilité douce et profonde, bien autrement émouvante que l'orgueil et la misanthropie aristocratique du *nobleman* anglais. Bientôt, l'Italien Buratti vient prendre sa place dans le cœur de Stendhal. Ses satires si admirables par leur énergie de pensée et d'expression, leur verve délicieuse, leur gaieté intarissable entièrement dépourvue de méchanceté, lui paraissent infiniment préférables aux poèmes de Byron, dont le ton pompeux et philosophique devient par trop ennuyeux.

Stendhal s'acharne contre les traducteurs des poèmes de Byron, ainsi qu'il s'est acharné contre ceux de Scott.

Il s'acharne aussi contre ses imitateurs français, qui prennent un ton sombre et mélancolique et, voulant à tout prix faire du bruit, arrivent à ressembler à lord Byron comme le tonnerre de l'Opéra ressemble à un

orage dans les Alpes. C'est que le génie français, si apte à exprimer l'ironie et le persiflage, trouve son expression caractéristique dans les *Lettres Persanes*, *Candide*, les comédies de Beaumarchais, non pas dans la poésie passionnée à la Byron.

C'est ainsi que Stendhal cultive la littérature anglaise, et ainsi qu'il la critique. Malgré ses paradoxes, ses affirmations hardies et imprévues, ses conclusions toutes personnelles, son dédain de l'opinion régnante, la postérité a ratifié une grande partie de ses jugements. Non pas que cela lui eût fait aucun plaisir. Sa seule ambition était de dire sa pensée avec sincérité, trouvant que la sincérité supplée à tout. « Quel qu'on soit, roi ou berger, sur le trône ou portant la houlette, on a toujours raison de sentir comme on sent et de trouver *beau* ce qui donne du plaisir ». Il ne se pique même pas de constance dans ses opinions. « Mes jugements varient comme mon humeur, dit-il : mes jugements ne sont que des aperçus », et il cite une lettre de Mlle Lespinasse où elle défend ses opinions de l'accusation d'être exagérées, outrées et contradictoires. « Je dirai de tout ce que disait une femme d'esprit en parlant de ses neveux : *J'aime mon neveu aîné parce qu'il a de l'esprit, j'aime mon neveu cadet parce qu'il est bête*. Oui, elle avait raison, et je dirai comme elle : j'aime la moutarde parce qu'elle est forte, et j'aime le blanc-manger, parce qu'il est doux... » Telle est la tourure d'esprit du critique qui est en Stendhal, et si ces jugements sont en effet bien autre chose que des caprices d'esprit, ce n'est pas parce qu'il s'est appliqué à juger et à sentir d'après un cer-

tain code. Réduire ses idées en un système, ç'aurait été se mettre au même niveau que « ces juges dont l'âme manque de sensibilité et de *folie romanesque,* mais qui du reste ont étudié avec l'exactitude et la persévérance d'un caractère froid tout ce qui a été dit ou écrit sur l'art malheureux qu'ils affligent de leur culte ».

CHAPITRE VI

Stendhal Journaliste :
Ses articles pour les revues anglaises

Il n'y a pas d'historien de Beyle, à commencer par le premier en date, Colomb, et à finir par les Stendhaliens du jour, qui fasse mention, autrement qu'en passant, des articles qu'il publia dans des revues anglaises. Comme les renseignements à ce sujet ont manqué, ses biographes l'ont, ou à peu près, passé sous silence. C'est un terrain qui nous reste encore à explorer.

Colomb seul nous indique la voie, nous disant que pendant dix ans, de 1821 à 1830, Stendhal « donnait des articles aux journaux, aux *revues* françaises et anglaises, toujours pseudonymes ou anonymes », et il parle incidemment de l'inexactitude du libraire Colburn à payer des articles insérés dans le *New Monthly Magazine*. Retrouvant dans les papiers de Beyle l'autographe d'un certain nombre de ces lettres littéraires, il les plaça dans la *Correspondance Inédite,* mais sans autre éclaircissement que celui-ci : « On me dit que parmi les lettres adressées à M... à Londres, il en est qui, traduites en anglais, ont paru dans le *New Monthly Magazine,* et qu'ensuite, traduites en français,

elles ont été reproduites par une revue de Paris. En admettant le fait, un tel mode de publication n'a pu être que vicieux et incomplet et certainement très peu de personnes en ont profité. » Colomb s'empressa de combler la lacune de son mieux, mais il se contenta de reproduire les lettres sans donner aucune indication sur leur sort définitif (1). Ce mode de publication, lui aussi était défectueux et, en outre, incomplet, car Colomb n'avait connaissance que d'un nombre restreint de ces articles. Il est vrai qu'il entra dans plus de détails dans une des notes manuscrites ajoutées à sa notice biographique, où, enregistrant quelques petits faits qui n'avaient point trouvé place dans son étude, il mentionna certains articles de Stendhal publiés dans le *Paris Monthly Review* (2). Mais c'était ne citer qu'une bien petite partie des productions de Stendhal.

---

1. Voir *Correspondance*, à M. Strich, à Londres : 1822. 5 août ; 1er sept. ; 7 sept. ; 11 nov. ; 27 nov. ; 4 déc. — 1823. 1er janv. ; 3 janv. ; 12 fév. ; 6 mars ; 9 avril. — 1824. 30 avril ; 24 déc. — 1825. 15 fév. ; 20 fév. ; 13 avril ; 21 avril ; 20 juin ; 30 sept. ; 14 oct. ; 15 oct. ; 1er nov. ; 16 nov. ; 30 nov. — 1829. 15 janv. — 1830. 8 fév. — 1836. 28 nov.

2. Appendice inédit à la Notice de R. Colomb. Collection C. Stryienski. Articles de Beyle, signés Alceste, insérés dans *Paris Monthly Review* et traduits en anglais par Stricht, comme ceux envoyés plus tard à Colburn. Egalement canevas sur la vie de Rossini, et articles sur les chefs-d'œuvre des théâtres étrangers, articles signés D. K. N., où il passe en revue Foscolo, Manzoni, Pellico. Pensées sur la philosophie d'Helvétius. Exposition de Peinture au Louvre. (Paupe, Histoire des Œuvres de Stendhal, p. 299).

Voir aussi Paupe, p. 44. Avant d'écrire la *Vie de Rossini*, Beyle en avait donné le canevas au public dans le *Monthly Review* du 1er janvier 1822.

Tout ce qu'on sait encore sur cette phase de sa vie littéraire, c'est qu'il récoltait ses articles dans les réunions du dimanche chez Delécluze. Evidemment, il y a lieu ici à des recherches.

Il n'est pas sans intérêt de s'arrêter un instant pour voir comment se fabriquaient ces articles. Si l'on divise, suivant un critique, les fileurs littéraires en deux classes, les vers à soie et les araignées, c'est-à-dire ceux qui filent parce qu'ils sont pleins et ceux qui le font parce qu'ils sont vides, il faut convenir que Stendhal s'était transformé de ver à soie en araignée. Et pourtant la métamorphose n'était pas complète, car, pour être araignée littéraire dans la force du terme, il faut, non seulement fabriquer sa toile dans le seul but d'attraper la nourriture quotidienne, mais ne plus rien avoir de son propre fond. Tel n'était évidemment pas le cas de Stendhal, quoiqu'il soit clair qu'il dérogeât en partie à sa dignité d'esprit amateur et indépendant, qui ne noircit du papier que pour s'amuser. « Faire de la copie » — phrase autrefois proscrite de son vocabulaire — lui était devenu très intelligible. « J'écris comme on fume un cigare, pour passer le temps », dit le dilettante, mais le journaliste s'exprima autrement. « Quel est le degré d'absurdité et de mensonge, demanda-t-il, exigé par le rédacteur en chef ? C'est là la question. Comme on finit toujours par être connu, s'il faut être ridicule et mentir trop fort, je n'en suis pas. Du reste, si l'honneur est sauf, je promets exactitude, et je laisserai, tant qu'on voudra, mutiler mes articles par le rédacteur en chef, grand juge de la partie des

convenances et des amours-propres à ménager (1). » C'est que Stendhal est dans la gêne, une gêne si réelle qu'il en est réduit à mener sa vie mondaine et artistique avec 5 fr. 80 par jour (2). Alors l'araignée se met à filer. Elle dispose savamment sa toile dans le salon de Delécluze, s'y cache dans un coin et guette sa proie.

« Beyle fut en effet un des habitués les plus fidèles aux réunions du dimanche,dit Delécluze et il paraît certain que c'était là l'arsenal où il puisait le plus abondamment pour faire face à la voracité de la revue anglaise. Son ami a raconté à Etienne les tribulations qu'éprouvait Beyle, lorsqu'ils montaient ensemble jusqu'au lieu de la réunion.

« — Ecoutez, écoutez bien ce que l'on dira, lui répétait-il, afin de me fournir des sujets, car je suis distrait, et quand je parle, j'oublie ce que disent les autres ». Après la séance, et lorsqu'il se retirait avec son confident, en descendant, tantôt il lui disait : « Je n'ai rien, et vous ? » Ou, quand sa récolte était bonne, il s'écriait tout joyeux : « Mon article est fait ! » (3)

Il fréquentait dans le même but le salon Aubernon, où se réunissaient une quinzaine de personnes — dont le spirituel Duvergier de Hauranne, Cousin et Chatelain, rédacteur en chef du *Courrier Français*. Là aussi,

---

1. *Correspondance*, juillet 1824.

2. Voir Cordier, *Comment a vécu Stendhal*

Cordier établit son budget de gêne de 1817 à 1831, et met son revenu à 2.132 francs par an. Mais il oublie ce que Stendhal reçoit pour ses articles et qui devait être une somme appréciable.

3. Delécluze. *Souvenirs*.

il se tenait coi, occupé qu'il était à écouter et à sténographier ce qui se disait.

C'était bien la vie pour laquelle il se sentait fait, celle dont la marque extérieure est deux bougies et une écritoire, mais peut-être aurait-il aimé être plus certain de pouvoir se payer les bougies.

L'article fini, Stendhal le faisait traduire en anglais, au dire de Delécluze, par un Irlandais de ses amis — sans doute son professeur d'anglais Stritch. Plus tard, il eut la bonne chance de rencontrer comme traducteur Sarah Austin, femme instruite et d'un goût très fin, qui était étroitement liée avec le Paris littéraire de l'époque. Elle devait bientôt entreprendre des travaux de traduction autrement ambitieux que des articles de revues, mais, en attendant, elle fit le bonheur de Stendhal, qui n'avait certes pas toujours eu à se louer des aptitudes de ses traducteurs (1).

Il commença par donner du 1er novembre 1822 jusqu'au mois de janvier 1826 des comptes-rendus très succincts des livres qui venaient d'être publiés à Paris, et ce sont ces comptes-rendus qui ont été retrouvés en partie par Colomb et publiés dans la *Correspondance Inédite*.

Son article paraissait avec plus ou moins de régularité tous les mois dans le *New Monthly Magazine and Literary Journal* de Colburn, dans le Registre Historique de cette revue, partie consacrée à des notices littéraires et autres, des critiques en petit, des annonces,

1. Voir à l'appendice A une lettre inédite de Stendhal à Sarah Austin.

comme opposée au gros du volume renfermant des « articles originaux » (1).

Ce n'est qu'à partir de 1822 qu'une place y fut faite à des comptes-rendus de publications étrangères (2) et c'est Stendhal qui eut l'honneur d'en commencer la série (3).

Il fallait de l'habileté pour donner quelque intérêt à des comptes-rendus si sommaires, car le plus long n'est guère qu'une notice et le plus court est la simple indication du titre d'un livre. Et pourtant, il y passa quelque chose du souffle stendhalien. Ceux qui ont été reproduits par Colomb le prouvent assez, quoiqu'ils ne soient que les premières ébauches des notices et qu'un nombre restreint en ait seul été publié. Tel qu'ils paraissaient dans le *New Monthly*, ces comptes-rendus diffèrent sensiblement de ceux qu'on a connus jusqu'ici, et les changements que Beyle y a introduits sont en somme heureux.

Il est évident que beaucoup des livres que critique Stendhal n'ont plus aucun intérêt aujourd'hui ; leur succès fut éphémère et ils sont depuis longtemps tombés dans un oubli mérité. Mais il y aurait dans ces comptes-

---

1. La revue nomme ainsi ses deux parties : *Original Papers* et *Historical Register*.

2. Malgré ce que le mot « étranger » donne à entendre, ces notices sont presque exclusivement consacrées à des livres français.

3. Et presque de la terminer, car cette partie de la revue ne survécut pas longtemps à sa désertion (janvier 1826). Les articles deviennent après 1826 de plus en plus rares, il n'en parut qu'un en 1827, et, en 1828, ils cessèrent définitivement.

rendus des passages à relever qui sont tout à fait curieux, précieux même à titre de document stendhalien. Beyle ne manque pas l'occasion de parler en passant de ses propres productions (1) : il s'abaisse même à faire du puffisme. « Nous allons maintenant examiner les observations de M. Beyle, dit-il, après avoir expliqué à ses lecteurs la querelle en France des romantiques et des classiques. « C'est un des partisans les plus sincères et les plus déterminés de l'école romantique. Quoiqu'il ne présente ses idées que sous la forme modeste d'une brochure, son pamphlet n'est pas la production la moins remarquable provoquée par cette querelle prolixe. Dans la limite d'un petit nombre de pages serrées et mordantes, l'auteur a porté des coups qui vont droit au but contre les champions des unités de temps et de lieu. Il s'y prend pourtant avec tant d'esprit, de bienséance et de bonne humeur, que ceux-ci sont contraints de sourire en dépit de leurs souffrances. Il s'ajoute [à ce manifeste un petit traité sur la cause probable du rire,

---

1. *New Monthly*, 1er novembre 1822 et 1er juin 1824.

Après avoir éreinté un auteur malheureux qui vient de publier une *Histoire de la Musique en Italie*, où il néglige de parler de Rossini, Beyle dit : « Nous espérons voir combler cette lacune par l'auteur des *Vies de Haydn, Mozart et Métastase*, *l'Histoire de la Peinture en Italie*, etc., qui, à ce qu'il paraît, a l'intention de publier sous peu à Londres une étude biographique sur Rossini, avec un tableau de l'état actuel de la musique en Italie, et des notices sur tous les compositeurs et les chanteurs de marque. C'est un livre qui, en raison du séjour prolongé de l'auteur en Italie et de sa connaissance du monde musical italien, promet d'être fort intéressant. » (*N. M. M.*, 1er novembre 1822. Cette notice n'est pas reproduite dans la *Correspondance inédite*).

qui est pour le moins curieux et ingénieux, même s'il n'est pas absolument décisif. La brochure se termine par un fragment sur le *romanticisme,* qui est probablement la partie du livre la plus originale et la plus piquante. Plusieurs des idées sont nouvelles et convaincantes, tandis que les illustrations sont d'un choix heureux. Le défaut dominant de cet auteur, c'est qu'il a l'air de ne jamais douter de ses raisonnements : il saute avec une rapidité inconcevable des prémisses à la conclusion. Le plus souvent, il saute juste, mais le pied le plus sûr glisse quelquefois (1). »

Jugez de notre corruption, écrit Stendhal ailleurs — et l'on voit d'ici le sourire moqueur sur ses lèvres — presque tous nos auteurs renommés écrivent dans les journaux et critiquent leurs propres livres. Mais Stendhal est en général si peu prévenu en faveur des siens, qu'on ne songerait guère à l'accuser de « corruption ».

D'autres articles de sa plume, ignorés par Colomb, mais d'une importance bien plus considérable que ces comptes-rendus envoyés au *New Monthly,* parurent dans le *London Magazine* et parmi les « articles originaux » du *New Monthly.* Pendant deux ans, de novembre 1824 à avril 1826, Beyle envoya au *London* des

---

1. Traduit du *New Monthly* (Historical Register), 1er avril 1823.

Racine et Shakespeare : pamphlet littéraire de 60 pages par M. de Stendhal (Beyle).

Je reproduis cette critique en entier, croyant que le jugement de Stendhal sur un de ses propres livres ne manquera pas d'intérêt. C'est un des comptes-rendus qui ne figurent pas dans la *Correspondance Inédite.*

articles de critique sur des livres récemment parus en France, des articles sur la littérature italienne, puis, pendant l'année 1825, une série de « Lettres de Paris » par Grimm's Grandson sur les événements du mois (1).

Ces lettres ressemblent à celles qui paraîtront l'année suivante dans le *New Monthly,* car Stendhal ne cessa, en 1826, ses comptes-rendus de nouveautés littéraires, que pour entreprendre un travail bien plus important, celui de fournir chaque mois un « article original » sur les dernières nouvelles mondaines, littéraires et politiques de Paris. Comme les lettres envoyées au *London Magazine,* celles-ci ne sont pas signées (et pour cause), sauf une qui porte les initiales L. P. N. D. G., mais il n'y a aucun doute qu'elles ne soient de Stendhal (1). Elles forment une série qui va, semée d'interruptions variant d'un mois à un an, du mois de janvier 1826 jusqu'au mois de juillet 1829.

Ce sont des tableaux pris sur le vif, saisissants de vérité, des articles très propres à éveiller en Angleterre un vif intérêt pour la France. Ils n'étaient pas seuls de leur genre. D'autres revues, *Westminster,* le *Quarterly,* l'*Edinburgh, Blackwood,* faisaient dans leurs pages une place à la littérature française, mais les articles qu'ils publiaient provenaient en général d'écrivains anglais, qui n'étaient pas très bien renseignés sur leur sujet. Stendhal ne se lassait pas de se moquer de leurs erreurs, ni de parler de l'ignorance crasse de l'Angleterre à l'égard de la France, citant volontiers des bévues

1. Voir à l'appendice C.

commises par la *Revue d'Edimbourg* qui « porte orgueilleusement ses jugements sur la France, les Français, et la littérature française » (1) et qui « ne ferait pas mal de chercher à connaître un peu la littérature française avant d'en parler ».

Ce qui est pire que cette ignorance, dit Stendhal, c'est la haine inintelligente qui motive trop souvent les observations fausses des journaux anglais sur la France. « Je sais bien, écrit-il, qu'un journal anglais est écrit pour l'Angleterre, mais quand il parle d'un pays éloigné de l'Angleterre de moins de vingt milles, il ferait peut-être bien de ne pas commettre des erreurs aussi flagrantes », et il ne tarit plus sur la fausseté répétée et la mauvaise foi du *Times* (2).

---

1. *London Magazine*, septembre 1825. « Il est excessivement amusant de voir la *Revue d'Edimbourg* discuter les Mémoires de Fouché comme s'ils étaient l'œuvre de ce fourbe distingué. L'ignorance que trahit cette bévue est bien plus profonde qu'elle ne paraît à première vue. A huit ou dix reprises, les journaux ont été remplis du procès intenté par la famille Fouché au libraire Le Rouge... La cour déclara que les Mémoires de Fouché étaient une supercherie littéraire, et condamna le libraire à payer cinq francs d'amende pour chaque exemplaire qu'il avait vendu..... Rien de plus ridicule que d'entendre la *Revue d'Edimbourg* parler de la naïveté de Fouché. Certes, quelqu'un, dans cette histoire, ne manque pas de naïveté, mais ce n'est pas le duc d'Otrante. Ce malheureux article est plein de bévues, mais aucune, il faut bien l'avouer, n'est aussi amusante que la naïveté de Fouché. » (Traduction).

2. *New Monthly*, octobre 1826. « Le *Times* et le *Morning Chronicle* sont bien plus lus à Paris cette année qu'ils ne l'étaient l'année dernière. Cette habitude, que tout homme intelligent voit avec plaisir, cesserait vite, si nous trouvions souvent dans des journaux anglais des observations aussi futiles que celles du *Times*, quand il parle de la

Quant aux *Lettres de Paris* publiées dans certaines revues, elles n'ont rien du charme de celles de Stendhal.

Elles visent à un ton plus facile que les articles savants, et elles n'y arrivent que trop bien. Beaucoup ne sont qu'un bavardage vide et ennuyeux : les meilleures sont fades et incolores. Rien de plus amusant, au contraire, de mieux documenté, de plus brillant et plein de verve que les articles de Stendhal.

---

sensation profonde éveillée en France par la constitution du Portugal. Le *Times* dit : « Tous les journaux de Paris parlent de la constitution du Portugal avec cette exagération et cette sensibilité folle que les Français portent dans tout. Chez nous seuls (les Anglais), la sensation produite par cette révolution a été raisonnable... » — Le *Times* serait très embarrassé s'il lui fallait répondre à la question suivante : le don d'une charte au Portugal par Don Pedro accélérera-t-il ou retardera-t-il l'émancipation des catholiques irlandais ? accélérera-t-il ou retardera-t-il les réformes parlementaires ? aura-t-il ou non quelque influence sur les *Corn Laws* ? Des questions aussi importantes pour les Français que le sont pour les Anglais l'émancipation des catholiques irlandais ou les disputes sur les *Corn Laws*, vont être accélérées ou retardées par la constitution qui vient d'être octroyée aux Portugais. J'ai relevé cette erreur du Times en ce qui concerne la France, parce que des erreurs de ce genre se trouvent fréquemment dans les meilleures revues anglaises. Il n'y a pas longtemps que la *Revue d'Edimbourg* affirma très sérieusement que le célèbre poète Joseph Chénier, qui, de tous les imitateurs de Voltaire, lui ressemble le plus, contribua à la mort de son frère André Chénier. Ces assertions insensées paraissent d'autant plus ridicules qu'elles sont exprimées dans des termes qui font voir une mauvaise humeur et une jalousie qui siéent mal à une grande nation en parlant d'une autre. L'Angleterre et la France sont les sources de toute la civilisation répandue par le monde entier. Si quelque chose pouvait faire douter de l'importance du rang qu'occupe la Grande-Bretagne, ce serait le sentiment d'envie et de jalousie qu'elle nourrit envers la France ». (Traduction).

Malheureusement, Colburn ne jugeait pas ainsi, ou peut-être croyait-il seulement faire son métier en interrompant de temps en temps ou en menaçant de le faire, ses relations avec Stendhal. Quoi qu'il en soit, il y eut entre eux une querelle assez amusante. Stendhal lui prodigue les épithètes désobligeantes : ce coquin de Colburn : this *rascal* : ce voleur : cet animal de Colburn ; ce demi-fripon. Il se plaint de ce que Colburn ne lui paye pas ce qu'il lui doit ; il cherche à s'aboucher avec une autre revue. Au mois de février 1827, Colburn dit qu'il n'avait pas eu la moindre intention de continuer, après la fin de 1826, « à déranger M. Beyle pour de nouveaux articles » et qu'il considère les articles insérés au mois de janvier et de février comme des suppléments aux envois de 1826, ce qui signifie qu'il ne veut pas les payer. Il y a des chamailleries de part et d'autre sur le prix des articles et finalement, après avoir donné une lettre au mois de mars, une autre au mois d'avril, Stendhal interrompt temporairement ses relations avec le *New Monthly* pour ne renouer qu'en avril 1828 (1).

Comme il n'écrit plus depuis 1826 pour le *London*, force lui est de tenter des démarches pour faire accepter

1. Colburn payait ces articles à l'origine 50 livres sterling pour trois mois (c'est-à-dire trois articles), quand il les payait, bien entendu, car il n'était rien moins qu'exact ; au mois de mars 1827, il consent à renouer en les payant 4 guinées par mois, et Stendhal est prêt à accepter, ayant grand besoin de *fish* (argent) pour voyager. Mais l'arrangement échoua, probablement parce que Colburn ne voulait pas payer une ancienne dette de 1.000 francs.

ses articles par d'autres journaux, et Sutton Sharpe le seconde vaillamment. « Comme tout peut se rencontrer dans ce monde, écrit Stendhal à son ami, même un libraire honnête homme, si le hasard vous rapproche jamais de ce phénix, et que vous puissiez faire un arrangement pour moi, je quitterais avec plaisir Colburn, qui, pour payer tous les trois mois, se fait tirer l'oreille. O que je puisse les lui tirer à ma fantaisie (1) ! »

Son plus cher rêve est d'entrer en relations avec *la Revue d'Edimbourg*, pour laquelle il a une immense admiration, malgré les étranges idées qu'elle émet sur la littérature française. « Je serais glorieux, écrit-il à Sutton Sharpe, qu'un article de ce genre pût convenir tous les trois mois à M. Jeffrey et à *l'Edinburgh Review*, qui, je suppose, ne s'abaissera pas à friponner. Si ce respectable journal me donnait 200 £ par an, je m'engagerais à ne pas écrire *dans le même genre* pour une autre feuille anglaise. » « Quels sont les sujets, demande-t-il dans une autre lettre, qui seraient bien reçus par les lecteurs de l'*Edinburgh Review* ? Voilà la difficulté qui m'arrête. Je suis comme un peintre de paysages. Je vous ferai aussi mal ou aussi bien un arbre ou un rocher. Mais qu'aimez-vous le mieux ? L'arbre ou le rocher ? Vous me rendrez un grand service si vous m'indiquez deux ou trois sujets capables d'intéresser les bourgeois à tête étroite et à 2.000 £ *per annum* qui lisent l'*Edinburgh Review* (3). »

---

1. *Correspondance*, 23 mars 1828.
2. *Correspondance*, 8 mars 1837.
2. *Correspondance*, 30 avril 1827.

Malgré cette disposition d'esprit accommodante, Stendhal ne réussit pas à se lier avec la revue. Alors il lance sa ligne dans toutes les eaux, dans l'espoir de pêcher le *fish* qui lui échappe toujours (1). Il songe à la *Literary Gazette,* au *Westminster Review* et finit, grâce à son ami Stritch, par faire un arrangement en 1828 avec l'*Athenæum,* revue qui venait d'être fondée cette même année. Il devait y insérer de petits articles sur des nouvelles parisiennes. Le rédacteur les annonça ainsi : « Un monsieur de haut rang et instruit, habitant Paris, a entrepris d'offrir aux lecteurs de la revue hebdomadaire, l'*Athenæum,* au jour de sa publication, des Anecdotes sur les personnages en vue du monde fashionable de Paris et, en même temps, des notices sur les principaux livres qui y ont paru pendant la semaine précédente. Si la tâche est bien remplie, ce dont nous avons toutes les certitudes, cette communication rapide des principales nouvelles intéressantes d'une capitale à une autre, et par cette dernière, au monde tout entier, ne peut manquer d'intéresser. »

Il semblerait s'être trompé, car les lettres ne paraissent guère régulièrement et, après quelques mois, cessent même définitivement. Peut-être Stendhal trouve-t-il cette besogne trop lourde, ajoutée à celle qu'il fait pour le *New Monthly,* qui ne chôme pas depuis 1828, car il se plaint dans une de ses lettres de la fréquence

1. C'est ainsi que Stendhal et Sutton Sharpe désignent l'argent. « Je ne compte pas voyager faute de *fish.* Colburn n'a pas payé... Je voudrais me rengager dans quelque Revue *for fiche* (sic). » (25 juin 1827. Lettre de Stendhal à Sutton Sharpe).

de ces articles (1). En tout cas, ceux de l'*Athenæum* cessent dès le mois de juin 1828. Ils ne sont d'ailleurs pas d'un grand intérêt, étant très courts et faits sans doute un peu à la hâte. La dernière contribution de Stendhal à une revue anglaise parut, autant que je le sache, dans le *New Monthly* du mois de juillet 1829, où il publia la dernière lettre de la série commencée au mois de janvier 1826 et intitulée : *Esquisses de la Société, de la Politique et de la Littérature de Paris.* A partir de l'année 1830, la vie qu'il menait vint s'opposer à ce genre d'activité littéraire.

Le sort d'un petit nombre de ces articles du *London* et du *New Monthly* est fort curieux ; ils furent retraduits en français et publiés dans la *Revue Britannique*, feuille mensuelle paraissant à Paris, qui se composait d'un choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne (2).

En dehors des articles fournis au *New Monthly*, au *London* et à l'*Athenæum*, Stendhal écrivait un peu pour le *Paris Monthly Review*, journal qui paraissait à Paris le 15 de chaque mois et avait été fondé en 1822 dans le but de réunir tous les mois et de réimprimer en anglais dans une seule revue les meilleurs articles qui venaient de paraître dans les *magazines* anglais, afin que les Parisiens, les Anglais et les Américains habitant Paris eussent un moyen plus prompt et moins coûteux de les lire qu'en faisant venir les revues d'Angleterre,

1. *Correspondance*, 23 mars 1828.

2. Voir à l'appendice C.

ainsi que le disait le prospectus. On y lisait aussi de temps en temps des articles originaux. C'est parmi ces derniers que se trouvent, en 1822 et 1823, une douzaine d'articles de la plume de Stendhal, traduits tous en anglais, sauf deux où le rédacteur s'excuse de donner les textes en français, assurant qu'il aurait craint, en les traduisant, de diminuer la force et l'habileté des raisonnements. C'est un gracieux compliment au style de Stendhal. Du reste, il eût bien fait d'étendre ce privilège à tous ses articles, car ils sont traduits d'une façon qui les rend à peu près incompréhensibles. Non seulement le traducteur n'a rien su reproduire du style de l'original, mais encore, il ne sait même pas écrire l'anglais correctement et avec clarté.

Tels sont les articles envoyés par Stendhal à diverses revues anglaises, et perdus aujourd'hui dans des tomes poussiéreux que personne ne pense plus à feuilleter. Ils représentent une grande partie de son activité littéraire de plusieurs années et méritent fort que quelque fervent les tire de l'oubli. Leur intérêt n'est pas discutable, soit comme tableau du Paris de l'époque, soit comme portrait de l'auteur, avec ses haines et ses enthousiasmes, son esprit tranchant, ses opinions cassantes et personnelles. Malheureusement, les originaux autographes français n'existent plus, et ce n'est qu'un Stendhal travesti, passé par les mains du traducteur, que retrouvera le chercheur curieux de l'inédit. En attendant, toutefois, que quelque stendhalien se charge d'ajouter ce nouveau volume à la liste déjà considérable des publications posthumes de Beyle, j'en

donne aujourd'hui un petit résumé, « en guise d'apéritif », comme disait un jour un membre du Stendhal-Club.

Stendhal se propose, dans ces articles, de donner chaque mois un tableau du Paris du moment. Comme il ne pratique la corruption ni en petit, ni en grand — il en assure ses lecteurs, ce qui n'était guère nécessaire — il est libre de dire toute sa pensée... et il la dit. Il fait une large part à la littérature, mais la politique a aussi sa place, et une place considérable, ce qui ne veut pas dire que ces articles résolvent une fois pour toutes, dans toute sa complexité, la question des véritables opinions politiques de Beyle — sujet intarissable de discussion. On peut plus facilement en déduire ce que ses opinions ne sont pas que ce qu'elles sont. D'abord, et malgré ce à quoi on aurait pu s'attendre — car on connaît le culte qu'il avait voué à Napoléon — il ne se montre pas bonapartiste. Il dit, en 1823, que l'acte additionnel détruisait toutes les illusions qui restaient et prouvait que l'exilé, à son retour de l'île d'Elbe, ne différait en rien du chef ambitieux qui, depuis si longtemps, tàchait d'éteindre en France toute étincelle de liberté et d'étouffer les derniers germes de l'esprit d'indépendance (1). Il ne regarde plus Napoléon comme le héros idéal, c'est-à-dire l'homme qui est utile à sa patrie, et il en vient même à écrire : « Quelle chance pour nous que nous ayons perdu la bataille de Waterloo ! Si Napoléon avait été vainqueur,

1. *New Monthly Magazine*, juin 1823.

nous serions toujours des imbéciles, éblouis par la gloire militaire, comme nous l'étions en 1812. » (1).

Il ne se montre pas non plus républicain. L'idée d'une république, prétend-il, ne plaît à personne en France, et c'était folie toute pure que d'adopter une forme de gouvernement si peu conforme aux goûts d'une nation qui aime à avoir un roi montant bien à cheval et entretenant une jolie maîtresse, un roi, en un mot, sous lequel on s'amuse.

Mais, si Stendhal condamne Napoléon comme funeste à sa patrie, et si l'idée d'une république l'horripile, il n'épargne pas pour cela les Bourbons et le gouvernement du jour. Il s'en prend aux Bourbons en personne. Il se moque de Louis XVIII et de ses prétentions littéraires, disant que son *Voyage à Bruxelles et à Coblentz* est écrit dans un style de femme de chambre, que les solécismes y abondent, que c'est le voyage d'Arlequin — manger et avoir peur, avoir peur et manger. Quant à Charles X, il prétend que jamais, depuis trois siècles, souverain ne fut autant méprisé. Les Bourbons lui déplaisent donc, et, de même, tout ce qui les entoure. Il fait un tableau peu attrayant de la Cour. « Figurez-vous, écrit-il, un salon occupé par douze ou quinze ducs et cinq ou six femmes. Comme les convenances n'admettent pas d'y parler politique et qu'on ne s'y entretient ni de science ni de littérature, vous sentez que ce n'est point sans quelque embarras que ceux qui composent cette bril-

---

1. *London Magazine*, décembre 1825.

lante réunion parviennent à soutenir la conversation, jusqu'au moment où l'horloge, en sonnant onze heures, donne le signal du départ. Au milieu de cette pièce, un vieillard un peu sourd, d'un caractère aimable et facile et d'une politesse exquise, joue au whist : c'est le roi. Une jeune femme délicate, qui est toujours en mouvement et qui n'est pas sans grâce, cherche... à répandre quelque gaieté dans cette réunion un peu sérieuse : c'est la duchesse de Berry. Une autre femme moins jeune et qui a plus d'embonpoint, la duchesse d'Angoulême, sommeille de temps en temps, les bras ployés sur la poitrine. Elle a le *coup de boutoir* du roi, son père... Avant la révolution, toute la noblesse française se pressait à Versailles, mais la profonde piété de la plupart des membres actuels de la famille royale les a un peu isolés et a communiqué un caractère très grave à leurs réunions. Les plus nombreuses ne se composent guère que d'une vingtaine d'individus qui leur sont presque tous attachés par des appointements plus ou moins considérables. »

Si l'on s'ennuie à la Cour, on ne s'amuse pas beaucoup plus dans le monde, et Stendhal fait un tableau désenchanté de la société parisienne de son époque, tableau qui devrait être publié en guise de préface dans toutes les nouvelles éditions d'*Armance,* tant il explique bien le milieu dépeint dans ce roman. « Napoléon, écrit-il, désireux de procurer de la considération pour sa cour naissante, voulait qu'elle fût morale... et elle était. Les jeunes filles qui, en 1804, avaient douze ans ont été élevées sous l'empire tout-puissant de cette loi

qu'aucune femme ne doit sortir sans son mari... Le résultat de cette habitude, sans doute fort morale, a été de tuer l'art de la conversation. L'amabilité française n'existe plus. En présence de son mari, une femme perd son indépendance : il est l'autorité établie, et même s'il use doucement de son autorité, sa présence n'en impose pas moins une certaine contrainte, et met comme un frein à tout abandon. De 1804 à 1814, la meilleure compagnie était très collet-monté et très ennuyeuse, mais, par contre, la morale était bien près de la perfection : les mères s'acquittaient avec l'exactitude la plus scrupuleuse des devoirs sérieux que leur impose la nature, les pères rêvaient aux dots qu'ils pourraient donner à leurs filles, en vivant avec autant d'économie que possible et en dépensant leur argent de la meilleure façon qu'ils sussent... Les Bourbons recommencèrent en 1814 le règne des maîtresses et des prêtres. Mais les Bourbons n'ont pas d'influence sur l'opinion publique : le vieux Louis XVIII était boîteux, infirme, moribond, en proie à mille maladies : il est vrai qu'il était auteur et qu'il avait publié son *Voyage à Coblentz,* mais ce n'était pas tout à fait assez. Pour la première fois dans l'histoire de France, l'exemple de la Cour reste sans influence. Quelques duchesses ont fait des efforts pour remettre en faveur les habitudes de l'ancien régime, mais inutilement. Par conséquent, on s'ennuie dans la société parisienne. Dans les salons les plus brillants de Paris, les femmes sont abandonnées, elles se réunissent dans un coin tandis que les hommes se tiennent à part pour discuter politique ou jouer à l'écarté... La haute

société française est actuellement le repaire favori de l'Ennui. Ces pauvres femmes négligées ont de l'intelligence, de l'imagination, de la sensibilité, des passions. A quoi peuvent-elles s'intéresser? A la religion ? Depuis 1820, le triomphe des Jésuites qui gouvernent la France et mille demi-bassesses et vexations ont dégoûté du catholicisme les âmes les plus généreuses. C'était donc le moment pour fonder une nouvelle secte. M. Constant vient s'offrir comme chef de cette religion... Les jolies duchesses qui s'ennuient, qui voudraient s'occuper et *faire parler d'elles* vont maintenant s'en faire les adeptes(1). » Et une de ces jolies duchesses se trouvera dans *Armance*, où elle s'appellera la marquise de Bonnivet, cette mondaine mystique, qui fait de son salon une salle de conférence théologique, où elle cherche à éveiller le *sens intime* des *êtres rebelles*, comme elle désigne les incrédules, et à les convertir à cette croyance que « ce qui est fort beau est nécessairement toujours vrai », ainsi que le lui ont appris les êtres intermédiaires entre Dieu et l'Homme, qui voltigent à quelques pieds au-dessus de nos têtes et qui, de cette situation supérieure, *magnétisent nos âmes*.

Pénétré d'un mépris profond pour la société, pour Charles X et pour la Cour, Stendhal déteste non moins cordialenent les ministres du roi. Il déteste les Jésuites (ce qui s'explique d'ailleurs par diverses raisons), se plaignant qu'ils soient les véritables rois de la France, que l'avancement dans la Garde Royale et la nomina-

1. *London Magazine*, février 1825.

tion à toutes les places dépendent d'eux, et même qu'ils puissent commettre impunément tous les crimes, sauf, peut-être, le meurtre. Il s'indigne surtout que l'éducation soit mise entre leurs mains, ce qui la ramène à ce qu'elle était sous l'ancien régime. Puis, il se console en faisant une réflexion curieuse. « Les Jésuites, dit-il, ont repris leur pouvoir en France, mais d'ici vingt ou trente ans, ils seront expulsés de nouveau et la famille royale avec eux. Il sera proclamé que chaque Français paye son prêtre comme il paye son boulanger et, au lieu d'une famille royale entretenue au prix de quarante millions, nous nous contenterons d'un président avec un salaire de cinq millions. »

Il va sans dire que Stendhal désapprouve tout ce que fait la Chambre, et il s'en venge en s'en moquant, appelant la Chambre retrouvée la Chambre la plus stupide qui ait existé dans aucun pays depuis trente-cinq ans. « Ils ne savent pas ce qu'ils font, écrit-il. Trois ou quatre fois dans le cours d'une discussion, M. de Villèle ou M. de Martignac est obligé de monter à la tribune pour empêcher que la même question soit décidée de deux façons différentes(1). » Tous ceux qui occupent une place sous les Bourbons ont été élus, dit Stendhal, non pas parce qu'ils ont du talent, mais parce qu'ils sont bien pensants. Ainsi M. Sosthènes de La Rochefoucauld fut nommé directeur de l'Opéra à cause de sa piété exemplaire ; il était même tellement pieux qu'il n'avait jamais mis le pied à l'Opéra et, le jour de

1. *London Magazine*, avril 1825.

sa nomination, il fallut qu'on lui indiquât la salle, qu'il ne connaissait pas encore (1). Il comprit d'ailleurs si merveilleusement sa nouvelle fonction qu'il signala son élection en annonçant qu'il donnerait un prix de quatre mille francs à l'auteur qui écrirait l'opéra le plus moral, le plus religieux et le plus monarchique (2).

On vient de voir que Stendhal n'est pas royaliste. Reste le libéralisme, mais c'est un libéral qui fait bien des réserves, ne s'associe pas très étroitement à son parti et se garde le privilège de parler avec le mépris le plus blessant de ses chefs. Pourtant il faut croire qu'il est libéral parce qu'il le répète à maintes reprises et aussi un peu parce qu'en littérature, il a un faible pour les écrivains libéraux — peut-être bien sans s'en douter, car il assure qu'il est impartial et qu'il écrit sans parti-pris.

Il serait cependant difficile d'expliquer, sauf par ses sympathies politiques, certains de ses jugements littéraires. Est-ce, par exemple, pour des raisons purement littéraires qu'il met Béranger avant tous les autres poètes de son époque ? En vérité, son enthousiasme pour lui ne connaît pas de bornes. Il dit que les *Chansons Nouvelles* de Béranger prendront place parmi les modèles impérissables de la littérature française, que la postérité le rangera à côté de La Fontaine, de Boileau et de Racine, que ses poèmes supportent la comparaison avec les ouvrages du « plus

1. *London Magazine*, octobre 1825.
2. *London Magazine*, janvier 1825.

grand poète que la France ait produit, c'est-à-dire La Fontaine » (1). Dans un sens, il est même supérieur à La Fontaine, car il a un plus grand nombre d'idées et des pensées plus profondes. Tout bien considéré, il est le seul poète vivant dont on lira encore les œuvres dans cinquante ans (2). Après lui, on peut nommer Lamartine, puis, à un rang encore plus bas, Delavigne (que Stendhal écrit, suivant l'orthographe de l'époque, De la Vigne). C'est tout ce que la France possède comme talent poétique. Certes, il y a une foule de petits rimeurs, qui, par un charlatanisme habile, parviennent à faire acheter leurs ouvrages, mais ce serait faire injure au sens commun que de les nommer. Même Lamartine et Delavigne doivent leur succès à des manèges politiques plutôt qu'à leurs mérites, car Lamartine s'est fait prôner par la cabale aristocratique qu'il a flattée avec une servilité sans bornes, tandis que Delavigne, faisant rimer gloire avec victoire, France avec espérance, est devenu l'enfant chéri de la cabale libérale, des bonapartistes et des partisans de l'honneur national (3).

Ce que Stendhal leur reproche surtout, c'est leur trop d'emphase, leur ton tragique et enflé, leur prédilection pour les grands mots — la mélancolie, la gloire, la mort, la liberté. Cela plaît à la nation, de même que l'homme du peuple, qui va voir une mauvaise tragédie,

1. *London Magazine*, mai 1825.

2. *New Monthly Magazine*, février 1825.

3. *London Magazine*, mai 1825.

est surtout impressionné par le roi, qui est bien habillé et parle deux fois plus haut que les autres acteurs. Somme toute, Lamartine et Delavigne ne sont que des hommes de talent, qui ont su soigner leur réputation.

Peut-être, dit Stendhal, faudrait-il modifier ce jugement en ce qui concerne le premier volume des *Méditations* de Lamartine. Elles étaient, comme les meilleures chansons de Béranger, la voix de son âme, et ce n'est que depuis, et ravi de la réputation que lui faisait le parti ultra, que Lamartine a *choisi* d'écrire. Sa grande qualité, c'est la sensibilité : tout son génie lui vient de son cœur et quand son génie le soutient, il est sans égal. Aucun poète français, pas même Voltaire, pas même Racine, pas même La Fontaine, n'a rien produit qui vaille la *Dédicace* du *Dernier Chant de Childe-Harold.* Mais il a un défaut énorme, qui fait qu'on peut rarement lire vingt vers de lui avec un plaisir soutenu : c'est que son cerveau est vide et stérile, il lui manque, non seulement des idées profondes, des aperçus justes et pénétrants, mais le sens commun. Et cela est vrai à la lettre. Par exemple, dans le *Dernier Chant de Childe-Harold* les marins mettent à la voile avant de lever l'ancre ! (1) Et Stendhal cite les vers :

La voile qui s'entr'ouvre au vent qui l'arrondit
Monte de vergue en vergue et s'enfle et s'agrandit :
Et couvrant ses flancs noirs de l'ombre de son aile
Fait pencher sur les flots le vaisseau qui chancelle ;
On lève l'ancre, il fuit...

Le plaisant de l'histoire, continue Stendhal, c'est

1. *London Magazine*, juin 1826.

que Lamartine a souvent été en mer, mais au lieu de faire attention à ce qui se passait sur le bateau, il rêvait. On ne s'étonnera pas qu'un poète qui est incapable de comprendre une vérité aussi simple que la nécessité de lever l'ancre avant de mettre à la voile ne comprenne rien aux vérités politiques et morales qui sont actuellement à la portée de tout le monde : en effet, il ne se doute même pas de leur existence et les pensées qui font la base de ses poèmes sont on ne peut plus puériles. Elevé dans une famille ultra, entouré de personnes aux opinions surannées, étroites et mesquines, protégé par le parti des jésuites, tout conspire à le tenir dans l'ignorance des réalités de la vie. Ainsi, malgré son génie, il manque d'intelligence et malgré son caractère droit et loyal, il se prête à des actions qui, chez un autre, seraient des bassesses. « Si je vous lisais le *Chant du Sacre,* dit Stendhal, vous rougiriez d'indignation à huit ou dix passages, et il me faudrait vous expliquer comme quoi M. de Lamartine est peut-être le seul individu qui ne comprenne pas la signification de ce qu'il a écrit. » Voilà par où il est inférieur à Byron, qui a un fonds d'idées et d'expérience très appréciables, même dans un poète.

Lamartine a un autre défaut — la négligence. Il répète le même mot dans deux vers qui se suivent et il est évident qu'il ne relit pas ses poèmes, mais Stendhal ne le lui reproche pas trop, tant il est aise de rencontrer un poète qui ne prend pas ses vers tout faits (1).

---

1. *London Magazine*, Juin 1825.

Delavigne a tout le bon sens, toute la conscience des réalités qui manque à Lamartine, mais il n'a pas l'âme d'un poète. Il travaille régulièrement comme un commis quatre heures par jour et gagne quatre-vingts livres par mois ! Que M. Delavigne avale M. de Lamartine, dit Stendhal, et vous aurez un homme de génie complet.

Après Béranger, Lamartine et Delavigne, Stendhal place deux poétesses, — Mme Tastu et Mlle Delphine Gay (1). Il trouve à Mme Tastu le plus de talent ; c'est une imitatrice réussie du style mélancolique et splénétique de Lamartine, quoique son emphase incessante et laborieuse devienne à la longue très fatigante. Quant à Mlle Delphine Gay, elle a une certaine audace qui vous empêche de bâiller, mais elle pousse l'affectation trop loin, à un point si ridicule qu'on s'en étonne même à Paris. Elle a d'ailleurs bien peu de génie poétique, elle fait tout simplement de la déclamation, du mauvais Chateaubriand ou du Marchangy, — ce qui ne l'empêche pas de s'appeler modestement *la muse de la patrie.*

Vigny et Hugo exaspèrent Stendhal. « Celui qui sait lire les énigmes les plus obscures, dit-il à propos d'*Eloa,* (2) serait embarrassé pour découvrir le sujet de ce poème, mais pour ne pas vous irriter trop, je vous dirai qu'Eloa est l'histoire d'une larme de Jésus-Christ. Cette larme, que laisse tomber l'Homme-Dieu à la vue

1. *London Magazine,* Juin 1825.
2. *New Monthly Magazine,* décembre 1824.

des malheurs de l'humanité, devient, selon le témoignage extraordinaire de M. de Vigny, un ange et non pas seulement cela, mais un ange dont on n'a jamais entendu parler parmi les théologiens, c'est-à-dire un ange féminin. Quel sera le sort de cet ange féminin, de cette ex-larme ? Elle est séduite ! Et par qui ? Par Satan en personne ! Cette larme qu'a laissé tomber Jésus-Christ, parle d'amour avec le diable, qui la mène en enfer, où elle devient reine de son pays. On le croira à peine, mais ce mélange incroyable d'absurdité et d'impiété est très admiré par la grande cité de quatre-vingt mille habitants qui s'appelle le Faubourg St-Germain. Toute l'ancienne noblesse proteste que cette rhapsodie horrible et extravagante est un chef-d'œuvre et que M. de Vigny est un imitateur très doué de lord Byron. Ce qui est encore plus absurde que le poème, c'est que la description des amours et de l'incarnation d'une larme ait été prise pour une imitation, et une imitation réussie, de l'auteur de *Don Juan* et du *Corsaire*. Chose étrange : l'auteur de cette quintessence d'absurdité n'est pas, à proprement parler, fou, car la plupart de ses vers sont bien tournés, tellement polis et remaniés qu'on ne voit que trop l'art et le labeur avec lesquels ils ont été faits. Mais c'est peine perdue, tout au moins pour des lecteurs terre-à-terre et peu mystiques, qui trouvent impossible de lire cent vers de ce poème sans s'endormir d'un sommeil profond. C'est un résultat que n'a sans doute pas prévu le comte Alfred de Vigny, bonhomme de lettres, quand il s'est assis pour décrire les tendres et touchantes amours de Satan

avec l'incarnation d'une larme divine. Si l'on ne craignait pas d'être impie, l'on se demanderait si l'auteur n'est pas allé chercher l'inspiration dans de trop abondantes libations de ce vin fameux nommé *Lachrima Christi.* »

Hugo, le « somnifère » Hugo, est aussi malmené que Vigny. Certes, ses vers sonnent bien, mais ils ne veulent rien dire — pas le plus petit bout d'une idée ne s'y fait voir et après les vingt premiers vers, l'on n'écoute plus.

On voit que la poésie française de son époque trouve peu de faveur aux yeux de Stendhal. Il n'est guère plus indulgent pour la prose. Le seul genre qu'il trouve digne de louange, c'est le genre historique : il apprécie fort celui-là et prodigue des éloges sans réserve à Mignet, à Thierry, à de Barante. « Une véritable révolution s'est faite, dit-il, dans cette branche de la littérature, et l'on ne se contente plus des compilations mutilées, pâles et incomplètes d'autrefois. »

Mais en dehors de l'histoire, il ne voit pas grand' chose dont on puisse se louer. Il ne fait même pas exception pour lui-même, et s'érigeant en critique d'un de ses propres livres, il écrit avec un admirable détachement : « Ce sujet [il s'agit d'*Olivier*, par la duchesse de Duras], conduisit l'auteur sur un terrain dangereux. Cependant M. de Stendhal a entrepris de braver ce danger, et une seconde édition d'*Armance* est actuellement en cours de publication. Cet ouvrage dépeint les salons et les mœurs de 1827, sujet délicat à manier... *Armance* a été critiqué avec beaucoup de

sévérité et, certes, c'est une production pleine de défauts ». (1)

Il va sans dire que Chateaubriand, « le grand Lama », « le plus grand hypocrite de la France », l'horripile, tant pour des raisons politiques que pour des raisons littéraires. « Les demi-bassesses et les capucinades de M. de Chateaubriand, dit-il, (2) n'ont eu d'autre effet que de nous dégoûter de son onction et des sentiments vertueux dont il fait profession... A vrai dire, la mention « Il ne s'est pas vendu » sera bientôt l'éloge le plus rare qu'on puisse inscrire sur le tombeau d'un Français... M. de Chateaubriand ne voit et ne nous apprend rien de neuf. Quand on ne le comprend pas, c'est parce qu'il est mystique ou théologique, non pas parce qu'il exprime des idées nouvelles qui soient au-dessus de la plupart de ses lecteurs. En un mot, c'est un peintre et non pas un penseur. Les trois quarts de sa vie et de ses écrits sont des mensonges : ainsi il exaspère ses lecteurs qui voudraient le traiter d'hypocrite. Ses mensonges sont parfois tellement impudents que ses écrits en deviennent illisibles. Par exemple, jamais personne possédant la dose ordinaire d'intelligence n'a pu achever le *Génie du Christianisme.* Stendhal trouve l'*Itinéraire à Jérusalem* rempli de gasconnades et de suffisance, et il éreinte le *Dernier des Abencerrages.* C'est, dit-il, une triste imitation de Zaïde, et la production

1. *New Monthly Magazine*, mai 1828.
2. *New Monthly Magazine*, mars 1826.

la plus ennuyeuse qui soit. Les quatre principaux personnages ont le malheur d'être parfaits : cela pourrait encore passer, si seulement ces caractères étaient bien développés, mais le noble auteur n'est occupé qu'à combiner les artifices de son style et à lui conserver une dignité soutenue. Il a fait toute sa vie des efforts pour avoir ce genre d'éloquence que l'on nomme onction, mais c'est une des choses qui s'obtiennent le moins par imitation. Et Stendhal compare Chateaubriand avec Walter Scott, dont la diction est si facile, si naturelle. Chez Scott, ce sont les pensées qui sont élevées : le langage reste simple et même parfois négligé.

Victor Hugo plaît aussi peu à Stendhal par sa prose que par ses vers. Il se moque avec esprit de *Han d'Islande* (1) et des horreurs où l'auteur se complaît, horreurs tellement exagérées que l'on est tout d'abord tenté de croire à une mystification ou à une satire de certains romanciers contemporains. Il se moque également de son style enflé et de son amour des périphrases. M. Hugo ne peut pas dire « la Morgue », écrit-il ; il l'appelle bien plus noblement « la maison lugubre consacrée par la piété publique et la prévoyance sociale à la réception des morts inconnus ».

A bien compter, il n'y a peut-être que deux prosateurs français qui plaisent entièrement à Stendhal. Il y a Courier, qu'il nomme l'homme le plus intelligent de France et qu'il met immédiatement après Voltaire comme pam-

1. *New Monthly Magazine*, avril 1823.

phlétaire (1). Il était, dit Stendhal, l'ennemi déclaré de l'absurde emphase et de l'affectation avec lesquelles Chateaubriand a corrompu la littérature française ; son style rappelle la vigueur et la naïveté de Montaigne : s'il avait vécu, il aurait été le Pascal du XIX[e] siècle.

Il y a encore Mérimée. Son *Théâtre de Clara Gazul* est une œuvre originale qui n'est modelée sur aucune autre production — éloge qu'on ne peut donner à aucun autre écrivain dramatique depuis Beaumarchais. Heureusement, la Bastille n'existe plus, dit Stendhal, autrement, l'Académie française, par imitation (elle l'affectionne tant !) aurait demandé des fers et un geôlier pour ce jeune et imprudent novateur, qui menace d'effacer sa gloire. Au lieu d'incidents forcés et peu vraisemblables, de caractères exagérés et dépeints sous de fausses couleurs, tels qu'on les trouve dans l'*Ecole des Vieillards* de M. Delavigne, le *Tyran Domestique* de M. Duval, et d'autres comédies peu comiques, nous avons dans ses pièces une intrigue simple, vraisemblable, bien agencée, tout à fait intéressante et, surtout, nous avons un tableau exact et excellent de la société française, comme elle existait sous Napoléon (2). Pour ce qui est des autres auteurs dramatiques de l'époque, en dehors de Scribe, qui fait des comédies amusantes, il n'y a personne, dit Stendhal, qui mérite d'être mentionné.

---

1. *London Magazine*, mai 1825.
2. *London Magazine*, juillet 1826.

CHAPITRE VII

Influence de la littérature anglaise sur Stendhal

Il convient que je commence ce chapitre en offrant toutes mes excuses à M. de Stendhal pour mon indiscrétion, en abordant un sujet qu'il aurait préféré voir passer sous silence. Il prétendait fièrement être imperméable (c'est son mot), ne jamais subir d'influences, soit françaises, soit étrangères, garder son génie comme renfermé dans un harem, loin des atteintes du dehors. C'est donc avec bien des hésitations que je me propose d'examiner quelle influence a pu exercer sur lui la littérature anglaise. Je ne parlerai pas ici de ses plagiats d'auteurs anglais (1), d'un passage pris dans Johnson, de tel chapitre de son œuvre traduit d'un article de la *Revue d'Edimbourg*. Ce sont des marques tout extérieures de ses fréquentations intellectuelles et elles ne prouvent rien, sinon qu'il se trouve par hasard que tel ou tel écrivain anglais avait déjà exprimé, sous une forme qui se recommandait aux yeux de Stendhal, des idées qui lui étaient chères. Il s'agit ici de pénétrer

1. Voir à l'appendice B.

plus avant et de se demander en quoi la littérature anglaise a contribué à former son esprit.

Et d'abord, qu'il me soit permis de distinguer deux manières différentes dont ses lectures anglaises ont influé sur lui. La première est le résultat de l'application qu'il y apporte dans le but avoué de cultiver et de fortifier son esprit ; la seconde est inconsciente, involontaire, celle justement contre laquelle il se serait défendu avec le plus grand acharnement si ses contemporains la lui avaient fait remarquer. Disons qu'il se met à l'école chez les uns, les regardant avec tout le respect que témoigne un bon élève à ses maîtres, et qu'il s'amuse avec les autres, attrapant, bien malgré lui et sans s'en douter, quelque chose de leurs façons.

Son grand maître, c'est d'abord Shakespeare. Préoccupé dans sa jeunesse de l'idée de faire une pièce de théâtre, il commence par l'étudier dans l'intention de surprendre ses secrets et de les mettre à profit dans les tragédies et les comédies qu'il ne se lasse pas d'ébaucher (1). Mais comme il n'a décidément pas le génie du théâtre et que ses efforts pour pousser dans cette fausse direction son génie naturel ne vont pas très loin, nous pouvons l'imiter et en rester là dans notre examen.

Puis, c'est Shakespeare psychologue qu'il médite, augmentant et fortifiant par son commerce avec le poète la qualité maîtresse de son propre génie. Il contrôle sur

1. Pour la liste de ces pièces ébauchées, voir Cordier, *Stendhal et ses amis*, p. 109.

les personnages du poète ses propres observations et expériences (1), ce qui est la meilleure façon de se mettre à son école. Dès le premier moment, il ne s'agit pas pour lui de prendre le théâtre de Shakespeare comme un traité de psychologie, mais d'y apprendre comment s'acquiert la science même. Le poète lui montrera le chemin (2).

D'ailleurs, est-ce que sa conception même de l'art comme d'un miroir présenté à la nature n'est pas celle de Shakespeare ? « Nous sollicitons un peu de l'indulgence que l'on a montré aux auteurs de la comédie des *Trois Quartiers,* dit Stendhal. Ils ont présenté un miroir au public : est-ce leur faute si des gens laids ont passé devant ce miroir ? De quel parti est un miroir ? (3) » Et Shakespeare de dire par la bouche des acteurs dans *Hamlet* qu'il prétend *« to hold as'twere a miror up to nature : to show virtue her own feature, scorn her own image, and the very age and body of the time his form and pressure* (4). »

Il est évident qu'on ne peut pas pousser plus avant cette comparaison et rapprocher les deux auteurs autre-

---

1. Voir, par exemple, *De l'Amour,* pp. 26, 83.

2. Voir *Journal,* p. 226. « M'exercer à me rappeler mes sentiments naturels, voilà l'étude qui peut me donner le talent de Shakespeare.»

3. *Armance.* Avant-Propos, III. Ailleurs Stendhal définit le roman comme « un miroir que l'on promène le long d'un chemin ».

4. *Hamlet,* III, 2 (*Traduction*) : « .... réfléchir la nature comme un miroir, montrer à la vertu ses propres traits, à la vanité, sa propre image, à tous les temps et à tous les âges, leur physionomie et leur empreinte. »

ment que par la finesse de leur observation. Chercher une teinte shakespearienne dans l'œuvre de Stendhal serait une futilité trop apparente pour que j'aie à m'excuser de ne pas le faire.

Il serait intéressant au contraire de comparer Stendhal avec ces grands romanciers du XVIIIe siècle, Fielding et Sterne, qui sont fameux, eux aussi, pour leur don d'observation, leurs aperçus si justes, leurs fines analyses de sentiments. De nombreuses allusions dans ses journaux et ses lettres indiquent qu'il les lit, et non pas seulement qu'il les lit, mais qu'il les médite avec délices, tâchant de dégager et de s'approprier leur méthode d'observation. Il serait trop extraordinaire que ces lectures aient été sans influence sur son génie, qu'il ne se soit rien assimilé de ces auteurs, qu'il étudiait au début même de sa carrière, lorsque tous ses efforts tendaient à donner une forme à son talent, à déterminer la voie qu'il allait poursuivre.

Certes, ce n'est pas un élève humble et soumis, — la soumission n'était pas dans son caractère, — mais pour s'être affranchi en quelque sorte de la tutelle de ses maîtres, il n'en garde pas moins dans son œuvre des traces très évidentes de l'apprentissage qu'il fit.

Pour ce qui est de Sterne, il y a tout un côté de son génie que Stendhal n'a assurément pas goûté, et qu'il était peu fait pour s'assimiler. Son « shandysme » qui constitue pour beaucoup de lecteurs tout son charme, n'est guère pour lui plaire et par conséquent, il n'en est rien passé dans son œuvre. Fasciné, par contre, par les vérités que découvre Sterne sur le cœur humain,

ravi de fréquenter un esprit amoureux comme lui du « petit fait vrai » et des nuances délicates qui échappent aux autres, il le lit avec ardeur et l'étudie avec application. Sterne devient avec Shakespeare son maître en psychologie, un maître auquel, bien entendu, il ne soumet son génie qu'à moitié, ne retenant de la leçon apprise que juste ce qui lui en plaît. La grande différence entre élève et maître, c'est qu'à côté du psychologue qui est en Sterne, il y a... Sterne, et M. Shandy et sa femme, Corporal Trim, Yorick, Mon Oncle Toby sont pour le moins les enfants de sa chair tout autant que de son intelligence. Les larmes qu'ils versent sont celles que répand Sterne avec tant de complaisance, langoureusement couché aux pieds de ses nombreuses (trop nombreuses !) amies : leurs attendrissements sont ses attendrissements, leurs transports, ses transports. Stendhal est un observateur d'un autre calibre, plus objectif, pour parler allemand avec un mot français. Si Julien Sorel écrit cella avec deux l, s'il déteste son père et lit Voltaire en cachette, ce n'est pas parce qu'il est le fils de Stendhal. C'est bien plutôt que Stendhal a eu l'occasion de constater, — et peu importe que ce soit sur lui ou sur un autre, — qu'il est possible de tomber dans ces défauts là. Il faut un talent d'observation tout à fait remarquable pour dépeindre Fabrice, Julien Sorel, la duchesse de Sanseverina, mais la psychologie la plus délicate ne suffit pas pour créer Corporal Trim et Mon Oncle Toby. Elle ne fait que corriger et contrôler, peut-être même à l'insu de l'auteur, les créations d'un cœur sentimental, lié à

une nature sensuelle et faible et à un esprit à la Rabelais.

Je viens d'appliquer à Sterne le mot « sentimental », et c'est un point de ressemblance entre lui et Stendhal. Je me hâte d'ajouter que je ne parle pas de cette sensibilité un peu spéciale du *Voyage Sentimental,* car ce serait, en effet, un portrait inédit que Stendhal fondant en larmes sur le cadavre d'un âne, et se répandant en regrets à la vue d'un remise fatigué.

C'est dans une sensibilité un peu différente qu'ils se rencontrent — puisque on reconnaît enfin que Stendhal était excessivement sensible. Il pleurait encore, dix ans après l'avoir perdue, une maîtresse qu'il avait adorée et il rêva toute sa vie à une existence qui s'écoulerait doucement dans la compagnie d'une femme aimée. C'était précisément l'idéal de Sterne (1).

Naturellement, il y a entre les deux hommes l'abîme d'un pays et d'une époque, et cela explique certaines différences essentielles dans leurs liaisons. Il y a de plus entre eux la différence d'un caractère expansif, décidément cabotin, entièrement dépourvu du sentiment de la dignité de l'homme, à une nature très orgueilleuse, se sentant supérieure aux autres, meil-

1. Je suis heureux que vous soyez amoureux : cela vous guérira tout au moins du *spleen,* qui est mauvais pour les hommes comme pour les femmes. Il me faut toujours à moi-même quelque Dulcinée dans l'esprit ; cela met de l'harmonie dans l'âme... Mais j'agis toujours à la façon française, c'est-à-dire avec sentiment. « *L'amour,* disent-ils, *n'est rien sans sentiment* »

(Lettre de Sterne, du 23 mai 1765).

leure et plus digne, s'ouvrant avec difficulté, mais poussée impérieusement à le faire par ce besoin de sympathie qui l'anima toujours. Toutefois, malgré de nombreux traits qui sembleraient les éloigner l'un de l'autre, un point de contact existe dans leur commune sensibilité maladive, qui cherchait à s'abriter des choses de ce monde auprès d'une âme compatissante. Un critique anglais prétend que la liste des femmes qui ont trôné dans le cœur sensible de Sterne est aussi longue et sans nul doute, plus réelle, que le rôle des maîtresses célébrées par Homère. Que reste-t-il donc à dire de Stendhal et de ses amies, sinon que, sur ce chapitre, il ne le cède en rien à Sterne ? Leur ressemblance à cet égard est encore plus frappante quand on considère qu'ils aiment tous les deux « avec sentiment » comme disait Sterne, avec beaucoup de sentiment.

La part faite à cette sensibilité dans leurs œuvres permet de nouveau de constater la différence qu'il y a entre leurs deux manières. Dans une étude très peu sympathique, Thackeray se moque avec une grande sévérité du procédé de Sterne, qui, « trouvant que ses larmes étaient contagieuses et qu'elles lui apportaient de la renommée, exerçait le don lucratif de pleurer : il s'en servait et pleurait à toute occasion ». Ce n'est pas là le reproche qu'on aurait à adresser à Stendhal, qui, ne prétendant apporter à sa besogne qu'une intelligence perspicace et éveillée, ne voulait qu'aucune faiblesse, aucun mouvement naturel trahît sa paternité. Il s'était fait psychologue de métier, comme on se fait chirurgien, et que faut-il de plus, quand on se

mêle de disséquer, qu'un œil attentif et une main exercée et sûre ? Un cœur serait encombrant. Fidèle donc à son rôle d'observateur sévère et impartial, il n'intervient jamais dans ses récits pour s'attendrir sur ses personnages, ce qui fait qu'il est assez bien arrivé à faire croire à son insensibilité. Aux yeux de la plupart de ses lecteurs, comme d'ailleurs aux yeux de presque tous ses amis, il reste le coupant et froid Stendhal que dépeint Mérimée. Sterne, et avec lui beaucoup de ses admirateurs, ne se seraient pas aperçus qu'il est passé dans Mme de Rénal et Clelia Conti un reflet de la sensibilité de leur auteur, car il n'est pas venu une seule fois verser sur elles des larmes de tendresse et de compassion.

L'influence de Fielding sur Stendhal n'est pas moins avérée que celle de Sterne (ne nous dit-il pas lui-même qu'il étudie la psychologie chez Fielding) (1) et elle est tout aussi délicate à définir. Comme il manque à Stendhal le sens comique de Fielding et l'énergie de sa plume, plus en accord avec le XVIIIe siècle qu'avec le XIXe, comme il lui manque aussi ses préoccupations morales qui percent malgré la brutalité et le débraillé de sa peinture, le talent des deux auteurs présente au premier abord surtout des contrastes saisissants. Où trouver dans Stendhal des situations comiques ? où découvrir chez lui l'ombre d'une préoccupation morale ? Il est vrai que, comme Fielding, il déteste l'hypocrisie et

1. *De l'Amour*, p. 305.

l'affectation. Mais son mépris se manifeste par des traits aiguisés, lancés par occasion contre « ce vice ignoble du XIXe siècle », tandis que Fielding l'attaque dans une intention édifiante, se donnant comme but déclaré de lui faire une guerre persistante, implacable, sans relâche. On s'imagine bien que ce n'est pas par souci moral que Stendhal s'acharne contre les hypocrites, et il est même possible que, s'il s'était vu menacé de cette interprétation de son attitude, il eût retenu sa plume. C'est un défaut essentiellement anglais, que de vouloir se faire une chaire du roman.

Stendhal lit Fielding comme il a lu Sterne, c'est-à-dire l'esprit ouvert, libre de tout respect superstitieux, ne cherchant qu'à fortifier par cette lecture le genre de talent qu'il sent en lui. Et comme il est, malgré toutes ses protestations, un Français du XIXe siècle, tandis que Fielding appartient à l'Angleterre rude, vigoureuse, pas trop civilisée de 1750, sa galerie de portraits ne présente pas beaucoup de ressemblance extérieure avec celle de Fielding. Il aurait mal appris sa leçon si le contraire s'était produit. C'est son maître lui-même qui lui dit de ne pas se contenter des livres, mais de regarder autour de lui. « Il y a un autre genre de connaissance, écrit Fielding, que la science n'a pas le pouvoir de communiquer, et qui s'acquiert par la conversation. Cela est si nécessaire à l'intelligence du caractère de l'homme, que personne ne l'ignore plus que les pédants instruits, dont l'existence s'est consumée dans les collèges et au milieu des livres : car, si finement que la nature humaine ait pu être

dépeinte par des écrivains, le vrai système pratique ne s'apprend que dans le monde...

« D'ailleurs, cette conversation du romancier doit être universelle, c'est-à-dire qu'il lui faut faire connaissance avec tous les rangs, tous les degrés de l'humanité, car la connaissance de ce qu'on appelle le *high life* ne lui enseignera rien sur les basses classes ; et de même, *e converso*, pour bien connaître les classes inférieures, il ne saura nécessairement pas les mœurs de ceux qui sont en haut (1). »

Voilà la méthode formulée en des termes très clairs, et certainement Stendhal l'a bien méditée et mise à profit, à preuve ses connaissances psychologiques, tellement plus délicates, plus fouillées que celles de Fielding. Jamais il ne tombera dans le défaut de celui-ci, de présenter des types plutôt que des hommes en chair et en os. Si certains des personnages de Fielding vivent devant nos yeux, telle la douce, la patiente, la tendre Amelia, Squire Western avec son amour pour ses chevaux et sa fille, sa belle humeur, ses brusques colères, ses repentirs, ses larmes, ses jurons et son patois barbare, tels aussi Miss Bridget Allworthy, sévère et empesée, le philosophe Square, le pédant Thwackum, il n'en est pas moins vrai que, comme Dickens, Fielding cède souvent inconsciemment à son penchant pour la caricature. Stendhal, regardant dans la vie réelle, voit que les hommes ne sont pas tout d'une pièce, et se garde de ce défaut. Il a

---

1. Fielding. *Tom Jones*. Book IX. Chap. I.

appris à fonder sa psychologie sur l'expérience, ou, comme disait Fielding, « la conversation ».

Si l'influence de Sterne et de Fielding sur le génie de Stendhal se laisse indiquer plutôt que préciser, il en subit d'autres qui ont laissé des traces plus nettement marquées.

En parlant de son roman *Armance*, il dit qu'après avoir étudié le caractère d'Octave chez plusieurs auteurs, il le dépeint en partie d'après Swift dans la *Biographie des Romanciers* par sir Walter Scott (1). C'est sûrement cette dernière étude qui lui a fourni le plus de matériaux, car il y a peu de ressemblance entre Octave et ses autres modèles. La duchesse de Duras et De Latouche avaient écrit tous les deux des livres sur le même sujet, et Stendhal les avait médités dans l'intention de s'en servir pour le portrait d'Octave, mais il ne paraît pas avoir beaucoup augmenté ses connaissances par l'étude de ces deux auteurs. Un seul point de ressemblance s'offre. L'Olivier de De Latouche, comme celui de la duchesse de Duras, se défend avec obstination contre l'idée du mariage, n'y consent qu'à la suite de certains événements qui l'y forcent en quelque sorte

1. *Correspondance*, 23 décembre 1826.

Est-ce bien la *Biographie des Romanciers* que Stendhal veut dire ? Il existe en effet un ouvrage de sir Walter Scott, intitulé *Lives of the Novelists* (Paris, 1825, 2 vol.). Ce sont des notices tirées de divers volumes parus dans *Balantigne's Novelists' Library*. Mais Swift n'y paraît pas. Stendhal ne veut-il pas parler de l'édition de Swift donnée en 1814 par Walter Scott ? Elle comprenait 19 volumes, dont le premier était une étude biographique et critique sur Swift.

et, le soir même du mariage, il s'en va, laissant comme seule explication une lettre des plus vagues.

Le faire disparaître, par le suicide cette fois, c'est la meilleure façon que Stendhal ait trouvée, lui aussi, pour tirer son héros d'affaire, mais, outre ce point, il n'a rien emprunté aux deux Olivier pour dépeindre Octave. Il a profité encore moins de l'autre source qu'il cite, les *Mémoires de la Duchesse de Brancas*. Quelle ressemblance existe-t-il entre le sombre Octave et ce M. de Maurepas si aimable, si fin, si spirituel, si gai ?

C'est donc Swift qu'il met à contribution avec le plus grand succès. Il lui prend ses traits les plus saillants et les prête tels quels à son héros, sans tenir compte de certaines circonstances de la vie du Doyen, qui avaient donné naissance à des bizarreries moins faciles à expliquer quand c'est chez Octave qu'elles se trouvent. Né au milieu de malheurs et de calamités, élevé par des parents éloignés qui étaient charitables sans délicatesse, forcé à passer des années dans la dépendance, à un âge où elle est particulièrement blessante, il y avait des raisons bien diverses pour expliquer les excentricités d'humeur de Swift. Stendhal préfère les ramener toutes à une même cause, gardant ainsi l'unité d'idée dans son livre. Pour que son personnage soit plus logique, il écarte aussi un grand nombre des traits que présente le caractère du Doyen. Sa disposition à faire des jeux de mots, la part importante qu'il prit sans cesse aux affaires du jour, sa brusque franchise, sa vie remplie d'occupations des plus diverses se seraient mal harmonisées

avec le jeune et élégant blasé qu'était Octave (1). De même, Stendhal fait de son héros un isolé, sans ami aucun, ainsi qu'il convient à un homme d'humeur sombre, tandis que Swift, très sensible à l'amitié, s'entourait d'un petit cercle d'esprits sympathiques qui étaient ses amis de cœur.

Par contre, Stendhal donne à Octave l'amour de la lecture et de l'étude qui caractérise Swift. Il est du reste tout naturel que l'homme qui ne trouve pas de plaisir à fréquenter ses semblables se réfugie dans le monde des livres. On peut lui appliquer ces mots de Shakespeare sur Cassius, mots cités si souvent déjà pour décrire le Doyen.

He reads much,
He is a great observer and he looks
Quite through the deeds of men.
Seldom he smiles, and smiles in such a sort
As if he mocked himself and scorned his spirit
That could be moved to smile at anything (2).

Mais c'est surtout par son humeur violente et colère qu'Octave se montre le descendant de Swift. Comme lui, il est sujet à des accès de fureur avoisinant la folie, à des passions tellement irrésistibles, des colères si

1. Que je voudrais pouvoir rendre mon âme pure au Créateur comme je l'ai reçue ! [dit Octave]. — Miracle ! s'écria le Commandeur, voilà, depuis un an, le premier désir que je vois exprimer par cette âme si pure qu'elle en est glacée ! (*Armance*, p. 8).

2. *Traduction* : « Il lit beaucoup, il est grand observateur et pénètre la pensée des hommes à travers leurs actes. Rarement, il sourit et, quand cela lui arrive, il a l'air de se moquer de lui-même et de se prendre en pitié d'avoir pu se laisser aller à une telle faiblesse. »

aveugles que, s'il avait été quelque « pauvre étudiant en droit, sans parents ni protection, on l'eût enfermé comme fou ».

Ç'aurait été commencer comme Swift devait finir, et même toute sa vie celui-ci porta en lui les germes de cette maladie, qui devait se terminer par la ruine de toutes ses facultés intellectuelles. Sheridan, la seule personne qui sût le calmer dans ses moments d'emportement, était connu dans le cercle de leurs amis communs comme « le David qui seul savait chasser l'esprit malin de Saül ».

Le sujet le plus insignifiant suffisait pour provoquer un de ces accès ; il s'irritait pour un rien, lâchait tout de suite la bride à sa fureur, s'abandonnait à toutes les mauvaises inspirations de ses colères violentes — puis, la crise passée, il était en proie aux remords les plus poignants.

Les passions d'Octave étaient tout aussi violentes, et moins explicables. Si Swift fut toujours, dès sa jeunesse, d'humeur emportée, ce n'est qu'à un âge avancé que ses fureurs se transformèrent en accès de folie, à une époque où les événements de sa vie mouvementée et inquiète auraient presque suffi pour faire de lui un être mal équilibré. L'extrême et continuelle tension de toutes ses facultés morales et intellectuelles ne pouvait qu'aboutir à leur délabrement (1).

---

1. Un ami ayant parlé une fois à Swift d'un « superbe vieillard » : « Quoi ! répondit-il avec emportement : vous avez donc encore à apprendre qu'il n'existe pas de superbe vieillard ? Si l'homme dont

Les femmes étant dans son ouvrage la principale pierre d'achoppement, c'est surtout dans ses relations avec elles que Stendhal étudie Swift. Comment Octave se conduira-t-il vis-à-vis d'elles ? Il est tout de suite clair qu'il n'imitera pas l'exemple de Swift dans les choses sans importance, car, au contraire d'Octave, qui évite en général et méprise toujours les femmes, le Doyen recherche leur société, et il y est accueilli avec les prévenances qui appartiennent de droit à *a favourite of the fair*, comme l'appelle Walter Scott, d'un mot suranné. Quand il fait la cour à Betty Jones, à l'âge de seize ans, il écrit à un ami que c'est un sport qu'il poursuit un peu par vanité, un peu aussi pour s'amuser, mais surtout par habitude. C'est là évidemment la fatuité de l'extrême jeunesse, mais quelle différence avec Octave, qui fait le vœu, dès sa seizième année, de ne jamais aimer de femme, se passionnant par contre pour l'étude, la seule chose au monde qui puisse éveiller en lui quelque intérêt. Swift va même jusqu'à proposer le mariage à la jeune personne, qui succède à Betty Jones dans son cœur, l'importunant avec véhémence quand elle résiste (1). Ce n'est que dans sa liaison avec Stella, la plus sérieuse de toutes, qu'il ressemble à Octave. Quoique l'aimant plus que tout au

vous parlez avait possédé une intelligence ou un corps de la valeur d'un sou, ils l'auraient épuisé il y a longtemps ».

1. Il est vrai que, lorsque quatre ans plus tard, Varina (c'est le nom qu'il donne à la jeune fille) ouvre le feu de nouveau, Swift s'excuse de son mieux de l'engagement. Mais c'est parce que Stella a fait son apparition.

monde, protestant qu'elle lui est cent fois plus chère que la vie, faisant l'impossible pour empêcher son mariage avec chacun des nombreux candidats qui se présentent, il manifeste la même répugnance qu'Octave à l'idée du mariage. Il réalise pendant des années le rêve que fera ce dernier, vivant auprès de Stella dans la douce intimité de deux bons amis pleins de sympathie l'un pour l'autre, sans pousser plus loin leurs relations. Il prend même mille précautions pour ne pas se mettre dans la nécessité de l'épouser, ne la voyant jamais qu'en la présence d'une troisième personne, tellement il a peur de la compromettre. Quand il cède enfin aux instances de Stella, c'est uniquement pour calmer sa jalousie, excitée à un degré dangereux pour sa santé et pour sa raison par la présence de Vanessa à Dublin. Il met d'ailleurs des conditions tellement extraordinaires à leur mariage que celui-ci n'en est pas un, ni pour eux, ni aux yeux du monde. Stella continue à vivre comme avant auprès de Mrs Dingley et le mariage n'est connu de personne. Swift joue la comédie jusqu'à la fin, n'abandonnant jamais son système, pas même quand Stella est sur son lit de mort. Il répète avec insistance à ses amis que l'angoisse qu'il ressent à l'idée de la perdre est celle qu'excite l'amitié, non pas l'amour, et il la mentionne comme « une de mes deux amies les plus anciennes et les plus chères », ne la distinguant de la bavarde et banale Mrs Dingley que comme « la plus jeune des deux ».

Octave se montre, comme Swift, récalcitrant au mariage. Quand il s'aperçoit qu'il aime Armance, il est

saisi d'un accès de désespoir non moins poignant que le paroxysme de Swift après la cérémonie de son mariage avec Stella (1). Il enterre une bourse qu'elle lui a donnée ; il se répand en reproches contre lui-même (2) ; il veut à tout prix la quitter, la quitter pour toujours ; un jour qu'il craint de s'être trahi, il lui dit durement : Quant à vous, mademoiselle, on a prétendu que j'avais de l'amour pour vous ; je suis bien éloigné d'avoir une telle prétention. D'ailleurs, l'ancienne amitié qui nous unit devait suffire, ce me semble, pour s'opposer à la naissance de l'amour. Nous nous connaissons trop bien pour avoir l'un pour l'autre ces

---

1. Immédiatement après la cérémonie, l'état d'esprit de Swift paraît avoir été effrayant. Delany... interrogé sur cet étrange mariage, dit que vers l'époque où il eut lieu, il trouva Swift tellement sombre et agité qu'il alla trouver l'archevêque King, pour lui faire part de ses inquiétudes. Comme il entrait dans la bibliothèque, Swift en sortait en grande hâte, ayant l'air d'un fou, et il passa devant lui sans dire un mot. Il trouva l'archevêque en larmes et quand il lui en demanda la raison, celui-ci lui répondit : — Vous venez de rencontrer l'homme le plus malheureux du monde, et ne demandez jamais pourquoi il est malheureux. (Scott. *Swift*, Traduction).

2. J'aime, se dit-il d'une voix étouffée. Moi aimer ! Grand Dieu ! et le cœur serré, la gorge contractée, les yeux fixes et levés au ciel, il resta immobile comme frappé d'horreur ; bientôt après il marchait à pas précipités. Incapable de se soutenir, il se laissa tomber sur le tronc d'un vieux arbre qui barrait le chemin, et dans ce moment il lui sembla voir encore plus clairement toute l'étendue de son malheur.

Il ne pouvait pleurer. La honte dont il se trouvait si digne l'empêchait d'avoir pitié de lui-même, et séchait ses larmes. Ah ! s'écria-t-il dans un de ces instants cruels, si je pouvais en finir ! et il s'accorda la permission de savourer en idée le bonheur de cesser de sentir. (*Armance*, III).

sortes de sentiments qui supposent toujours un peu d'illusion (1).

Il ne lui propose le mariage que lorsqu'à la suite d'une légère imprudence qu'elle commet, il la voit irrémédiablement compromise, et dès ce moment ses humeurs noires, ses silences, ses bizarreries redoublent, jusqu'à ce qu'enfin, poussé à bout par l'idée qu'Armance ne l'aime que pour sa fortune, il échappe par le suicide à une situation insoutenable.

> Dost thou ask what secret woe
> I bear corroding joy and youth ?
> In pity from the search forbear.

avait écrit De Latouche en tête de son roman ; et Octave et Swift de répéter avec lui la même supplication piteuse, obsédés toute leur vie d'une même crainte, qui finit par fausser leur caractère et détruire leur bonheur.

Il est curieux de constater que c'est aussi un livre anglais, le *Journal d'un Soldat du 71e régiment,* qui a suggéré à Stendhal l'idée de la fameuse description de la bataille de Waterloo, qui se trouve dans la *Chartreuse de Parme* (2). Ce journal fut écrit par un simple

---

1. *Armance*, p. 118.

2. Sainte-Beuve. *Causeries du lundi*, 9 janv. 1854. « Il existe en anglais un livre qui a donné à Beyle son idée : ce sont les *Mémoires d'un soldat du 71e régiment,* qui a assisté à la bataille de Vittoria sans y rien comprendre, à peu près comme Fabrice assiste à celle de Waterloo en se demandant après si c'est bien à une bataille qu'il s'est trouvé et s'il peut dire qu'il se soit réellement battu. Beyle a combiné avec les souvenirs de sa lecture d'autres souvenirs personnels de sa

soldat, qui assiste à la bataille de Monte-Video, fait ensuite la campagne du Portugal, prend part aux batailles de Fuentes de Honore, de Vittoria, de Bayonne, de Toulouse et, finalement, à la journée de Waterloo.

Enrôlé à seize ans dans l'armée, sans expérience militaire, sans expérience, du reste, d'aucune sorte, n'ayant jamais « passé une nuit loin du toit paternel », le soldat écossais ressemble fort à Fabrice par son ignorance, mais la ressemblance ne va pas plus loin. Il ignore le bel enthousiasme pour Napoléon qui enflamme l'autre, le feu sacré ne l'a pas touché, mais triste et découragé, au désespoir d'avoir manqué son début dans un théâtre d'Edimbourg, il s'en va à l'armée, parce que, somme toute, il aime mieux cela que se suicider.

Mais si Stendhal ne dépeint pas son héros d'après le soldat écossais, il lui prend sa façon de décrire une bataille. Le *Journal* de Tom n'est que la simple notation de ce qu'il a vu. Il raconte son histoire avec simplicité, et c'est l'histoire des marches longues et pénibles sur la neige rougie par les pieds blessés des soldats, des nuits pendant lesquelles les hommes meurent de faim

---

jeunesse, quand il partait à cheval de Genève pour assister à la bataille de Marengo. » Le titre exact n'est pas, comme dit Sainte-Beuve, *Mémoires d'un soldat du 71e régiment*, mais *Journal of a Soldier of the 71st or Glasgow regiment Highland Light Infantry, from 1806 to 1815* (Edinboro, 1819).

Comme Sainte-Beuve n'a fait qu'indiquer le livre, et qu'aucun autre critique n'a été plus avant là-dessus, il n'est pas sans intérêt d'examiner avec attention de quoi Stendhal est redevable au récit du soldat écossais.

et de froid, ou, s'ils ne succombent pas, souffrent des douleurs plus cruelles que la mort, des soldats réduits par la faim et la soif à manger les corps de ceux de leurs camarades qui ont péri et à boire de l'eau toute rouge de leur sang. Le tableau est d'un réalisme d'autant plus saisissant que l'auteur manque entièrement d'art. Il dit ce qu'il a vu, sans rhétorique, sans faire de phrases, sans avoir l'air de penser un instant à l'effet qu'il produira. C'est en cela que Stendhal lui ressemblera. La différence entre la description de Waterloo dans la *Chartreuse de Parme* et une bataille à laquelle assiste le soldat écossais, c'est la différence entre Fabrice et Tom, l'un, jeune homme naïf de cœur et d'esprit, l'autre, garçon très honnête, très loyal, très courageux, mais banal, peu accessible à l'enthousiasme et avec la dose ordinaire de sens commun. Ce n'est pas lui qui, au milieu d'une bataille, se serait couché dans un fossé, pour verser des larmes amères de déception et de colère, en s'apercevant que, somme toute, ses camarades ne sont que des fourbes égoïstes et vulgaires, au lieu des êtres tendres, héroïques et généreux qu'il s'était imaginés. Il ne poursuivrait pas non plus, en criant avec indignation : « Au voleur ! au voleur ! » un camarade qui lui aurait pris son cheval. C'est assez dire qu'une bataille n'est pas pour Tom tout à fait la même chose que pour Fabrice. Mais si c'est Fabrice qui se bat à Waterloo, c'est Stendhal qui est auprès de lui, son compagnon invisible, et, comme le soldat écossais, avec la même simplicité et la même vérité, il dépeint ce qu'il y voit, ne décrivant que ce qui se passe sous les yeux

d'un seul individu. Pour l'un comme pour l'autre, une bataille, ce n'est pas deux armées, rangées en ligne de combat, se battant ensuite avec ordre. C'est du bruit et de la fumée, des hommes morts et mourants, mais c'est aussi un jeune homme se sauvant dans un champ de blé; c'est, au milieu du combat, un soldat, la langue desséchée par la soif, se courbant sur un ruisseau en s'écriant qu'il va boire, arrive que pourra ; c'est un petit groupe d'hommes affamés, les jambes déchirées par les broussailles, les pieds meurtris, s'arrêtant dans un champ de fèves pour remplir leurs havresacs. Et les généraux ? Ils ne font pas à leurs soldats des discours propres à édifier des élèves de rhétorique. Mais d'abord, où sont les généraux ? Vous pouvez très bien assister à une bataille sans les voir, et, certainement, vous ne les entendrez point faire de longs discours. L'éloquence du champ de bataille est surtout remarquable par son énergie succincte, se bornant à un ou deux jurons prononcés avec ferveur. Voilà pour les généraux. Et l'Armée ? L'Armée n'existe plus pour l'individu. Chaque homme se bat seul ou avec sa compagnie, mais l'armée n'est plus rien pour lui. Qui sait ce qui se passe à un autre coin du champ de bataille, comment va le combat ? Non pas le simple soldat. Il ne voit qu'une petite partie du tableau et ce que Stendhal a appris dans le Journal du soldat écossais, c'est à fixer ses yeux sur cette petite partie (1).

---

1. Voici un spécimen du style du soldat écossais qui permettra de rapprocher sa manière de celle de Stendhal. Tom décrit la bataille

Voilà de quoi il lui est redevable (1).

En même temps que Stendhal se livre exprès et dans un but précis à l'étude de ces auteurs anglais, il paraît subir à son insu certaines influences qui sont dans l'air. Il a beau protester qu'il est imperméable, toute la France littéraire est comme hypnotisée par les romans de Scott et les poèmes de Byron, et il n'échappera pas tout à fait à la contagion. Il est peut-être excessif de parler de l'influence qu'auraient exercée sur lui ces deux auteurs. Pour

---

de Waterloo : « Un escadron de cavalerie fondit sur notre ligne... Plusieurs de nos hommes n'étaient pas à leur place. On se bouscula pendant deux ou trois minutes. Notre maréchal-des-logis perdit son képi en s'avançant vers le carré, le releva, le remit sens devant derrière, et le porta ainsi toute la journée. Un général français était étendu mort au milieu du carré, il avait de nombreuses décorations sur la poitrine. Nos soldats se mirent à les arracher, se bousculant l'un l'autre comme ils passaient, afin de s'en saisir ... Toute l'armée se retira vers les hauteurs que nous avions derrière nous, les Français nous poursuivant de près jusqu'à nos retranchements où nous tînmes bon quelque temps. Comme nous nous repliions sur nous-mêmes, une balle déchira la courroie du sac que portait un soldat marchant près de moi : le sac tomba et roula à terre : vivement le soldat s'en ressaisit, disant : — Je ne vais pas te perdre comme ça : tu es tout ce que je possède au monde. Il le rattacha de son mieux et continua sa marche (Traduction).

1. Et voilà la réponse à Tolstoï, disant : Relisez dans la *Chartreuse de Parme* le récit de la bataille de Waterloo.

Qui donc, avant lui, avait décrit la guerre comme cela, c'est-à-dire comme elle est réellement ?

Il continue : Plus tard, au Caucase, mon frère, officier avant moi, m'a confirmé la vérité de ces descriptions de Stendhal ; il adorait la guerre, mais n'était point de ces naïfs qui croient au pont d'Arcole. « Tout cela me disait-il, c'est du panache, et il n'y a point de panache à la guerre. »

(Tolstoï, conversation avec Paul Boyer : citée par Paupe. *Histoire des Œuvres de Stendhal*, p. 326).

ne rien exagérer, disons qu'avoir beaucoup vécu dans leur intimité lui a laissé comme un léger parfum de leur présence, une odeur délicate qui s'évapore si l'on essaye de l'analyser. Comme il était de ceux qui se gardent toujours pour eux-mêmes, qui refusent de se laisser pénétrer par un esprit étranger, il ne sortira jamais de ses amitiés intellectuelles recréé d'esprit et de corps. Mais il n'en est pas moins vrai que M. de Stendhal, pas plus qu'un autre, n'a le secret de rester entièrement et absolument lui-même, tout en pratiquant ses semblables. Il y perd et il y gagne, comme le premier venu, qui n'a aucunement la prétention d'être imperméable. C'est que personne n'échappe aux influences environnantes. Ce qui est curieux, c'est que Stendhal ait été un des premiers à constater ce fait, et qu'il ait voulu faire exception à sa propre théorie. Mais on ne se figure pas très bien comment serait cet homme imperméable, sur lequel tout ce qu'il lirait, verrait ou entendrait, glisserait « comme de l'eau sur le dos d'un canard ». C'est un phénomène qui n'existe probablement pas. L'esprit habite plus ou moins son « arrière-boutique », mais du moment qu'on consent à sortir dans le monde, on s'expose à ses influences, et cela est vrai du monde des livres tout autant que du monde des êtres réels. Alors l'esprit, rentrant dans son arrière-boutique, y rapportera avec lui un parfum du dehors, qui, si léger soit-il, changera l'atmosphère de jadis.

Cherchons à savoir ce que Stendhal rapporte de ses fréquentations intellectuelles avec Scott et Byron. Certes, il ne convient pas de parler d'un ton dogmatique

sur une question aussi délicate que celle-ci. Aussi me contenterai-je d'indiquer très légèrement chez Stendhal, quelques ressemblances avec Scott et Byron qu'il devrait — ne lui en déplaise — à leur souvenir.

Le portrait du docteur bossu dans *Lamiel,* avec son machiavélisme et sa sensibilité maladive (1) présente plus d'un trait qui rappelle le « diable boiteux » comme Byron s'appelait plaisamment. De même, Lucien Leuwen prend par instant la mine mélancolique, les distractions, l'apparence de méchanceté, de hauteur, de dédain pour toute l'humanité, que Stendhal avait vus à Byron dans la loge du marquis de Brème à Milan. Il va jusqu'à en imiter les excès, s'enivrant régulièrement tous les soirs, non pas par goût, mais pour se distraire de la partie sérieuse de sa vie. Mais c'est surtout dans *Armance* qu'a passé le souffle byronien. Le roman fut écrit au moment où Byron était au zénith même de sa renommée et le caractère d'Octave s'en ressent. Bien entendu, il n'est pas imité du poète comme il est imité de Swift : toutefois, on y sent se refléter, mieux qu'on ne peut le définir, le caractère byronien.

« On échappe difficilement à la maladie de son siècle », dit Stendhal (2), vérité dont il offre une démonstration dans son roman. Il a beau se moquer des révol-

---

1. Dès l'âge de dix-huit ans, sa vanité incroyable était offensée d'un demi-sourire qu'il voyait éclater de l'autre côté de la rue comme il passait. (*Lamiel*, p. 97).

2. *Armance*, p. 72.

tés romantiques, Octave se rebelle contre la société tout autant qu'Hernani, même s'il ne lui fait pas la guerre d'une manière aussi orageuse : et dans les veines de l'un comme dans celles de l'autre coule le sang des Conrad, des Manfred, des Lara. Octave ne fera pas résonner le monde de ses plaintes bruyantes à la façon des héros de Byron ; il ne s'en ira pas, comme eux, chercher le repos moral et l'émancipation des petitesses du monde, dans une vie tumultueuse et déréglée ; il ne trouvera, ni dans le crime, ni dans des aventures de grand chemin, un baume pour son mécontentement, ses espérances déçues, son mépris orgueilleux de la vie telle qu'elle est : mais il porte en lui le germe du pessimisme byronien. S'il ne cherche pas à apaiser ses révoltes en encourant les dangers physiques auxquels s'expose un Lara, il n'en est pas moins en guerre avec la société et mécontent de lui-même. Il voudrait se réfugier dans ses livres, mener une vie de savant retiré du monde, ne jamais voir ses semblables. « J'ai par malheur un caractère singulier, dit-il à sa mère : je ne me suis pas créé ainsi : tout ce que j'ai pu faire, c'est de me connaître. Excepté dans les moments où je jouis du bonheur d'être seul avec toi, mon unique plaisir consiste à vivre isolé et sans personne au monde qui ait le droit de m'adresser la parole (1). » — « Hélas, chère maman, continue-t-il, la vue de tous les hommes m'attriste également. »

Les hommes lui paraissent méchants et cruels, par-

1. *Armance*, p. 12.

tagés entre un désir de lui nuire et la préoccupation égoïste de leurs petites affaires, tandis que le monde lui semble arrangé tout exprès pour lui porter malheur. S'il supporte passivement son sort, c'est que l'ennui a déjà sapé toutes ses forces. « Octave ne désirait rien, rien ne semblait lui causer ni peine, ni plaisir. » Dès lors, à quoi bon lutter ? Rien ne vaut qu'on fasse un effort. Comme Hamlet, s'écriant :

> How weary, stale, flat and unprofitable
> Seem to me all the uses of the world !

il éprouve un mortel dégoût pour sa vie et, comme Hamlet, il lui est impossible de la prendre entre ses deux mains, pour en faire quelque chose. Les médecins disent qu'il n'a d'autre maladie que « cette sorte de tristesse mécontente et jugeante qui caractérise les jeunes gens de son époque et de son rang (1) ». C'est le mal byronien.

Il a aussi, tout comme un fils de Byron, cet air mystérieux, qui semble dire qu'on n'est pas tout à fait de ce monde. M. de Soubirane proteste que, s'il n'est pas le Messie attendu par les Hébreux, il est Lucifer en personne ; sa mère le regarde comme un être singulier ; elle tremble en le voyant se plonger dans les « mauvais livres », lui disant qu'il finira comme le Faust de Gœthe ; elle a de vagues appréhensions que son fils ne provoque le courroux divin et ne se fasse anéantir d'un coup. « Il n'y avait pas jusqu'à la physionomie si noble d'Octave qui n'alarmât sa mère : ses yeux si beaux

1. *Armance*, p. 10.

et si tendres lui donnaient de la terreur. Ils semblaient quelquefois regarder au ciel et réfléchir le bonheur qu'ils y voyaient. Un instant après, on y lisait les tourments de l'enfer. » Est-ce un souvenir des beaux yeux si mobiles de Byron, des transports et des tourments qui y étaient réfléchis ? Un dernier trait vient encore accentuer la ressemblance : c'est vers la Grèce que se dirigera Octave quand arrivera le moment où il faudra mourir et c'est la vue de cette « terre des héros » qui lui donnera le courage de ne pas reculer devant le sort qu'il s'est choisi.

L'influence de Scott sur Stendhal n'est pas moins incontestable que celle de Byron. Evidemment, il est impossible au premier abord de rencontrer deux écrivains de génies plus dissemblables. Les conceptions qu'ils se font du roman sont diamétralement opposées. Scott vise à l'évocation (pour parler comme les romantiques) d'une période historique : les individus, avec leurs passions et leurs caractères particuliers, comptent peu : ils sont bannis pour laisser la place à l'élément historique. Comme il s'applique à faire un tableau historique, ses personnages ne sont que des types historiques, introduits simplement parce qu'ils complètent le tableau. L'amour, étude de prédilection de Stendhal, y joue un rôle très peu considérable, et cela, pour qu'aucun élément étranger ne vienne nuire à l'intérêt purement historique. Doué d'une imagination très vive, Scott arrive à présenter une galerie de portraits animés, variés, vivants, mais il ne faut pas les examiner de près, car l'auteur les a peints à grosses

touches. Admirablement réussis peut-être comme types du caractère de telle ou telle nation, de telle ou telle classe, à une certaine époque, il leur manque toute individualité propre. Ils ne contentent que lorsqu'on les regarde de loin.

Si cela est vrai des personnages, combien plus vrai de l'ensemble ! Il s'agit toujours pour Scott de peindre : il s'attache donc aux dehors, décrit avec un soin minutieux les apparences de ses personnages, le milieu où ils se trouvent à un moment donné, leurs maisons avec chacune de leurs chambres et tous les objets de ces chambres, leurs costumes, leurs armures, leurs meubles : et tout cela tout uniment pour satisfaire son goût de la description, nullement pour mettre en valeur ses personnages.

Ce luxe de détails dans tout ce qui est peinture extérieure, présente un contraste frappant avec la répugnance de Stendhal à faire dans ses romans aucune place aux dehors. Il dit à Balzac, en parlant de ses procédés de style, qu'il cherche à raconter avec vérité et avec clarté ce qui se passe dans son cœur ; il assure ailleurs que tout ce qui l'éloigne de la connaissance du cœur de l'homme est sans intérêt pour lui et, en réponse à un provincial lui demandant sa profession, il dit d'un ton coupant : Observateur du cœur humain. La psychologie est son domaine. « J'ai oublié de peindre ce salon, écrit-il dans les *Souvenirs d'Egotisme,* Sir Walter Scott et ses imitateurs eussent commencé par là, mais moi, j'abhorre la description matérielle. » Il n'est pas jusqu'au style qui ne fasse voir l'immense distance qui

sépare les deux romanciers. Sec et coupant chez Stendhal, un scalpel entre les mains d'un chirurgien, il est, chez Scott, pittoresque, coloré, imaginatif, pareil au pinceau d'un artiste.

Et pourtant, en lisant les romans de Stendhal, un rapprochement s'impose par endroits entre sa manière et celle de Scott. Je ne fais pas allusion ici aux *Chroniques Italiennes*, dans la couleur locale desquelles on a voulu voir l'influence de Scott, tirant de ce fait que Stendhal présente des Italiens parlant et agissant comme des Italiens et non comme des Français, la conclusion qu'il a appris du romancier écossais, le secret de reconstituer les époques lointaines. Stendhal donnait ces histoires comme des traductions de vieilles chroniques, rédigées peu de temps après les événements qu'elles racontent, mais les supercheries littéraires étant alors à la mode, beaucoup de lecteurs crurent au pastiche. Ils se trompaient (1). Stendhal traduit, et traduit en somme très littéralement, de sorte que si ces histoires paraissent une merveilleuse évocation du passé, c'est parce qu'il garde autant que possible l'allure de l'original, sa naïveté, sa simplicité, sa brutalité aussi. Et certes, il n'est pas nécessaire d'être le disciple de Walter Scott pour traduire avec fidélité une chronique italienne du Moyen-Age.

1 Voir *Correspondance*. 11 nov. 1832 ; 27 août 1832 ; 18 mars 1835. — Stryienski. *Soirées du Stendhal Club. Comment Stendhal travaillait.* — *Gazette anecdotique*, 15 déc. 1882. « Réflexions inédites », publiées par Charles Henry.

Il est possible que nous devions en partie les *Chroniques Italiennes* à l'engouement général pour Scott, à son intérêt passionné pour le Moyen-Age, à son culte des chroniques et des documents historiques. Il avait mis tout cela à la mode en France et peut-être que sans lui, Stendhal n'aurait jamais eu l'idée de publier ce recueil de vieux manuscrits. Il ne faut pourtant pas non plus perdre de vue que les Italiens du Moyen-Age, énergiques, passionnés, primitifs, sont les seuls êtres (exception faite de leurs descendants en tant qu'ils leur ressemblent) qui trouvent faveur aux yeux de Stendhal, et qu'il n'aurait assurément pas attendu l'autorisation d'un romancier à la mode pour se documenter sur leurs faits et gestes, leur manière, en un mot, « d'aller à la chasse du bonheur ».

C'est ailleurs qu'il faut aller chercher l'influence de Scott sur son talent et, notamment, dans certains épisodes et chez certains personnages du *Rouge et le Noir* et de la *Chartreuse de Parme*, où la marque de l'Ecossais se fait voir clairement et d'autant plus clairement, peut-être, qu'elle reste à la surface.

Balzac prétend que la description de la bataille de Waterloo dans la *Chartreuse de Parme* est faite « comme Borgagnone et Wouvermans, Salvator Rosa et Walter Scott » (1), mais quoi qu'il en soit des trois autres peintres, il me semble que la manière de Scott y est pour peu, pour si peu même que ce n'est pas la peine de tâcher de nous en apercevoir. Par contre, cette

1. Lettre à Colomb, 20 mars 1837.

étrange expédition politique de Julien dans le *Rouge et le Noir*, si inattendue, si inexplicable par la suite, n'est-elle pas un souvenir de Walter Scott faisant courir à ses héros toutes sortes de dangers, toujours exposés à recevoir la mort d'un ennemi inconnu, poursuivant, poursuivis, le jour, galopant le pistolet à la main, la nuit, dormant avec le pistolet sous l'oreiller. On s'attend à assister avec Julien à toutes les péripéties d'un roman d'aventures. S'il n'en est rien, c'est que Stendhal revient à temps à sa manière à lui.

C'est surtout dans la *Chartreuse* que, malgré soi, on se souvient par endroits de Scott. Ce personnage de l'abbé Blanès aurait pu être découpé dans un de ses romans. Ce n'est plus un caractère fouillé et analysé à la manière de Stendhal, c'est l'astrologue dépeint sans nuances, par l'imagination. Et, par conséquent, c'est de notre imagination à nous qu'il s'empare et nous le voyons dans son antique clocher, observant les planètes, calculant, lisant l'avenir dans le ciel, attendant avec sa patience de vieillard que ses prophéties se réalisent (1). Il n'est pas finement observé, mais il est vivant,

1. Il faut lire l'entrevue entre Blanès et Fabrice, au retour de ce dernier.

— Voici ma mort qui arrive, dit l'abbé Blanès.

— Comment ! s'écria Fabrice, tout ému.

— Oui, reprit l'abbé d'un ton sérieux, mais point triste : cinq mois et demi ou six mois après que je t'aurai revu, ma vie ayant trouvé son complément de bonheur s'éteindra.

Come face al mancar dell'alimento.

(Comme la petite lampe quand l'huile vient à manquer).

Avant le moment suprême, je passerai probablement un ou deux

il est réel, il frappe l'imagination d'une manière qui caractérise rarement les créations de Stendhal. Tel aussi Ferrante Palla, jadis médecin, à l'heure actuelle poète, voleur de grand chemin, socialiste avant l'heure et fou. Esquissé sans psychologie aucune, il n'est certainement pas le fils de Stendhal. D'ailleurs, quel personnage romantique que ce brave voleur si aimable au fond, si altruiste dans ses efforts pour répartir d'une manière plus rationnelle la richesse de ce monde, si *gentleman* malgré les circonstances fâcheuses de sa vie, d'un goût si savant pour les beaux habits et les mains blanches.

Stendhal se souvient-il du Louis XI de *Quentin Durward* en décrivant le prince *Ernest IV* ? (1) On pense forcément à ce monarque peureux, faisant mettre des glaces autour des murs de toutes les salles de son palais pour qu'aucun assassin ne s'approche de lui inaperçu, quand on lit les précautions excessives auxquelles se livre Ernest IV chaque soir avant de se mettre au lit. Il n'est pas impossible que ce trait lui ait été suggéré par Scott.

C'est aussi l'intrigue de la *Chartreuse* qui se ressent de son influence, l'intrigue qui, par moments, le fait

---

mois sans parler, après quoi je serai reçu dans le sein de notre père ; si toutefois il trouve que j'ai rempli mon devoir dans le poste où il m'avait placé en sentinelle. (*Chartreuse de Parme*, p. 164 et suiv.).

Toute cette scène, jusqu'à la fin du chapitre, rappelle vivement la manière de Walter Scott. Le morceau ferait très bien dans un de ses romans.

1. Nous savons que Stendhal lisait *Quentin Durward* et que le livre l'intéressait beaucoup. (*Mémoires d'un Touriste*, I. p. 266).

ressembler bien plus à un roman d'aventures qu'à une étude psychologique. Les péripéties nombreuses et variées par lesquelles passe Fabrice surprennent dans l'œuvre d'un écrivain qui ne s'intéresse qu'au cœur humain. En vérité, cet étonnant jeune homme n'est pas plus tôt sorti d'une affaire qu'il se jette de gaieté de cœur dans une autre, jusqu'à ce que cela le conduise en prison et qu'il se trouve enfermé dans une espèce de cage, suspendue dans une chambre portant le nom significatif d'Obéissance Passive. Nous voilà donc en train de courir avec lui des dangers palpitants. Rien ne manque pour compléter le tableau : ni les tentatives d'empoisonnement, ni la communication avec les amis du dehors au moyen de gros alphabets et d'un code chiffré, ni le geôlier aimable qui ménage à son prisonnier des rendez-vous d'amour et garde trois ou quatre petits chiens tout exprès pour manger ses mets empoisonnés, ni les narcotiques, ni une évasion miraculeuse pour la bonne bouche. Cependant ce roman ne tombe pas tout à fait dans le genre Walter Scott, car, tout en adoptant une autre manière, Stendhal reste bien Stendhal. Nous assistons à des scènes des plus aventureuses, mais, comme Fabrice, nous refusons de nous y intéresser. Que nous importe en somme, qu'importe à Fabrice, qu'importe à Stendhal, que telle tentative de fuite réussisse ou non ? Evidemment, il faut que le héros finisse par s'échapper, mais jusqu'à ce que ce moment arrive, tout notre intérêt est absorbé par l'analyse de l'intimité croissante entre Fabrice et Clélia Conti.

Stendhal s'est tiré avec beaucoup d'adresse d'un pas

difficile. Ayant introduit un élément d'aventures dans une œuvre psychologique, il apporte la psychologie au milieu même des aventures et ramène à elle tout l'intérêt. Il s'agit bien pour nous de prendre part à tous les dangers qui menacent Fabrice ! Notre curiosité, comme l'imagination de Stendhal, est préoccupée d'une autre question et, notamment, de savoir comment, après quelles hésitations et avec quelles émotions, une jeune fille timide, secrètement éprise de Fabrice, et le croyant amoureux fou de sa tante, s'y prendra pour se mettre en communication avec ce jeune homme qu'elle connaît à peine, et qui est, de plus, le prisonnier de son père. C'est là un genre d'intérêt très caractéristique de Stendhal et pour faire, pendant quelques chapitres, le roman d'aventures, il ne renonce nullement à son génie propre.

Si la mort n'était pas venue interrompre ses projets de travail, il est probable qu'il aurait écrit un roman bien plus conforme au genre Walter Scott que la *Chartreuse de Parme*. Las d'attendre toujours la renommée et de ne la voir jamais, il se décida enfin à l'aller chercher à moitié chemin. Rêvant donc un succès de vente, il esquissa *Lamiel,* qui devait être un compromis entre son talent particulier et le goût contemporain. Tel que nous l'avons, inachevé, mais complété en quelque sorte par des plans déjà tracés par Stendhal, il fait suffisamment voir que Scott lui aurait servi de modèle (1). Il aurait imité son talent de conteur, il aurait

1. Voir les notes de Stendhal pour son premier chapitre. Voici les

appris de lui l'emploi des descriptions. A l'exemple de son modèle, il débute en effet par une longue description, lui, qui, dans toute sa vie littéraire, n'a jamais consacré plus de deux ou trois lignes à un paysage.

Il ne manque pas non plus, malgré l'horreur qu'ils lui inspirent, de faire des portraits minutieux de ses personnages (1).

Quant à l'intrigue, à en juger d'après le plan qu'il s'était tracé, il nous aurait présenté une société de voleurs et d'assassins romanesques, nous aurait mêlés à des aventures palpitantes, des dangers pittoresques, des incendies, des meurtres, des combats, en un mot il nous aurait servi tous les agréments du roman d'aventures de convention. Le sort ne l'a pas voulu, et Walter Scott a eu un imitateur de moins.

Mais Stendhal avait-il raison de se dire absolument imperméable ? De quelque façon qu'on réponde à cette question, après l'examen que nous venons de faire, il me semble que nous avons au moins acquis le droit de mettre en doute son imperméabilité.

---

lignes sur lesquelles il propose de travailler. « Quelles injustices pour les paysages de Normandie, etc. J'arrive chez la duchesse, moi, petit-neveu des notaires de la famille, etc. Puis l'exposition faite, je dis : Je ne parlerai plus de moi ; ou j'abandonne le moi. Tout ce qui suit n'est plus que la narration d'un simple conteur ordinaire. Introduction originale, et qui porterait les petits détails. C'est par cet artifice que W. S. (Walter Scott) n'effraie pas les hommes communs. (*Lamiel*, Appendice, I, D.)

1. Voir l'appendice IV de *Lamiel*, portrait de Fédor.

CHAPITRE VIII

Le succès de Stendhal en Angleterre

L'histoire de la renommée de Stendhal en France nous cuirasse en quelque sorte contre les surprises qu'aurait pu nous réserver sa carrière à l'étranger. A peu près ignoré de son vivant, vilipendé, raillé, ou déifié par les générations qui l'ont suivi, il n'est probablement aucun auteur qui ait eu un sort plus curieux que le sien. Il n'y aurait donc pas lieu de s'étonner si sa réputation en Angleterre avait passé par maintes phases pendant les quatre-vingt-dix ans qui se sont écoulés depuis que son premier livre vit le jour. Mais on a beau être préparé à tous les coups et se dire qu'en fait de réputations littéraires, tout est possible, on n'en est pas moins légèrement surpris de constater que la presse anglaise commença par lui faire un meilleur accueil que celle de sa patrie. *Les Vies de Haydn, Mozart et Métastase*, *Rome, Naples et Florence en 1817*, et *la Vie de Rossini* furent traduits en anglais tôt après leur apparition (1), et, de plus, il est loisible de croire qu'ils durent cette distinction à leur seul mérite et aucunement aux

1. Voir à l'appendice D.

sollicitations de Stendhal ou à la protection de ses amis (1). Il dit vrai quand il écrit au baron de Mareste qu'il est « plus facile pour Henri d'avoir des *Books* traduits en anglais, que de les avoir annoncés à Paris (2), » plus facile de les avoir traduits et critiqués aussi. Les *Vies de Haydn, Mozart et Métastase,* qui passent inaperçues en France, sont l'occasion de trois notices très favorables dans la presse anglaise ; la première, un article fort détaillé dans le *Quarterly,* une autre dans la *Revue d'Edimbourg,* la dernière, quelques pages dans *Blackwood's Edinburgh Magazine* au cours d'un article sur la littérature musicale (3). L'auteur de ce dernier s'excuse même de ne pas donner des extraits des *Vies,* disant qu'elles sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en citer des passages. C'est pour une cause contraire que les journalistes français ne se sentent jamais enclins à en tirer des citations (4).

---

1. Vous pourrez donner gratis des exemplaires de la *Peinture* à Murray, Colburn, Longman, enfin aux libraires que votre connaissance de la place de Londres pourra vous faire penser être dans le cas de s'occuper d'une traduction. Mais un juste amour-propre ne me permet pas de provoquer le moins du monde cette traduction, et je ne pense pas à y mettre mon nom que pour pouvoir être accueilli par M. Lawrence et autres artistes gens d'esprit. (*Correspondance,* 25 mars 1820. Lettre à M. Dessurne, libraire à Londres).

2. *Correspondance* : 20 novembre 1818.

3. *Edinburgh Review,* mai 1820.
Quarterly, octobre 1817.
Blackwood's Edinburgh Magazine, mars 1830.

4. Voir Paupe. *Histoire des Œuvres de Stendhal,* p. 16. Il est fait

L'Angleterre reste accueillante, empressée, vis-à-vis de Stendhal. L'*Histoire de la Peinture en Italie*, son second livre, quoiqu'elle ne soit pas traduite, est critiquée dans un long article de la *Revue d'Edimbourg* (1) qui la traite très bien, trop bien dira Stendhal (2), tandis qu'une revue anglaise parue à Paris, *Galignani's Magazine and Paris Monthly Review*, prétend qu'il n'y a pas de compagnon plus délicieux, plus amusant et plus instructif pour le voyageur intelligent en Italie

mention des *Vies* pour la première fois en France dans une étude sur Stendhal parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1843 (p. 278).

On ne vendit que 127 exemplaires du livre, de 1817 à 1831. (Auguste Cordier : *Comment a vécu Stendhal*).

1. Octobre 1819. L'auteur loue l'originalité de Stendhal, sa grande connaissance des beaux-arts, sa vivacité, son don d'intéresser et de distraire, sa perspicacité, et la verve avec laquelle il raconte des anecdotes. Néanmoins, il lui cherche noise à propos de son ton irréligieux. L'auteur paraît, dit l'article, être un soldat qui a partagé sa vie entre la guerre et l'amour. Depuis la chute de l'Empereur et la perte de sa maîtresse, il a cherché des consolations dans l'étude des beaux-arts. On n'a peut-être pas le droit de lui en vouloir de ne pas avoir trouvé de consolation dans des pensées plus élevées ; mais lui n'a pas le droit non plus de traîner dans la boue les croyances de son pays : car peu importe qu'il appartienne à une nation de l'Europe ou à une autre, ou qu'il s'appelle citoyen du monde entier. S'il parle du monde civilisé, sa religion est le christianisme et celui qui affiche son mépris pour ses croyances ne joue un rôle ni très sensé ni très vertueux. Il suffit de parcourir le livre pour s'assurer des profondeurs de son ignorance et de ses préjugés à ce propos.

Stendhal s'est-il souvenu de cette sortie quand il dit que telle est l'influence du cant en Angleterre, qu'il y est impossible d'écrire une page gaie ?

2. Lettre à M. Dessurne, 25 mars 1820. (*Correspondance*).

que l'*Histoire de la Peinture en Italie* par M. Beyle. La France n'en disait pas autant (1)

Rome, Naples et Florence a le même sort : la France le reçoit en silence (2), l'Angleterre le traduit et le loue avec chaleur dans un article de la *Revue d'Edimbourg* (3).

De l'Amour, si longtemps traité en France comme l'enfant disgracié d'une famille peu avenante, est le sujet de très beaux éloges dans deux revues anglaises (4),

---

1. Du vivant de Stendhal, il ne paraît sur l'*Histoire* en France que deux petits articles dont l'un (*Débats*, 8 mars 1819) fut retiré le lendemain (Paupe. *Histoire des Œuvres*, etc., p. 22). Stendhal perd sur ce livre imprimé à ses frais 1.770 fr. Il n'en vend que 251 exemplaires. (Cordier. *Comment a vécu Stendhal*).

2. Pas un seul article ne paraît dans les journaux français à la publication de ce livre.

3. Novembre 1817. L'article aurait mieux valu si l'auteur ne s'était pas donné tant de peine pour paraître folâtre : il gâte sa critique par la légèreté forcée de sa plume, se moquant d'une manière aimable de la sensibilité de Stendhal, de ses critiques sur les Anglais, de ses enthousiasmes d'artiste, de sa métaphysique. Puis, redevenant sérieux, il lui reproche la légèreté dont il traite des choses sérieuses, et s'emporte en particulier contre le sans-gêne avec lequel il publie ce que le critique anglais appelle *the disgusting slanders of the green-room, with the names of the parties at full length*. Mais il loue sa vivacité, la justesse de ses observations, sa perspicacité, la finesse de ses critiques, son talent de conteur d'anecdotes.

4. *Paris Monthly Review*, octobre 1822.

New Monthly Magazine, novembre 1822.

Le *Quarterly* en parle d'une façon très amusante. L'auteur de l'article, rendant compte des *Mémoires d'un Touriste* (décembre 1839), s'avise de parler de *De l'Amour*, et mélangeant un peu son Stendhal et son Balzac ; voici ce qu'il écrit : « [M. Beyle] publia, il peut y avoir vingt ans, deux petits volumes, intitulés, je crois, *De la Physiologie de l'Amour et du Mariage*. Ils eurent une vogue immense dans sa patrie, tandis qu'en Angleterre on les lisait, les admirait et les maltrai-

la *Vie de Rossini* est critiquée d'une manière tout à fait

---

tait. » Quant à cette « vogue », la vérité est que le *Journal de Paris* (28 septembre 1822) fit une notice sur le livre, et les autres revues françaises le passèrent sous silence. « Il n'eut en vingt ans qu'une centaine de lecteurs et, de 1822 à 1833, que 17 acheteurs. Il est sacré, disait le libraire Mongie, car personne n'y touche. » (Chuquet. *Stendhal-Beyle*, p. 363).

La notice la plus favorable est celle du *New Monthly Magazine*. On voit, dit l'auteur, d'après les extraits que nous venons de donner, qu'il y a beaucoup de bizarrerie tant de style que d'opinions dans ce livre ; mais nous ne faisons que rendre justice à l'auteur, quand nous disons que l'ouvrage présente de nombreux mérites qui en rachètent les défauts, et que l'impression générale que nous avons éprouvée en fermant ce livre, était un respect considérable pour les talents de l'auteur : respect mélangé peut-être d'un peu de regret et de surprise de les voir dirigés dans cette direction irritante. Ses pensées sur l'éducation des femmes, auxquelles il a consacré trois ou quatre longs chapitres, sont libérales et sages ; ses esquisses de la société dans les pays qu'il a visités (sauf l'Angleterre, qu'il ne comprend évidemment pas), sont pleines de verve et originales : partout, au milieu même de ses spéculations fantaisistes, notre sourire naissant a été chassé par quelque observation neuve et délicate, exprimée avec finesse, ou par quelque souffle vigoureux qui nous a prouvé que l'auteur venait de s'amuser avec ses dons et ses connaissances.

Après l'avoir comparé à La Rochefoucauld, l'auteur termine ainsi : « (M. Beyle) a des talents qui le désignent comme capable de travaux supérieurs à celui de composer ce *Manuel d'Amour* (Wooing-made-easy), à l'usage de certaines coteries françaises. Il manifeste aussi le désir louable de s'émanciper des fers du goût français en fait d'art et de littérature, en quoi il a réussi à un degré considérable. Doué de talents pareils, il trouvera sans difficulté des projets plus dignes d'eux, ou bien s'il faut qu'il s'occupe de *Love, still love*, nous voudrions lui conseiller de s'essayer à un roman. Il a beaucoup de dons nécessaires pour ce genre : sensibilité, fantaisie, observation, un style facile et vigoureux. Voilà ce qu'il aurait dû faire avec les matériaux de cet ouvrage. »

Et voilà ce qu'il allait faire.

avantageuse dans le *London* (1) et traduit l'année même de son apparition. Après cela, le silence se fait autour du nom de Stendhal jusqu'en 1839, quand le *Quarterly* publie un article étendu et excessivement favorable sur les *Mémoires d'un Touriste* (2). Puis, de nouveau, silence ; cela durera jusqu'à la mort de Stendhal. Rien sur le *Rouge et le Noir*, rien sur la *Chartreuse* ; en effet, les critiques s'ingénient pour donner une preuve éclatante de la bizarrerie de leurs jugements. Apprécié comme voyageur, comme critique d'art et de musique, il semblerait que Stendhal romancier ait été complètement inconnu de son vivant. Et à cela, sa mort ne changera rien. Le seul article qui parut alors en Angleterre est en somme favorable, mais intéressant à l'unique titre de document curieux sur les péripéties de la renommée de Stendhal (3). Un long compte-rendu de la vie de l'auteur (4), beaucoup de citations tirées de *De l'Amour*, de la *Vie de Rossini*, des *Promenades dans Rome*, une espèce de résumé de *Rossini*, une petite page sur la *Chartreuse* : voilà tout l'article. Pas la plus petite allusion au *Rouge*

1. Je ne parle pas d'un article dans le *New Monthly Magazine* (Registre historique), parce qu'il est de la plume de Stendhal. Pour la même cause, je n'insiste pas sur une courte notice sur *Racine et Shakespeare*, parue dans la même revue. *Rossini* paraît avoir eu en Angleterre un succès durable. Encore en 1840, le *Quarterly* le cite dans un article sur un livre allemand. (Septembre 1840, p. 514).

2. Le livre est, sans nul doute, un des meilleurs qui soit sorti dernièrement de la presse française... [Ce sont] les observations, les réflexions, les bons mots et les sarcasmes d'un esprit distingué.

3. Dublin University Magazine, octobre 1843.

4. Inexact et égayé par mainte anecdote légendaire.

et le Noir, dont le titre n'est même pas mentionné. Cela vaut à peu près le *Frédéric Styndall*, nom sous lequel la presse parisienne, confondant son pseudonyme avec le titre d'un roman de Kératry, annonce la mort de Stendhal.

C'est la *Revue d'Edimbourg* qui le « découvrira » quatorze ans après sa mort (1). Elle lui consacre à l'occasion de la nouvelle édition de ses œuvres complètes, un long article, très judicieux, très bien renseigné, très complet. Il peut n'y avoir dans cette étude rien de bien nouveau pour les lecteurs d'aujourd'hui, mais elle est certainement la meilleure et la plus complète qui ait paru jusqu'alors, ou qui doive paraître de longtemps. D'ailleurs, elle ne manque pas d'intérêt, même à l'heure actuelle, à cause de certaines critiques très anglaises qu'elle fait (2).

---

1. Janvier 1856.

2. L'auteur de l'article, suivant en cela l'exemple des autres critiques de la *Revue d'Edimbourg* — cherche querelle à Stendhal à cause de son irréligion ; «... on trouve çà et là dans la *Correspondance Inédite* des passages qui mettent son âme à nu. L'éditeur est fort coupable de ne pas les avoir supprimés. Même en faisant la part de son habitude de se poser un peu en fanfaron du vice et de se peindre toujours en noir pour choquer les gens graves, il n'est pas permis de douter qu'il n'y ait fort enraciné dans son caractère et son esprit un scepticisme froid, sec et ineffaçable. Dans l'orgueil de sa fausse logique, il pousse son incrédulité aux conséquences les plus extrêmes. Il nie l'existence de la Providence : il nie toute responsabilité morale ; ses semblables sont pour lui des poupées qui jouent sur la scène de la vie un rôle ridicule, dans lequel tous leurs gestes sont dirigés par des fils tenus par l'égoïsme. » Ainsi l'écrivain anglais n'est pas satisfait de la façon dont Colomb mutila la *Correspondance Inédite*. Il ne

Il semblerait que Stendhal va dès lors avoir sa place en Angleterre ; la *Revue d'Edimbourg* qui fait autorité en matière littéraire, l'a présenté au public qui lit, désignant ses œuvres comme « de la bonne littérature », « des livres qui font penser » et qui méritent d'être lus pour leur esprit, leur ironie et les fines observations qu'ils renferment. Mais il s'écoulera à peu près vingt ans avant qu'une autre pierre soit ajoutée en Angleterre au temple de sa renommée.

C'est en 1874 que parut cette nouvelle étude, un livre cette fois, émanant de la plume d'Andrew Archibald Paton. Sa valeur consistait alors surtout dans des lettres inédites de Stendhal à sa sœur, Mme Périer, que Paton reproduisit dans son volume.

Mais, ne se contentant pas de les traduire en anglais,

---

trouvera pas son opinion corroborée par les critiques français. Au contraire. (Voir : Stryienski : « Comment fut éditée la Correspondance de Beyle », *Revue Blanche* du 1er mars 1898).

Voici encore une observation très anglaise. « La faculté d'analyse [de Stendhal] est trop développée. On se le figure facilement tenant comme le héros de l'*Homme Blasé* sa montre dans sa main, afin de compter les battements du pouls dans un moment d'émotion. Cette habitude d'analyse aiguise les facultés d'observation et aide à accumuler les matériaux pour des études psychologiques... Mais elle tue l'imagination... Cela fait qu'il vaut mieux comme critique et métaphysicien que comme romancier dans le sens ordinaire du mot. La tâche du critique est d'expliquer les sources des impressions qu'il reçoit ; le poète, l'auteur dramatique, le romancier doivent être emportés par le courant de leur imagination ».

La finesse d'observation de Stendhal, la hardiesse de sa pensée, son intelligence, son ironie, son esprit, sont très justement appréciés dans cet article.

il les condensa, puisque « Beyle était porté à être diffus et à se répéter », ce qui diminua de beaucoup leur valeur. Et comme nous avons eu depuis les lettres originales, le livre de Paton n'a plus aujourd'hui d'autre intérêt que celui d'être le seul ouvrage qu'ait produit l'Angleterre sur Stendhal (1).

Les années passent, sans que Stendhal paraisse approcher de la renommée à laquelle il semblait sur le point d'atteindre en 1856. Aucune autre de ses œuvres n'est traduite et, dans les journaux, les articles sur lui sont si rares qu'il n'en paraît que quatre entre sa mort et l'année 1890, c'est-à-dire dans une période

1. Voir à l'appendice E.

The Nation (17 septembre 1874) dit : « Rien dans le sort de Stendhal n'est aussi curieux que d'avoir M. Paton comme biographe. A part sa bonne volonté et son zèle, il m'est impossible de découvrir au biographe aucune aptitude pour sa tâche ». J'apporte quelques preuves pour appuyer le jugement de ce critique.

Dans la 2e partie du livre, qui s'appelle : *Examen critique des Œuvres Principales de Beyle*, il n'y a aucune mention ni d'*Armance*, ni de la *Chartreuse*, ni du *Rouge et le Noir*.

Voici, d'ailleurs, quelques échantillons des remarques critiques de Paton. Il trouve que, dans la *Chartreuse* et les *Chroniques Italiennes*, Stendhal s'est égaré : ce qu'il aurait pu faire était quelque chose « à la façon agréable et cancanière d'une Louisa Mühlbach ». Ailleurs, il compare le *Rouge et le Noir* à la littérature de cour d'assises et de prison, du genre Victor Ducange, Anicet-Bourgeois, productions d'un attrait irrésistible pour la jeunesse, mais appartenant inconstablement à une littérature pervertie. Décidément Stendhal ne lui plaisait pas comme romancier. Il disait que « Scott et Victor Hugo avaient entraîné Beyle dans le style tapageur, ce qui n'était guère son genre ». Toutefois, il lui trouve quelque chose de l'éloquence ardente de George Sand, du naïf réalisme, genre hollandais, de Balzac, et de la facilité, de l'élégance et de l'humour malicieux de Charles de Bernard.

d'à peu près cinquante ans (1). Cela est d'autant plus curieux, que les auteurs de ces articles le goûtent en général, le comprennent et le critiquent avec finesse. Tous sont convenus que la *Chartreuse* est son chef-d'œuvre, un écrivain disant qu'elle est du petit nombre des romans qui vivront (2), tandis qu'un autre la range parmi les dix meilleurs romans écrits en français (3). C'est le seul point sur lequel ils soient d'accord, sauf peut-être lorsqu'ils se réunissent pour attaquer l'immoralité de Beyle (4).

Mais ce qu'il importe de constater surtout, c'est que l'on commence à comprendre Stendhal, à analyser son âme et son esprit, à parvenir à la connaissance de

---

1. Voir à l'appendice E.
2. *Nation*, 5 avril 1877.
3. *Nation*, 17 septembre 1874.
4. Il n'y a pas de doute que « parmi les écrivains qu'on appelle « immoraux », c'est lui qui mérite le plus ce reproche : à côté de lui les autres sont d'une innocence immaculée. Nous conseillons ses livres à des personnes sensibles, dont la morale s'est un peu solidifiée ». (*Nation*, 17 septembre 1874).

[La Chartreuse de Parme] est une série de scènes qui donnent à l'auteur l'occasion de dépeindre le mal sous un jour intellectuel et de sertir son cynisme en de brillantes épigrammes. La morale du livre est une immoralité excessive — c'est-à-dire en ce qui concerne la conduite des personnages. L'histoire est racontée sans grossièreté aucune, tout le mal étant dans l'idée. La *Chartreuse* est, sous forme de narration, l'exposition métaphysique de la misanthropie raisonnée : les personnages sont tellement réussis comme modèles de corruption et comme productions artistiques, que le lecteur se félicite à la fois de la perfection des portraits et de l'impossibilité de leur existence dans la vie réelle. (*Appleton's Journal*, volume I. Nouvelle série, 1876).

l'écrivain par l'étude de l'homme. Un critique, dans *Appleton's*, dit que la vie et le caractère de Beyle sont aussi intéressants et aussi remarquables que ses livres, que les trois réunis forment un chapitre curieux de l'histoire littéraire et qu'il faut les prendre ensemble pour comprendre chacun des trois. C'était mettre la critique dans la bonne voie.

Toutefois l'heure de Stendhal n'a pas encore sonné. Il avait prédit qu'il serait connu en 1880, mais en Angleterre, il faut attendre jusqu'en 1890 pour voir s'éveiller et s'attacher à son œuvre un intérêt durable. A partir de cette date, les traductions et les articles dans les revues se suivent à de courts intervalles (1). La *Chartreuse* est traduite deux fois, le *Rouge et le Noir* aussi ; un recueil de Maximes est extrait de *De l'Amour* ; Stendhal pénètre même dans les écoles, et l'on prépare des éditions de ses œuvres à l'usage de la jeunesse, ce qu'il n'avait assurément pas prévu. La plupart de ses critiques sont très renseignés sur sa vie, son caractère et son esprit, et si leurs jugements n'ont rien de bien original, pour qui a lu les critiques français, étant en somme inspirés par ces derniers, ils sont en général de nature à exciter vivement l'intérêt du public littéraire anglais pour cet « homme à part — étrange et singulier » (2). Ils sont rares, les écrivains qui commettront encore sur son compte des bévues comme ce critique du *National Review* (3) qui cite parmi ses œuvres une *Vie du Tasse* et

1. Voir aux appendices D. et E.
2. *Gentleman's Magazine*, juillet 1898.
3. *National Review*, octobre 1890.

un roman, *L'Abbesse de Castro, Armance,* et qui affirme hardiment que tout le monde tombe d'accord pour regarder Stendhal comme la source de presque tous les ouvrages de Balzac. (1)

On a maintenant présenté à l'Angleterre presque autant de « Stendhals » qu'à la France ; on l'a regardé en grand, on l'a pris dans le détail, on a analysé l'homme, on a critiqué son œuvre, et l'on en est à se demander, à l'heure actuelle, si, oui ou non, il faut lui faire une place parmi les Immortels. Bien entendu, il n'y pas en Angleterre comme en France une « question Stendhal » ; mais il est en train d'y gagner ce public de quarante lecteurs, auquel il aspirait, et il a certainement gagné le lecteur unique qu'il souhaitait, puisqu'un romancier contemporain, esprit distingué, délicat et fin, vient de déclarer très sérieusement que la *Chartreuse de Parme* est à son avis le meilleur roman qu'ait produit la France (2).

Un critique anglais, cherchant à expliquer la réception tardive de Stendhal en Angleterre, l'attribue à deux causes, l'indifférence de l'Angleterre à la question du mouvement romantique et, en second lieu, l'absence de traductions anglaises de ses œuvres. Ces explications me paraissent insuffisantes. Est-ce pour avoir écrit *Racine et*

---

1. Jusqu'à une date très récente, les observations stupéfiantes sur Stendhal abondent. Le plus curieux est peut-être *the Imperial Dictionary of Universal Biography*, nous apprenant que « in the year 1822, Beyle published *L'Amour* and also some sacred poems ».

2. Maurice Hewlett. Préface à la traduction de la *Chartreuse* par Lady Mary Loyd.

Shakespeare que Stendhal a des dévots en France? Et pour ce qui est des traductions, ne sont-elles pas tout autant le résultat que la cause du succès d'un auteur, la preuve qu'il est sympathique à une nation ? D'ailleurs, ce critique a-t-il raison de dire que, n'étant pas traduits, les livres de Beyle, à cause de leur style complexe, sont hors de la portée de la majorité des lecteurs anglais, qui peuvent tout au plus comprendre « un roman de Dumas, un vaudeville du Palais-Royal, ou le français pellucide de M. Anatole France? » (1) Le langage de Stendhal est-il tellement plus difficile que celui de Dumas et d'Anatole France, pour ne rien dire du Palais-Royal ?

Les mêmes traits qui rebutaient le lecteur français suffisent pour expliquer son succès lent et partiel en Angleterre. « Les vraies barrières de l'écrivain, disait Bussière dans la *Revue des Deux-Mondes*, au lendemain de la mort de Stendhal, celles qui ont résisté à l'irruption du succès... sont dans la nature de ses idées, et dans sa manière de les présenter par la pointe... Rien n'est clair comme sa petite phrase nette, quoique pleine, preste et concise. Tout le travail qu'il impose porte sur les pensées, mais c'est là un travail réel, indispensable, et qui, outre l'application actuelle, demande souvent... toute une bonne éducation antérieure. Voilà derrière quelles difficultés il s'est barricadé ; voilà comment il s'est rendu inabordable à deux classes de lecteurs, en dehors desquelles il n'y a plus de *foule* : les lecteurs indolents et les lecteurs ignorants. (2)

1. *Athenaeum*, 17 septembre 1898.
2. *Revue des Deux-Mondes*, 1843.

Ajoutez à cela que l'Angleterre reste indifférente aux débats des romanciers réalistes, psychologues, matérialistes, le réclamant tous comme chef. Elle ne s'intéresse pas à lui à cause de son influence sur M. Bourget, ni parce que Zola l'a appelé « notre père à tous », et que Taine se dit fier d'être son élève. Stendhal se dévêt donc, en passant le détroit, de l'intérêt historique qui s'attache en France à son nom, et c'est pour cette raison que son succès ne peut être aussi complet en Angleterre que dans sa patrie. Pour qu'il excite de l'autre côté de la Manche tout l'intérêt qui est son partage en France, il faudrait qu'il fasse des disciples, ce qui ne me paraît guère probable. Son génie est trop français pour qu'une plume anglaise le lui dérobe. Mais il aura, un jour, il a peut-être déjà, le public qui lui aurait plu, the *happy few* auxquels il dédiait ses livres, très contents que les excursionnistes de la littérature choisissent d'autres endroits pour leurs parties de plaisir.

APPENDICE A

Lettres Inédites de Stendhal

*I. Lettre de Stendhal au Rédacteur de l'*Examiner, *26 novembre 1821 (1)*

[J'ai découvert cette lettre de Stendhal dans un vieux tome de l'*Examiner,* où elle était restée ignorée jusqu'à aujourd'hui. Malheureusement, il m'a été impossible de retrouver l'original français, mais aux yeux de certains, le contenu de la lettre — toute traduction qu'elle est — sera assez intéressant pour en faire passer la forme].

To the Theatrical Examiner.

Sir, I am a great admirer of your manner of giving an account of the Theatricals. Your article yesterday on Miss Tree delighted me. Allow me to communicate through you a fact at which I am indignant.

On arriving in London, I saw the announcement of *Richard III* and leaped for joy. I flew to Drury Lane and found a melodrama worthy of the *Porte Saint-Martin.* I believed myself at the *Théâtre Française* [sic], witnessing the representation

1. Cf. page 139.

of *Adelaïde du Guesclin* (sic) or *Mithridates.* The hero observes without ceasing that he is a great man, and he is described to be such by others ; but nothing passes before the eyes of the spectator to oblige him to believe that the *Richard* whom he sees there, so well represented by Mr. Kean, is the famous *Richard, Duke of Gloucester.* Upon the correction of a number of verses in *Richard III* and the justifiable suppression of certain scenes, I have nothing to say, so long as the adapter uses his scissors alone ; but when a modern pretender resolves to give us his own paltry sentiments instead of the great thoughts of Shakespeare I detect the last stage of the ridiculous. When in Shakespeare *Gloucester* exclaims in reply to *Lord Gray*,

« To thee, that hast not honesty nor grace »,

the most listless spectator cannot help exclaiming : — That is a man who will not pause upon the road — behold a true

---

*Traduction française de la lettre de Stendhal au rédacteur de l'*Examiner.

Monsieur,

J'admire fort votre façon de donner un compte-rendu des pièces de théâtre. Votre article d'hier sur Miss Tree m'a ravi. Permettez-moi de rendre publique par votre intermédiaire une chose qui m'indigne.

En arrivant à Londres, j'ai vu affichée la représentation de *Richard III* et j'ai sauté de joie. J'ai couru au théâtre de Drury-Lane et j'ai trouvé un mélodrame digne de la Porte Saint-Martin. Je me suis imaginé être au *Théâtre-Français*, à la représentation d'*Adélaïde du Guesclin* ou de *Mithridate.* Le héros fait remarquer sans cesse qu'il est un grand homme et d'autres en disent autant de lui, mais rien ne se passe sous les yeux du spectateur, qui lui fasse croire que le *Richard* qu'il voit devant lui, si bien représenté par M. Kean, est le célèbre *Richard, duc de Gloucester.* Je n'ai rien à dire contre les corrections d'un certain nombre des vers de *Richard III*, ni contre la

picture of the manners of the middle ages. When *Gloucester* says to the Murderers,

How now, my hearty, stout, resolved mates ?

the dullest beholder will remark : — This Prince knows how to accomodate himself to mankind.

But the folly of the author of the Melodrama sparkles in every part. He has the effrontery to make a man like Richard exclaim :

Now is the winter of our discontent
Made glorious summer », etc.

whilst *King Henry* is yet alive.

The modern scribe makes this poor *King Henry*, when dying, finish a sentence of *Richard*, and a fine specimen of *sang-froid* it is. *Richard* has said,

For this among the rest was I ordained.

Upon which, the poor devil, who is bathed in his own blood, adds —

Oh ! and FOR much more Slaughter !

---

suppression légitime de certaines scènes, aussi longtemps que le correcteur ne s'est servi que de ses ciseaux ; mais je trouve du dernier ridicule qu'un moderne prétende nous servir ses mesquins sentiments au lieu des grandes pensées de Shakespeare. Quand, dans Shakespeare, Gloucester s'écrie, en réponse à lord Gray : — *To thee, that hast not honesty nor grace* — le spectateur le plus inattentif ne peut s'empêcher de s'écrier : — Voilà un homme qui ne s'arrêtera pas en chemin — ; c'est vraiment là un tableau fidèle des mœurs du Moyen-Age. Quand Gloucester dit aux assassins : — *How now, my hearty, stout, resolved mates* ? — le spectateur le plus obtus se dira : — Ce prince sait se faire à son entourage. — Mais l'imbécillité de l'auteur du mélodrame éclate partout. Il a l'audace de faire s'écrier à un homme tel que Richard : —

Now is the winter of our discontent
Made glorious summer, etc.

In the deepest tragic moment of the scene with *Lady Anne*, when I am absorbed with sad reflections upon the inconstancy of human ties, the paltry poetaster distracts my attention by running after an epigram worthy of the ale-house.

FRESSEL

I scarce can credit what I see

STANLEY

Why you see — a woman

Subsequently, Shakespeare says,

My dukedom to a beggarly denier.

The little adapter, faithful to the taste of the guard-room, substitutes,

My dukedom to *a widow's chastity*

---

tandis que le roi est encore en vie. Le scribe moderne fait terminer à ce pauvre roi Henry mourant une phrase de Richard, et c'est là un bel exemple de sang-froid. Richard vient de dire :

For this among the rest was I ordained.

à quoi le pauvre diable, qui est baigné dans son sang, ajoute :

Oh ! *and FOR much more Slaughter* !

Au moment le plus profondément tragique de la scène avec Lady Anne, quand je suis plongé dans de tristes réflexions sur la fragilité des choses humaines, ce malheureux poétereau détourne mon attention, en se lançant à la poursuite d'une épigramme de cabaret :

FRESSEL

I scarce can credit what I see.

STANLEY

Why you see — o woman.

Plus tard, Shakespeare dit,

My dukedom to a beggarly denier.

Le petit critique y substitue (fidèle à son goût de corps-de-garde),

My dukedom to a widow's chastity.

Et l'auditoire, Monsieur, laisse passer une absurdité pareille. Je vous écris ainsi, Monsieur, dans l'espoir de vous persuader d'attirer

And the audience, Sir, allows such an absurdity to pass. What I have written, Sir, is to induce you to expose to the English public the necessity of newly arranging the sublime tragedy of Shakespeare. For my own part, I find the murder of a brother, of an ancient comrade in arms, of the sad dog, *Clarence*, sufficiently describes the character of *Richard III* without the assassination of an enemy and a king, without whose death his family is nothing. *Richard*, exercising his wit upon conscience,

Conscience ! 'tis a coin, etc.,

has borrowed from the French tragedy. It is by this fine road the latter becomes so tedious. I conclude, Sir, by asserting that it is *shameful* to the taste of the English nation to allow a

---

l'attention du public anglais sur la nécessité d'arranger de nouveau la sublime tragédie de Shakespeare. Pour ma part, je trouve que le meurtre d'un frère, d'un ancien compagnon d'armes, du pauvre diable Clarence, dépeint suffisamment le caractère de Richard III, sans l'assassinat d'un ennemi et d'un roi, sans la mort duquel sa famille n'est rien. Richard, faisant de l'esprit sur la conscience,

Conscience ! 'tis a coin, etc.

s'est inspiré de la tragédie française. C'est par ce beau chemin que celle-ci est devenue si ennuyeuse. Je termine, Monsieur, en affirmant qu'il est honteux pour le goût de la nation anglaise de permettre à un plat mélodrame *où tout se passe en récit*, paisiblement et sans résistance, d'usurper la place d'un des chefs-d'œuvre de Shakespeare.

C'est à faire mourir de rire, que de voir les journaux, glosant sans cesse sur ce mélodrame, comme s'il était la tragédie.

Il est ridicule de la part du bon public de Londres de souffrir que l'on représente la cour d'un roi d'Angleterre comme composée de sept individus. On a été de tout temps, en Angleterre comme partout ailleurs, plus amoureux de la puissance que cela.

Veuillez agréer l'assurance de ma parfaite considération.

XXX.

Londres, 18 novembre.

flat melo-drama *where all is recited*, peaceably and without resistance, to usurp the place of one of the masterpieces of Shakespeare.

It is enough to make one die with laughter to attend to the journals, prosing continually on this said melo-drama, as if it were the tragedy.

It is ridiculous in the good public of London to suffer the Court of a King of England to be represented as composed of seven individuals. At all times they have been in England, as everywhere else, greater lovers of power.

Accept the assurance of my perfect consideration.

London, November 18.

XXX.

II. Lettre inédite de Stendhal à Mme Sarah Austin (1).

Cette lettre, adressée par Beyle à Mme Sarah Austin, qu'il nomme *Mister Translator,* se rapporte à deux articles de Stendhal, faisant partie de la série intitulée, *Letters from Paris, by Grimm's Grandson.* Ils furent publiés dans le *London Magazine,* septembre et octobre 1825, — ce qui nous permet de préciser la date de la lettre, que Stendhal date simplement du 10 septembre. L'original ne porte pas de signature, mais on lit au coin gauche de la première page, « M. de Beyle, alias Baron Stendhal », écrit de la main de Mme Austin.

J'adresse de bien vifs remerciements à Mme Janet

---

1. Cf. page 160.

Ross, petite-fille de Mme Sarah Austin, qui a bien voulu me communiquer ce document curieux.

Orléans, le 10 septembre.

Ma lettre va par occasion à Paris, et en partira le 16 ou le 17. Ma femme se porte bien. Edgard vous embrasse.

Mister Translator,

Comprenez-vous cette phrase, Robert Walpole *vola* la Comédie? Vous la trouverez page 16 (1). J'ai voulu pour votre amusement *uniquement*, car je crois votre nation trop adonnée au *Steam* pour comprendre ces choses-là, vous donner un exemple de la ligne qui sépare le *bon ton* du Pédantesque et du bourgeois. Les 2 lignes que j'ai ajoutées page 16, lignes 13 et 14, pour être compris des wealthy squires of the Yorkshire sont infâmes pour des Français. C'est le cachet du Provincialisme. Il me semble que je jure quand je les écris. Voilà de ces sentiments désagréables que je n'ai pas quand j'écris pour moi. Mais comme vous le dites il faut tout faire for the good of the Review. Je ne puis me plaindre de la traduction du no 9 (2), elle est faite avec esprit. Cependant pour maintenir la correspondance et vous piquer un peu je vais vous indiquer des négligences. Et pour réveiller votre gaîté dans la Campagne éloignée à 66 lieues de Londres où vous êtes réfugiée, je vous dirai mes corrections en anglais.

---

1. Probablement Mme Austin ne la comprit pas et la retrancha par conséquent de l'article de Stendhal, car la phrase ne se retrouve pas dans la traduction qui parut dans le *London*.

2. *London Magazine*, septembre 1825, pp. 120-132.

Page 124. They are not so absurd, read (1) : The English men of property are not are not (*sic*) so absurd as... Vanity leads the French...

127 up to the last moment.

Pas du tout. C'est au moment du serment pendant la Messe qu'elle quitte l'Eglise et se réfugie dans la Sacristie. (2)

127 a knight who shall swear at *her* own risk, pas du tout at his own risk. De sorte que ce chevalier jure sans avoir le pouvoir de jurer, sans avoir de mandat de la part de *Ida*. (3)

131. Les mauvais poètes sont le comte de Coëtlogon, le marquis de Valory et M. Dorion.

132. M. Lœve Veymar (mot illisible)... that of praising all *living* writers (4).

J'avais remarqué 4 ou 5 autres passages que je n'ai pas le temps de chercher.

---

1. Voici le passage tel qu'il paraît dans le *London* (septembre 1825). Our fashionable people are not so rich as yours, we have no *majorat* in favour of elder sons. They are not so absurd as to spend their whole incomes in five months. Vanity leads them into much extravagance during the months of December, January, February, March and April...

On voit que les corrections que propose Stendhal ne sont pas inutiles.

2. Stendhal avait d'abord écrit, selon la traduction : — Up to the last moment of the conclusion of the treaty of peace, she takes refuge in the sacristy, that she may not be present at the religious ceremony.

3. Mme Austin avait traduit ainsi : She has such a contempt for the Abbot of Vezelay... that the king of France can obtain from her nothing beyond a promise to appoint a Knight, who shall swear to the observance of the peace at her own risk and peril.

4. The résumé of the history of French Literature by M. Lœve Veimars is very superior to the others. It has no defect except that of praising all writers to excess.

Je vous prie d'ôter les répétitions, de retrancher ce qui peut sembler impropre. Je suis fort mécontent de moi.

Le n° 9 me semble trop sérieux, trop tendu, c'est une caricature du stile du Tacite. Il y a trop peu de mots pour chaque idée. Dans l'Edinb[urgh] Rev[iew] il n'y a pas plus de 4 pensées par page. J'ai refait le numéro X pour tacher (*sic*) plus léger, moins serré, moins sérieux. Je me ris d'un auteur

Qui, développant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.

Raconter prend une place infinie. Je comptais faire comprendre ce qui fait *rire* dans le *Sous-Chef* en une page 1/2, j'en ai mis beaucoup plus (1). J'ai lu les 2 premières pages à un Anglais qui n'y a rien compris. Tâchez de faire 3 pages avec ces 2 pages alongées. Shak[espeare] ne fait pas rire comme Molière. J'aime Rosalind, je suis attendri par Jacques dans la forêt des Ardennes, c'est de l'or, c'est des diamans, mais ce n'est pas du rire. Avez-vous jamais remarqué l'Artifice étonnant du *Médecin malgré lui* (2). Je vous engage à le relire.

M. Théaulon a fait six fois *Julien* : la censure a supprimé, a refusé son Visa aux cinq premières manières. Peut-être M. Joubert aura-t-il fait 3 ou 4 fois son charmant *Sous-Chef*. Ces 4 paysans qui ont pris des habits décens qu'ils portent mal, et qui pendant 20 minutes, toute la dernière partie du Sous-Chef, au lieu d'écouter ce qui se dit tournent gravement les feuillets de leurs gros Régistres, sont impayables. Nos lecteurs peuvent-

1. *London Magazine*, octobre 1825, pp. 274-277.

2. Ces observations décousues ont trait à certains passages de l'article de Stendhal qui parut au mois d'octobre. On y lit — pour en relever un seul — Your immortel Shakespeare awakens the most varied emotions in the human heart, but he never touches that point of the ridiculous, whatever it is, which excites laughter, in an equal degree with Molière in his *Médecin malgré lui*.

ils comprendre cela ? Excepté quand ils lisent Shak[espeare] ou Byron ou Sterne je vois que les Anglais ne comprennent pas les nuances. Nous, nous les adorons. Un Benêt dit *je vous aime* à une femme. Les mots ne sont rien, il pourrait dire alli Balachon. C'est la *nuance* de l'intonation qui fait tout. Lisez les *Mémoires de Collé*. Cela vous fera comprendre la faculté riante des Français. Lisez les Mémoires de Bachaumont, 36 vol. in-12° ou l'abrégé en 3 vol. imprimé en 1810. Pardonnez mon bavardage. Comme je ne sais pas votre nom, je vous écris comme si je vous connaissais depuis dix ans.

Do you know le dictionnaire du *bas* langage ? You cannot understand Molière and the *langage parlé* of the high life without le dictionnaire du bas langage. Mais ce mot *bas*, quelle horreur dans un pays Aristocratique ! Là vous trouverez ab hoc et ab hac, that means au hazard, sans y faire la moindre attention, sans y attacher d'importance.

Citer du latin ne me fera-t-il pas respecter de vos reverend and learned Gentlemen ?

J'ai refait trois fois le commencement de ce n° 10. Bientôt j'aurai out writen (*sic*) myself et il faudra cesser. J'ai rétabli page 12 un morceau que j'avais d'abord supprimé. Les délicieuses petites comédies de M. Scribe ne sont que des boules de Savon.

La rencontre à Grenade (1).

M. de Chateaubriand était éperdûment amoureux d'une Mme de Noailles. Elle lui dit : que faites-vous à Paris ? Un homme comme vous se rapetisse dans un Salon. Allez à Jérusalem,

1. Ce morceau n'a pas été inséré dans l'article de Stendhal (octobre 1825). On y trouve cette seule allusion à Chateaubriand : – There is more love in M. de Chateaubriand's *René* or in his *Rencontre à Grenade* (unpublished), than in all the verse published for the last twenty years.

revenez par la Barberie et par l'Espagne et je vous jure que vous me retrouverez sous les ruines de l'Alhambra à Grenade. Cela arriva. Mme de Noailles n'en a nullement été déshonorée. Elle est morte depuis et M. de Chbriand a écrit cette anecdote. Sa maîtresse actuelle m'a dit que c'était son chef-d'œuvre.

Quand je dis quelque chose de curieux à un Anglais, je suis obligé de plaider un quart d'heure (quel plaisir !) pour prouver que j'ai dit vrai. Je vous assure donc de la parfaite exactitude des 20 dernières lignes. Lé Français ne *peut pas* garder un secret, on n'est aimable ici qu'en parlant, il faut parler. Dès qu'un français de l'high life ne trouve rien à dire, gare les secrets.

J'ai répondu il y a longtemps à votre lettre. Ma réponse est partie par occasion, on attend une occasion. Vous avez dû recevoir vers le 14 the letter upon the It. litt^{re} (1).

---

1. Italian literature. Article publié dans le *London Magazine*, septembre 1825, (reproduit en français dans la *Revue Britannique*, janvier 1826).

APPENDICE B

Auteurs anglais plagiés par Stendhal

Nous connaissons les idées de Stendhal sur les plagiats : il admet fort bien qu'on prenne son bien où on le trouve. Aussi n'a-t-il jamais hésité à le faire. Il a parfois avoué ses emprunts, mais ce n'est pas là son habitude. D'une façon générale, il préfère indiquer les sources où il n'a rien puisé d'important et passer sous silence des emprunts moins contestables.

J'ai relevé dans ses œuvres quelques plagiats d'auteurs anglais, qui ont échappé jusqu'ici à la vigilance des critiques (1). Les voici.

I

Le premier plagiat que je cite nous montre Stendhal, le Stendhal de *Racine et Shakespeare,* le Stendhal nova-

1. Je ne parle pas des fameux plagiats qui se trouvent dans *Rome, Naples et Florence*, car ils sont connus depuis longtemps. La *Revue d'Edimbourg*, à laquelle ils étaient pris, fit valoir en 1819 ses droits à leur paternité, et depuis cette date, les critiques ne se lassent pas de raconter l'histoire de ce vol, assez amusante d'ailleurs, grâce à la belle humeur parfaite de la revue anglaise, qui sut prendre la chose par son côté comique.

teur, « excitateur d'idées », « hussard romantique », comme le disait Sainte-Beuve, allant chercher chez l'excellent Johnson les arguments dont il usera pour révolutionner le théâtre français. Cela ne manque pas de piquant.

Johnson. — Preface to his edition of *Shakespeare's plays*. London, 1765.

Stendhal.— *Racine et Shakespeare* : (éd. de 1854). Qu'est-ce que le Romanticisme ?

Johnson	*Stendhal*
P. 25. The necessity of observing the unities of time and place arises from the supposed necessity of making the drama credible. The criticks hold it impossible, that an action of months or years can be possibly believed to pass in three hours ; or that the spectator can suppose himself to sit in the theatre, while ambassadors go and return between distant kings, while armies are levied and towns besieged, while an exile wanders and returns, or till he whom they saw courting his mistress, shall lament the untimely fall of his son. The mind revolts from evident falsehood, and fiction loses its	P. 334. La nécessité d'observer les unités de *temps* et de *lieu* découle de la prétendue nécessité de rendre le drame croyable. Les critiques du dernier siècle (*i critici antiquati*) tiennent pour impossible qu'une action qui dure plusieurs mois puisse être crue se passer en trois heures. Il est impossible, disent-ils, que le spectateur puisse supposer qu'il est assis sur les banquêtes d'un théâtre, pendant que les ambassadeurs, que des rois éloignés s'envoient entre eux, partent de la cour de leur maître, arrivent à la cour de son ennemi et retournent dans leur patrie ; pendant que des

force when it departs from the resemblance of reality.

armées sont levées et vont assiéger des villes qu'on leur voit prendre ; pendant qu'un exilé est chassé de sa patrie, se révolte contre elle, trouve des partisans et y retourne à main armée ; ou jusqu'à ce que le jeune homme que le spectateur au premier acte a vu faisant la cour à sa maîtresse, pleure la mort prématurée de son fils. L'esprit est révolté, continuent-ils, d'une fausseté trop évidente, et la fiction perd toute sa force quand elle s'éloigne à ce point de la ressemblance à la réalité.

From the narrow limitation of time necessarily arises the contraction of place. The spectator, who knows that he saw the first act at Alexandria, cannot suppose that he sees the next at *Rome*, at a distance to which not the dragons of *Medea* could, in so short a time, have transported him ; he knows with certainty that he has not changed his place ; and he knows that place cannot change itself ;

Le spectateur qui sait qu'il a vu le premier acte à Alexandrie ne peut pas supposer qu'il voit le second acte à Rome, c'est-à-dire à une distance à laquelle tout le pouvoir d'Armide aurait eu peine à le transporter en aussi peu de temps. Le spectateur sait avec certitude que sa banquette n'a pas changé de place, il sait également que le plancher élevé qui est sous ses yeux et qu'on appelle *palco*

that what was a house cannot become a plain ; that what was *Thebes* can never be Persepolis.

scenico et qui, il n'y a qu'un instant, était la place Saint-Marc à Venise, ne peut pas être, cinq minutes après, la ville de Loango en Chine.

Such is the triumphant language with which a critick exults over the misery of an irregular poet, and exults commonly without resistance or reply. It is time therefore to tell him, by the authority of *Shakespeare*, that he assumes, as an unquestionable principle, a position which, while his breath is forming it into words, his understanding pronounces to be false. It is false that any representation is mistaken for reality ; that any dramatic fable in its materiality was ever credible, or, for a single moment, was ever credited.

Tel est le langage triomphant de toutes les poétiques imprimées par des pédants, avant le règne de la philosophie. Il est temps de rabattre leur orgueil et de crier à tous ces critiques surannés que ce qu'ils avancent avec confiance, comme un principe incontestable, est une assertion qui, tandis que leur langue est occupée à la prononcer, est démentie par leur conscience intime et par leur propre cœur.

Il est faux qu'aucune représentation soit jamais prise pour la réalité ; *il est faux* qu'aucune fable dramatique ait jamais été matériellement croyable, ou ait jamais été crue réelle *pendant une minute.*

The objection arising from the impossibility of passing the first hour at *Alexandria* and the next at *Rome*, sup-

L'objection que les pédants tirent de l'impossibilité de passer la première heure à Alexandrie d'Egypte et la se-

poses that when the play opens the spectator really imagines himself at *Alexandria* and believes that his walk to the theatre has been a voyage to *Egypt*, and that he lives in the days of *Antony* and *Cleopatra*. Surely he that imagines this may imagine more. He that can take the stage at one time for the palace of Ptolemies, may take it in half an hour for the promontory of *Actium*. Delusion, if delusion be admitted, has no certain limitation ; if a spectator can be once persuaded that his old acquaintance are *Alexander* and *Cæsar*, that a room illuminated with candles is the plain of *Pharsalia* or the bank of Granicus, he is in a state of elevation above the reach of reason, or of truth, and from the heights of empyrean poetry may despise the circumscriptions of terrestrial nature. There is no reason why a mind thus wandering in extasy should count the clock, or why an hour should not be a century

conde à Rome suppose que quand le *Sipario* se lève le spectateur se croit réellement à Alexandrie et que la course de son carrosse, qui l'a conduit de chez lui au théâtre, a été un voyage en Egypte et qu'il vit du temps d'Antoine et de Cléopâtre. Certes, l'imagination qui aurait fait ce premier effort pourrait en faire un second ; l'homme qui, à huit heures du soir, peut prendre le théâtre pour le palais des Ptolémées peut aussi le prendre une heure après pour le promontoire d'Actium ; l'illusion, si vous voulez admettre l'illusion, n'a pas de limites certaines. Si le spectateur peut être persuadé une fois que tel acteur, son ancienne connaissance, est Don Carlos ou Abel, qu'une salle éclairée avec des quinquets est le palais de Philippe II ou la caverne d'Abel, il est dans un tel état d'extase, son sentiment actuel l'élève tellement hors de la portée de la raison et de la froíde vérité, que des hauteurs qu'habite son âme

in that calenture of the brains that can make the stage a field.

il peut mépriser toutes les impossibilités de la nature terrestre. Il n'y a pas de raison pour qu'une âme voyageant ainsi dans les régions de l'extase compte les heures qui frappent à l'horloge, et l'on m'avouera qu'une heure peut sembler un siècle à l'homme qui a pu prendre un théâtre pour un champ de bataille.

The truth is, that the spectators are always in their senses and know from the first act to the last, that the stage is only a stage and that the players are only players. They come to hear a certain number of lines recited with just gesture and elegant modulation. The lines relate to some action, and an action must be in some place ; but the different actions that compleat a story may be in places very remote from each other ; and where is the absurdity of allowing that space to represent first *Athens* and then *Sicily* which was always known to be neither *Sicily*

La vérité est que nous n'avons pas le bonheur de trouver au théâtre un tel degré d'extase. Alors quel puissant remède serait le théâtre pour les peines de l'âme. Le spectateur est assez froid quand il commence à goûter le plaisir d'une belle tragédie. Les spectateurs sont toujours dans leur bon sens, et savent fort bien, depuis le premier acte jusqu'au dernier, que le théâtre est seulement un théâtre, et que les comédiens sont seulement des comédiens. Ils savent fort bien que la Marchioni est la Marchioni et que Blanès est Blanès. Ils viennent au théâtre pour écouter un

nor *Athens* but a modern theatre.

certain nombre de vers de l'immortalité Alfieri, récités avec des gestes parfaitement analogues (ai sentimenti che esprimono) et un ton de voix agréable. Ces vers ont rapport à un fait quelconque, et un fait doit se passer quelque part ; mais les différentes occurrences dont la réunion complète le drame peuvent se passer en des lieux très éloignés l'un de l'autre. Et, je vous prie, où est l'absurdité d'accorder que cette salle représente d'abord la place de Saint-Marc à Venise, et ensuite l'île de Chypre, si cette salle a toujours été connue pour n'être ni la place de Saint-Marc, ni l'île de Chypre ; mais bien le théâtre de la *Cannobiana* ?

By supposition, as place is introduced, time may be extended : the time required by the fable elapses for the most part between the acts ; for, of so much of the action as is represented, the real and poetical duration is the same. If, in the first act, preparations for war

Quant au temps, il s'écoule dans les entr'actes, et pour la partie de l'action qui est effectivement mise sous les yeux du spectateur, la durée poétique et la durée réelle sont absolument les mêmes.

Le contraire serait absurde. Si dans le premier acte on voit

against *Mithridates* are represented to be made in *Rome*, the event of the war may, without absurdity, be represented, in the catastrophe, as happening in *Pontus* ; we know that there is neither war, nor preparation for war; we know that we are neither in *Rome* nor *Pontus* ; that neither *Mithridates* nor *Lucullus* are before us. The drama exhibits successive imitations of successive actions, and why may not the second imitation represent an action that happened years after the first, if it be so connected with it, that nothing but time can be supposed to interverse. Time is, of all modes of existence, most obsequious to the imagination ; a lapse of years is as easily conceived as a passage of hours. In contemplation we easily contract the time of real actions, and therefore willingly permit it to be contracted when we only see their imitation.

faire à Rome des préparatifs pour la guerre contre Mithridate, au cinquième acte la conclusion de la guerre peut être représentée, sans absurdité, comme arrivant dans le *Pont*. Nous savons fort bien qu'il n'y a ni guerre ni préparatifs de guerre, nous savons fort bien que nous ne sommes ni à Rome ni dans le royaume de *Pont*, que nous n'avons devant nous ni Mithridate ni Lucullus. La tragédie nous offre des imitations d'actions successives. Pourquoi la seconde imitation ne peut-elle représenter une action de beaucoup postérieure à la première, si cette seconde action est liée de telle manière avec l'autre qu'elle n'en soit séparée par *aucune autre chose* que par l'intervalle du temps qui, de toutes les choses de ce monde, est celle qui se prête le plus à l'imagination ; un intervalle de plusieurs années passe aussi vite, pour l'imagination, qu'une suite de quelques heures. Dans nos réflexions sur les événements

de notre vie, il nous arrive sans cesse de sauter par-dessus les intervalles de temps ; nous pensons à partir pour Venise ; puis, sur-le-champ, nous nous voyons à Venise. Dans les imitations des actions de la vie, nous permettons facilement qu'on demande à notre imagination un genre d'effort auquel elle *est si fort accoutumée.*

It will be asked, how the drama moves if it is not credited. It is credited with all the credit due to a drama. It is credited whenever it moves, as a just picture of a real original ; as representing to the auditor what he would himself feel, if he were to do or suffer what is there feigned to be suffered or to be done. The reflection that strikes the heart is not, that the evils before us are real evils, but that they are evils to which we ourselves may be exposed. If there be any fallacy, it is not that we fancy the players, but that we fancy ourselves unhappy for a moment ; but we ra-

Mais, dira-t-on, comment une tragédie peut-elle émouvoir si elle ne produit pas d'illusion ? — Elle fait toute l'illusion nécessaire à la tragédie. Quand elle émeut, elle fait illusion, comme une peinture exacte d'un original réel ; elle fait illusion comme représentant à l'auditeur ce qu'il aurait senti lui-même si les choses qu'il voit se passer sur la scène lui étaient arrivées. La réflexion qui touche le cœur n'est pas que *les maux qu'on étale* sous nos *yeux sont des maux réels*, mais bien que se sont des maux auxquels *nous-mêmes nous pouvons être exposés*. S'il y a quelque illusion

ther lament the possibility than suppose the presence of mishap, as a mother weeps over her babe, when she remembers that death may take it from her. The delight of tragedy proceeds from our consciousness of fiction ; if we thought murders and treasons real, they would please no more.

dans nos cœurs, ce n'est pas d'imaginer que les comédiens sont malheureux, mais bien d'imaginer que nous-mêmes sommes malheureux pour un instant. Nous nous attristons pour la possibilité des malheurs, plutôt que nous ne supposons la présence actuelle des malheurs. C'est ainsi qu'une mère pleure sur le jeune enfant qu'elle tient dans ses bras quand elle vient à songer qu'il est possible que la mort ne le lui enlève. Le plaisir de la tragédie procède de ce que nous savons bien que c'est une fiction ; ou pour mieux dire, l'illusion, sans cesse détruite, renaît sans cesse. Si nous arrivions à croire un moment les meurtres et les trahisons réels, ils cesseraient à l'instant de nous causer du plaisir.

Imitations produce pain or pleasure, not because they are mistaken for realities, but because they bring realities to mind. When the imagination is recreated by a painted landscape the trees are not supposed capable to give us

Les imitations des arts produisent de la peine ou du plaisir, non pas parce qu'on les prend pour des *réalités*, comme disent les *auteurs surannés*, mais parce qu'elles présentent vivement à l'âme des réalités. Quand notre ima-

shade, or the fountains coolness ; but we consider how we should be pleased with such fountains playing beside us, and such woods waving over us. We are agitated in reading the history of *Henry the Fifth*, yet no man takes his book for the field of *Azincourt*.

gination est égayée (*rallegrata*) et rafraîchie par un beau paysage de Claude Lorrain, ce n'est pas que nous supposions les arbres que nous voyons capables de nous donner de l'ombre, ou que nous songions à puiser de l'eau à ces fontaines si limpides ; mais nous nous *figurons vivement* le plaisir que nous aurions à nous promener auprès de ces fraîches fontaines et à l'ombre de ces beaux arbres, balançant leurs rameaux au-dessus de nos têtes. Nous sommes agités en lisant l'histoire de Charles VIII ; cependant aucun de nous ne prend son livre pour le champ de bataille de Fornova.

A dramatick exhibition is a book recited with concomitants that increase or diminish its effect. Familie comedy is often more powerful on the theatre, than in the page ; imperial tragedy is always less. The humour of Petruchio may be heightened by grimace ; but what voice or what gesture can

Un ouvrage dramatique est un livre récité avec des accompagnements qui accroissent ou diminuent son effet. L'aimable comédie en fait davantage au théâtre que lue dans la solitude. Il en est autrement de la noble tragédie. Le malheur comique de l'*Ajo nell'imbarazzo*, quand il est surpris par son sévère patron, tenant l'en-

hope to add dignity or force to the soliloquy of *Cato*.

fant dans ses bras, peut être augmenté par les lazzi de l'excellent Vestri ; mais quelle voix ou quels gestes peuvent espérer d'ajouter de la dignité ou de la force aux reproches sanglants que le noble Timoléon adresse au tyran Timophane ?

A play read affects the mind like a play acted. It is therefore evident that the action is not supposed to be real, and it follows that between the acts a longer or shorter time may be allowed to pass and that no more account of space, or time or duration is to be taken by the auditor of a drama, than by the reader of a narrative, before whom may pass in an hour the life of a hero or the revolutions of an empire.

Un drame lu affecte l'âme de la même manière qu'un drame joué. Par là il est évident (autant que les choses morales peuvent être évidentes) que le spectateur ne croit pas que l'action soit *réelle*. Il suit de là que l'on peut supposer qu'un plus ou moins long espace de temps s'écoule entre les actes ; il suit encore de là que le spectateur d'un drame, quand il n'a pas été élevé dans un collegio antiquato, ne s'inquiète guère plus du lieu ou de la durée de l'action que le lecteur d'une narration, lequel, en deux heures de temps, lit fort bien toute une vie de Plutarque.

II

Il parut dans la *Revue d'Edimbourg,* nº 30 (janvier 1810), un article intitulé : *Advice to Young Ladies on the Improvement of the Mind,* par Thomas Broadbent, et c'est de cet article-là que Stendhal a tiré les chapitres LIV et LV, du livre *de l'Amour* (de l'Education des Femmes. Objection contre l'Education des Femmes). Il ne traduit pas mot à mot : il découpe dans l'article original, changeant l'ordre et souvent la forme des phrases, supprimant certains passages, et en ajoutant d'autres, ce qui donne à ses chapitres un certain air d'originalité. Pour plus de clarté et de brièveté, je suis son exemple, et au lieu de reproduire l'article de la revue dans sa forme originale, j'en ai extrait les passages dont Stendhal s'est inspiré, pour les rapprocher des passages correspondants dans *de l'Amour*.

Revue d'Edimbourg	*De l'Amour*
It is said that the effect of knowledge is to make women pedantic... This may be true enough, but the answer is so obvious that we are almost ashamed to make it. All affectation and display proceed from the supposition of possessing something better than	Eclairez l'esprit d'une jeune fille, formez son caractère, donnez-lui enfin une bonne éducation dans le vrai sens du mot : s'apercevant tôt ou tard de sa supériorité sur les autres femmes, elle devient pédante... Plantez un jeune arbre au milieu d'une épaisse

the rest of the world possesses... Who over heard a lady boast that she understood French ?	forêt, privé d'air et de soleil par ses voisins, ses feuilles seront étiolées, il prendra une forme élancée et ridicule qui *n'est pas celle de la nature.* Il faut planter à la fois toute la forêt. Quelle est la femme qui s'enorgueillit de savoir lire ?
A great deal has been said of the original difference of capacity between men and women ; as if women were more quick and men more judicious, as if women were more remarkable for delicacy of expression, and men for stronger powers of attention. All this, we confess, appears to us very fanciful.	Des pédants nous répètent depuis deux mille ans que les femmes ont l'esprit plus vif et les hommes plus de solidité, que les femmes ont plus de délicatesse dans les idées et les hommes plus de force d'attention. Un badaud de Paris qui se promenait autrefois dans les jardins de Versailles, concluait aussi de tout ce qu'il voyait, que les arbres naissent taillés.
It is not easy to imagine that there can be any just cause why a woman of 40 should be more ignorant than a boy of 12 years of age.	... On convient qu'une petite fille de dix ans a vingt fois plus de finesse qu'un petit polisson du même âge. Pourquoi à vingt ans est-elle une grande idiote, gauche, timide, et ayant peur d'une araignée, et le polisson un homme d'esprit ?...
The arrangement of all	. . . .

household matters, and the care of children in their early infancy mustof course depend upon [women].

Women have fully as much, if not more, idle time upon their hands than men... Men are lawyers, physicians, clergymen, apothecaries, and justices of the peace — sources of exertion which consume a great deal more time than producing and suckling children.

Les femmes doivent nourrir et soigner leurs enfants.

Je nie le premier article, j'accorde le second.

Elles doivent de plus régler les comptes de leur cuisinière. Donc elles n'ont pas le temps d'égaler un petit garçon de quinze ans en connaissances acquises. Les hommes doivent être juges, banquiers avocats, négociants, médecins, prêtres, etc. Et cependant ils trouvent du temps pour lire les discours de Fox et la *Lusiade* de Camoëns. . . .

Daughters are kept to occupations in sewing, patching, mantuamaking, by which it is impossible they can earn 10 d. a day... They are kept with nimble fingers and vacant understanding, till the season of improvement is utterly passed away.

There is a very general notion, that the moment you put the education of women upon a better footing than it is at present, there will be an end of all domestic economy... These, and all such opinions

Mais les femmes sont chargées des petits travaux du ménage. Mon colonel M. S... a quatre filles, élevées dans les meilleurs principes, c'est-à-dire qu'elles travaillent toute la journée... et j'estime que chacune de ces jolies filles peut gagner, par son travail, huit sous par jour... C'est pour 480 francs par an qu'elles perdent à jamais le temps pendant lequel il est donné à la machine humaine d'acquérir des idées.

are referable to one great and common cause of error — that man does everything and that nature does nothing.

It would be easy to show that the same objection has been made at all times to every improvement in the education of both sexes and all ranks... Women are much better educated now than they were a century ago ; but they are by no means less remarkable for attention to the arrangements of their household... We forget the principles upon which the love of order, arrangement and all the arts of economy depend.

They depend, not upon ignorance nor idleness ; but upon the poverty, confusion and ruin which would ensue from neglecting them.

« Si les femmes lisent avec plaisir les dix ou douze bons volumes qui paraissent chaque année en Europe, elles abandonneront bientôt le soin de leurs enfants ». C'est comme si nous avions peur, en plantant d'arbres le rivage de l'Océan, d'arrêter le mouvement de ses vagues. Au reste, depuis quatre cents ans l'on présente la même objection contre toute espèce d'éducation.

... La fille du fermier général le plus riche [de 1720] avait une moins bonne éducation que la fille du plus mince avocat d'aujourd'hui. Les devoirs du ménage en sont-ils moins bien remplis ? non certes. Et pourquoi ? c'est que la misère, la maladie, la honte, l'instinct forcent à s'en acquitter.

Knowledge, where it produces any bad effects at all, does as much mischief to one sex as to the other... Vanity and conceit we shall of course

L'acquisiton des idées produit les mêmes effets bons et mauvais chez les deux sexes. La vanité ne nous manquera jamais ; même dans l'absence

witness in men and women as long as the world endures... Self complacency can never want an excuse ; and the best way to make it more tolerable, and more useful, is to give it as high and as dignified an object as possible.

Some persons are apt to contrast the acquisition of important knowledge with what they call simple pleasures ; and deem it more becoming that a woman should educate flowers, make friendships with birds and pick up plants, than enter into more difficult and fatiguing studies.

If a woman has no taste and genius for higher occupations, let her engage in these, to be sure, rather than remain destitute of any pursuit... But why are we necessarily to doom a girl, whatever be her taste or her capacity, to one unvaried line of petty and frivolous occupation ? If she is full of strong sense and elevated curiosity, can there be

la plus complète de toutes les raisons d'en avoir... Forçons-la du moins à s'appuyer sur un vrai mérite, sur un mérite utile ou agréable à la société.

Les demi-sots, entraînés par la révolution qui change tout en France, commencent à avouer depuis vingt ans, que les femmes peuvent faire quelque chose, mais elles doivent se livrer aux occupations convenables à leur sexe : élever des fleurs, former des herbiers, faire nicher des serins ; on appelle cela des plaisirs innocents.

1° Ces innocents plaisirs valent mieux que l'oisiveté. Laissons cela aux sottes, comme nous laissons aux sots la gloire de faire des couplets pour la fête du maître de la maison. Mais est-ce de bonne foi que l'on voudrait proposer à Mme Roland ou à mistress Hutchinson de passer leur temps à élever un petit rosier du Bengale ?

any reason why she should be diluted and enfeebled down to a mere culler of simples and fancier of birds ?... The pleasure which results from the acquisition of important knowledge is quite as innocent as any pleasure whatever.

Women have, of course, all ignorant men for enemies to their instruction, who being bound (as they think) in point of sex to know more are not well pleased in point of fact to know less.

There is in either sex a strong and permanent disposition to appear agreable to the other : and this is a fair answer to those who are fond of supposing that an higher degree of knowledge would make women rather the rivals than the companions of men... The same desire of pleasing secures all that delicacy and reserve which are of such inestimable value to women. We

Que votre amie ait passé la matinée, pendant que vous étiez au Champ de Mars ou à la Chambre des Communes, à colorier une rose d'après le bel ouvrage de Redouté, ou à lire un volume de Shakespeare, ses plaisirs auront été également innocents.

Les ignorants sont les ennemis nés de l'éducation des femmes. Ces mêmes sots, se croyant obligés en vertu de la prééminence de leur sexe à savoir plus que les femmes, seraient ruinés de fond en comble si les femmes s'avisaient d'apprendre quelque chose.

Les femmes deviendraient les rivales et non les compagnes de l'homme. Oui, aussitôt que par un édit vous aurez supprimé l'amour. En attendant cette belle loi, l'amour redoublera de charmes et de transports : voilà tout... Le désir de plaire met à jamais la pudeur, la délicatesse et toutes les grâces féminines hors de l'atteinte de toute éducation quelconque... Les grâ-

are quite astonished, in hearing men converse on such subjects, to find them attributing such beautiful effects to ignorance.

As pedantry is an ostentatious obtrusion of knowledge, in which those who hear us cannot sympathize, it is a fault of which soldiers, sailors, sportsmen, gamesters, cultivators, and all men engaged in a particular occupation, are quite as guilty as scholars.

We have always attributed the modesty and the refined manners of women to their being well taught in moral and religious duty, to the hazardous situation in which they are placed, to that perpetual vigilance which it is their duty to exercise over thought, word and action.

There are perhaps 50.000 females in Great-Britain, who are exempted by circumstances from all necessary labour ; but every human being must do something with their existence.

. . . .

ces des femmes ne tiennent pas à l'ignorance.

J'appelle pédanterie l'affectation de me parler hors de propos d'une robe de Leroy ou d'une romance de Romagnesi, tout comme l'affectation de citer Fra Paolo et le concile de Trente à propos d'une discussion sur nos doux missionnaires . . . .

La délicatesse des femmes tient à cette hasardeuse position où elles se trouvent placées de si bonne heure, à cette nécessité de passer leur vie au milieu d'ennemis cruels et charmants.

Il y a peut-être 50.000 femmes en France, qui, par leur fortune, sont dispensées de tout travail. Mais sans travail il n'y a pas de bonheur.

. . . .

Une femme ne doit pas

« Nothing so honorable to a woman as not to be spoken of at all ».

« The true theatre for a woman is the sick chamber ». When we are talking of the common occupation of life, do not let us mistake the accidents for the occupations.

. . . .

. . . .

Can anything be more absurd than to suppose that [a mother] would desert an infant for a quadratic equation ?

We do not wish a lady to write books... anymore than we wish her to dance at the opera, to play at a public concert, or to put pictures in the exhibition, because she has learned music, dancing and drawing... Among men, the few who write bear no comparison to the many who read... There are innumerable men, who, without ever laying themselves before the public, have made use of literature to add to the strength of their

faire parler de soi... A quoi je réponds : Quelle est la femme citée parce qu'elle sait lire ?

. . . .

Le vrai théâtre des vertus d'une femme est la chambre d'un malade. Mais vous faites-vous fort d'obtenir de la bonté divine qu'elle redouble la fréquence des maladies pour donner de l'occupation à nos femmes ? C'est raisonner sur l'exception . . . .

Une jeune mère dont le fils a la rougeole ne pourrait pas, quand elle le voudrait, trouver du plaisir à lire le voyage de Volney en Syrie. . . .

Vous voulez faire d'une femme un auteur ? Exactement comme vous annoncez le projet de faire chanter votre fille à l'Opéra en lui donnant un maître de chant. . . .

. . . Beaucoup d'hommes en France parmi ceux qui ont 6.000 livres de rente, font leur bonheur habituel par la littérature, sans songer à rien imprimer : lire un bon livre est pour eux un des plus grands plaisirs...

understanding and to improve the happiness of their lives.

Lawyers and physicians have in their professions a constant motive to exertion ; if you neglect their education, they must in a certain degree educate themselves, by their commerce with the world... But if you neglect to educate the mind of a woman it can never be educated at all.

The object now is, to make women artists, to give them an excellence in drawing, music, painting and dancing. Now one great evil of all this is that it does not last... No mother, no woman who has passed over the first few years of life sings or dances or draws or plays upon musical instruments... There may be women who evince a taste for drawing or for music. In that case there can be no objection to their cultivation... but the error is to make these things the grand and universal object.

A merely accomplished woman cannot infuse her tastes

Un jeune avocat, un marchand, un médecin, un ingénieur peuvent être lancés dans la vie sans aucune éducation, ils se la donnent tous les jours en pratiquant leur état. Mais quelles ressources ont leurs femmes pour acquérir des qualités estimables et nécessaires ?

Le plaisant de l'éducation actuelle, c'est qu'on n'apprend rien aux jeunes filles qu'elles ne doivent oublier bien vite dès qu'elles seront mariées. Il faut quatre heures par jour pendant six ans pour bien jouer de la harpe ; pour bien peindre la miniature ou l'aquarelle, il faut la moitié de ce temps. La plupart des jeunes filles n'arrivent pas même à une médiocrité supportable... Et supposons une jeune fille avec quelque talent : trois ans après qu'elle est mariée, elle ne prend pas sa harpe ou ses pinceaux une fois par mois...

Une mère qui excelle dans les beaux-arts ne peut com-

into the minds of her sons...

By having gained information (a mother) may inspire her sons with valuable tastes, which may abide by him through life, and carry him up to all the sublimities of knowledge.

Mankind are much happier for the discovery of barometers, thermometers, steam engines and all the innumerable inventions in the arts and sciences... The same observation is true of such works as those of Dryden, Pope, Milton and Shakespeare.

Now the number of those who exercise their understanding to any good purpose is exactly in proportion to those who exercise it at all ; but as the matter stands at present half the talent in the universe runs to waste and is totally unprofitable. It would have been almost as well for the world, hitherto, that women instead of possessing the ca-

muniquer son talent à son fils que dans le cas extrêmement rare où ce fils a reçu de la nature précisément l'âme de ce talent. Une mère qui a l'esprit cultivé donnera à son fils une idée, non seulement de tous les talents purement agréables, mais encore de tous les talents utiles à l'homme en société, et il pourra choisir...

Tous les jours, les gens qui ont inventé le paratonnerre, l'imprimerie, l'art de faire le drap, contribuent à notre bonheur et il en est de même des Montesquieu, des Racine, des La Fontaine. Or, le nombre des génies que produit une nation est proportionnel au nombre d'hommes qui reçoivent une culture suffisante.

D'après le système actuel de l'éducation des jeunes filles, tous les génies qui naissent *femmes* sont perdus pour le bonheur du public.

pacities they do at present should have been born wholly destitute of wit, genius and every other attribute of mind.

One of the most agreeable consequences of knowledge is the respect and importance which it communicates to old age...

Une des plus belles prérogatives de l'esprit, c'est qu'il donne de la considération à la vieillesse . . . . . .

Women (such is their unfortunate style of education) hazard everything upon one cast of the die : — when youth is gone, all is gone.

Quant aux pauvres femmes, dès qu'elles n'ont plus le brillant de la jeunesse, leur unique et triste bonheur est de pouvoir se faire illusion sur le rôle qu'elles jouent dans le monde.

A woman must talk wisely or look well. Neither is there the slightest commiseration for decayed accomplishments : no man mourns over the fragments of a dancer or drops a tear on the relics of musical skill.

Les débris des talents de la jeunesse ne sont plus qu'un ridicule, et ce serait un bonheur pour nos femmes actuelles, de mourir à cinquante ans.

A man who deserves such a piece of good fortune may generally find an excellent companion for all the vicissitudes of his life ; but it is not so easy to find a companion for his understanding who

Quel est l'homme, dans l'amour ou dans le mariage, qui a le bonheur de pouvoir communiquer ses pensées, telles qu'elles se présentent à lui, à la femme avec laquelle il passe sa vie ? Il trouve un

has similar pursuits with himself or who can comprehend the pleasure he derives from them. We really can see no reason why it should not be otherwise, how the pleasures of domestic life can be promoted by diminishing the number of subjects in which persons who are to spend their lives together take a common interest.

bon cœur qui partage ses peines, mais toujours il est obligé de mettre ses pensées en petite monnaie, s'il veut être entendu. La femme la plus parfaite, suivant les idées de l'éducation actuelle, laisse son partenaire isolé dans les dangers de la vie et bientôt court risque de l'ennuyer.

III

On lit dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux,* du 25 mars 1889 : « Dans sa *Réponse à Sir Walter Scott sur son Histoire de Napoléon,* Louis Bonaparte, l'ancien roi de Hollande, cite, pour le réfuter, le passage du tome III, pages 434 et 435, où l'auteur raconte les pourparlers du lieutenant d'artillerie Bonaparte à Auxonne avec le libraire Joly, au sujet de l'impression de l'*Histoire de la Corse.* Or, ce passage se trouve textuellement dans la *Vie de Napoléon* de Stendhal, page 37. Est-ce Stendhal qui a copié Walter Scott, ou Walter Scott avait-il connu le manuscrit de Stendhal ? »

Voici le plagiat dont il est question dans ce passage. Je le cite, parce qu'il est peu connu n'ayant jamais été reproduit, et, aussi, parce qu'il fournit une réponse à la question posée par l'*Intermédiaire.*

Il paraît presque certain que c'est Stendhal qui a copié Scott, et Scott traduit en français. En effet, en comparant le passage tel qu'il se trouve dans la *Vie de Napoléon* de Stendhal, dans le livre de Scott, et dans la traduction française de ce dernier, il est tout de suite évident que cette traduction et le passage de Stendhal se ressemblent bien plus que cela n'arrive en général quand un morceau traduit dans une langue est retraduit dans la langue originale. Il n'est guère admissible que Scott ait plagié Stendhal et que son traducteur se soit servi par hasard des mêmes tournures que Stendhal.

Une explication bien plus naturelle serait que Stendhal prit le morceau tel qu'il le trouva dans la traduction française de 1827, en le modifiant un peu selon ses propres idées. Cela paraît encore plus probable quand on se rappelle que le livre de Scott parut en 1827, que celui de Stendhal ne fut pas publié de son vivant, et que Stendhal et Scott ne se rencontrèrent jamais. Comment Scott aurait-il pu connaître le manuscrit de Stendhal ? Ajoutons que Stendhal dit avoir travaillé à son ouvrage en 1828, c'est-à-dire un an après l'apparition de l'*Histoire* de Scott, et de la traduction française de celle-ci. (1)

---

1. « Le manuscrit que je présente au public fut commencé en 1816... Me trouvant seul à la campagne avec ce manuscrit, je le relus en 1828 et comme depuis douze ans je voyais contester les faits les plus notoires... je pris le parti de raconter les faits clairement, c'est-à-dire longuement. » (Préface de Stendhal du mois d'avril 1837).

Scott (1)	*Traduction* (2)	*Stendhal* (3)
Bonaparte caused 150 copies to be thrown off and sent to Corsica... [He] had composed a work, which might form two volumes, on the political, civil et military history of Corsica.	... Il avait composé un ouvrage qui pouvait former deux volumes sur l'histoire politique, civile et militaire de la Corse.	Bonaparte avait composé un ouvrage qui aurait pu former deux volumes, sur l'histoire politique, civile et militaire de la Corse.
He invited M. Joly to visit him at Auxonne, with a view to print and publish his work. He came, and found the future Emperor in a naked barrack room, the sole furniture of which consisted of a wretched bed, without curtains, a table placed in the embrasure of a window,	Il engagea M. Joly à venir le voir à Auxonne pour traiter avec lui de l'impression de cet ouvrage. M. Joly s'y rendit en effet. Il trouva le futur empereur dans une petite chambre presque nue, ayant pour tous meubles un mauvais lit sans rideaux, une table placée dans l'em-	Il engagea M. Joly à venir le voir à Auxonne pour traiter de l'impression. M. Joly s'y rendit en effet et trouva le jeune officier logé de la manière la plus exiguë ; Bonaparte occupait au pavillon une chambre presque nue, laquelle avait pour tous meubles un lit

(1) *Life of Napoleon Bonaparte*, by the author of *Waverly*. 9 vol. Edinburgh. Vol. 9. Appendice I.

(2) *Vie de Napoléon* en 8 volumes ; traduite de Walter Scott. Paris, 1827. Vol. III, p. 434.

(3) *Vie de Napoléon* par Stendhal. 1876, p. 36.

Scott

loaded with books and papers, and two chairs. His brother Louis, whom he was teaching mathematics, lay on a wretched mattress in an adjoining closet. M. Joly and the author agreed on the price of the impression of the book but Napoleon was at the time in uncertainty whether he was to remain at Auxonne or not. Shortly after he was ordered at Toulon, where his extraordinary career first commenced.

The work on Corsica was never printed nor has a trace of it been discovered. M. Joly, naturally desirous of preserving every recollection of this

Traduction

brasure d'une fenêtre et chargée de livres et de papier et deux chaises. Son frère Louis auquel il enseignait les mathématiques, était couché sur un mauvais matelas, dans un cabinet voisin.

M. Joly et l'auteur convinrent du prix pour l'impression de l'ouvrage ; mais Napoléon ne savait pas alors s'il devait quitter Auxonne ou y rester. Peu de temps après il fut envoyé à Toulon, premier point de départ de sa carrière extraordinaire.

L'ouvrage sur la Corse ne fut jamais imprimé et l'on n'en a découvert aucune trace.

M. Joly, cédant au désir bien natu-

Stendhal

sans rideaux, deux chaises, et une table placée dans l'embrasure d'une fenêtre, laquelle était chargée de livres et papiers. Son frère Louis couchait par terre sur un matelas dans un cabinet voisin.

On fut d'accord sur le prix de l'impression de l'*Histoire de Corse* ; mais l'auteur attendait, d'un moment à l'autre, une décision qui devait lui faire quitter la garnison d'Auxonne, ou l'y fixer pour longtemps. Cet ordre arriva quelques jours après; le jeune homme partit, et l'ouvrage ne fut pas imprimé.

M. Joly raconte qu'on avait confié au jeune officier le

Scott

interview with the future conqueror of nations, in the character and conditions of a Grub Street author mentions that the clerical dress and ornaments of the chaplain of the regiment whose office had been just suppressed, were deposited with Napoleon by the other officers. He showed them to his visitor and spoke of the ceremonies of religion without indecency, yet also without respect. » If you have not heard mass to-day, I can say it to you » was his expression to M. Joly.

Traduction

rel de transmettre à la postérité toutes les circonstances de cette entrevue avec le futur conquérant, caché alors sous le mince équipage d'un auteur de Grub Street, rapporte que les ornements d'église de l'aumônier du régiment, qui venait d'être supprimé, avaient été déposés chez Napoléon par les autres officiers. Il les fit voir à son hôte, et il parla des cérémonies de la religion sans indécence mais pourtant aussi sans respect. » Si vous n'avez pas entendu la messe aujourd'hui je puis vous la dire ». Telles furent les expressions dont il se servit en parlant à M. Joly.

Stendhal

dépôt des ornements d'église, provenant de l'aumônier du régiment, qui venait d'être supprimé. *Si vous n'avez pas entendu la messe*, dit-il à M. Joly, *je puis vous la dire*. Du reste, il parla des cérémonies de la religion avec beaucoup de décence.

APPENDICE C

Articles écrits par Stendhal pour des Revues Anglaises

I. — *New Monthly Magazine*

a). *New Monthly Magazine, Historical Register (Foreign Publications)*

1822, novembre, décembre.

1823, janvier, février, mars, avril, mai, juin, septembre, octobre, novembre, décembre.

1824, janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre.

1825, janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre.

1826, janvier.

Des notices sur des livres étrangers paraissent à des intervalles de plus en plus longs jusqu'en 1828, mais, à partir du mois de janvier 1826, ils changent entièrement de ton et traitent de la littérature de toute l'Europe, au lieu de se borner à des publications françaises et italiennes comme autrefois. Voici, par exemple, la liste des livres critiqués au mois de février 1826.

Basna di Skazki, par Alexander Izmaïloff.

Giornale Ecclesiastico di Roma.

La Guerre per li Principi Christiani guerreggieta contra i Saracini. Translated from the Latin by Robert the Monk.

Femiglie celebri Italiane, par le Chevalier Pompeo Litta.

Bydragen tot de Huishouding von Staat, etc., par Count Hogendorf.

Oen i Sydhafvet, A. Oehlenschlager.

La Pianta dé Sospiri, par M. Sacchia.

Quattor Josephi Parini Poemata, Mane, Meridies, Vesper, Nox.

Comme, par surcroît, la dernière notice reproduite dans la *Correspondance inédite* paraît dans le *New Monthly Magazine* du mois de janvier 1826, il y a de très bonnes raisons pour croire que la collaboration de Stendhal cesse avec le mois de janvier 1826.

b). *New Monthly Magazine* (*Original Papers*).

Avant de donner la liste des articles de Stendhal publiés parmi les *Original Papers* du *New Monthly Magazine,* il n'est pas inutile de démontrer qu'ils sont de sa plume, puisqu'aucun ne porte sa signature. Comme ils ne forment qu'une seule série, les mêmes preuves s'appliqueront à tous.

1° Colomb prétend, dans sa *Notice biographique,* que, pendant les années 1827, 1828, 1829, Stendhal donna

un assez grand nombre d'articles au *New Monthly Magazine*. Il est clair, d'ailleurs, d'après une lettre de Stendhal à Sutton Sharpe, qu'au mois de février 1827, il est en train d'écrire une série d'articles pour Colburn (Lettre du 7 février 1827). Mais les notices dans le Registre Historique avaient cessé depuis longtemps, et la série que je donne ci-dessous est la seule, pendant les années 1826, 1827, 1828, 1829, qui traite de sujets français.

2° La deuxième lettre de la série est signée L. P. N. D. G., ce qui ressemble beaucoup à cet autre pseudonyme de Stendhal, P. N. D. G.

3° Deux de ces lettres furent reproduites dans la *Revue Britannique*, ce qui s'accorde avec ce que dit Colomb des articles de Stendhal (*Notice biographique*).

4° Un compte-rendu des *Mémoires* de Fauche-Borel, qui se trouve sous forme de lettre dans la *Correspondance* de Stendhal, sous la date du 15 janvier 1829, est placé dans une des lettres de la série en question. (*New Monthly Magazine*, mars 1829 : mais l'article est daté de Paris, 18 janvier 1829). Les deux articles sont identiques, abstraction faite de quelques petites différences résultant nécessairement de la traduction de l'original en anglais.

5° Le ton des lettres est incontestablement stendhalien. Toutes les idées favorites de Stendhal s'y retrouvent.

Toutes les lettres portent le même titre : *Sketches of Parisian Society, Politics and Literature*.

Volume 16. 1826. janvier, février, mars, avril, mai, juin.

Volume 17. 1826. juillet, août (1), septembre, octobre, novembre, décembre.

Volume 19. 1827. janvier (2) février, mars, avril.

Volume 22. 1828. avril, mai, juin.

Volume 23. 1828. juillet, août, septembre, octobre, novembre.

Volume 25. 1829. janvier, février, mars, mai.

Volume 26. 1829. juillet.

II. — *London Magazine*

Ma tâche, en ce qui concerne les articles de Stendhal publiés dans le *London Magazine*, a été infiniment délicate. La revue fait une place assez grande à la littérature française ; les articles ne sont pas signés et, sauf dans un ou deux cas, les indications manquent complètement qui permettraient d'affirmer sans recherches personnelles que tel ou tel article est de la plume de Stendhal. Il m'a donc fallu parcourir tous les numéros de la revue entre 1820 et 1830, pour relever ceux d'entre les articles qui portent l'empreinte stendhalienne. Une pareille méthode ne peut qu'être défectueuse. Malheu-

1. Article reproduit dans la *Revue Britannique*, août 1826.

2. Article reproduit à partir de la seconde page, dans la *Revue Britannique*, décembre 1826. (Le *New Monthly* l'avait sans doute communiqué en manuscrit, puisque la lettre porte la date du 18 novembre).

reusement, elle est la seule qui s'offre aujourd'hui. Je présente la liste suivante en toute modestie, sachant fort bien qu'elle peut ne pas être complète, qu'elle peut même être erronée. Chacun sera libre de tirer ses propres conclusions des preuves que je vais fournir.

De la Religion, par M. Benjamin Constant. Volume 10, novembre 1824 (pp. 483-491).

Parisian Aristocracy. Volume 10, décembre 1824 (pp. 633-635).

Grimm's Grandson : *Letters from Paris*.

Volume 1. New Series, 1825. Janvier (pp. 49-60), février (pp. 272-282), mars (pp. 339-347), avril (pp. 601-613).

Volume 2. N. S., 1825. Mai (pp. 131-141), juin (pp. 276-290), juillet (pp. 457-468), août (pp. 570-582).

Volume 3. N. S., 1825. Septembre (pp. 120-132), octobre (pp. 273-284), novembre (pp. 413-421), décembre (pp. 541-550).

The Stranger : a romance, by the Viscount d'Arlincourt, volume 1. N. S., mars 1825 (pp. 403-410).

History of the Last Conclave : from the 3rd to the 26th of September 1823. Datée de Rome. May 3. 1825. Article signé R. P. Volume 2. N. S., juillet 1825 (pp. 321-332).

The Plays of Clara Gazul, a Spanish comedian, volume 2. N. S., juillet 1825 (pp. 401-436 ; à partir de 404 c'est une traduction de la pièce *Les Espagnols en Danemark*).

Proverbes Dramatiques, par M. Théodore Leclerq.

Paris, 1825. Article signé N. Volume 2. N. S., mai 1825 (pp. 17-35 ; à partir de la page 21, traduction de *Le plus beau Jour de ma Vie*).

On the Present State of Italian Literature (1). Rome. August 1825. Signé C. D. Volume 3. N. S., septembre 1825 (pp. 36-45).

Suite dans le numéro de janvier 1826, volume 4. N. S. (pp. 18-26). Lettre datée de Rome, 12 novembre 1825. Signée L. C. D.

The Life and Adventures of an Italian Gentleman : containing his Travels in Italy, Greece, France, etc. Volume 3. N. S. (2). Octobre 1825 (pp. 145-173).

Suite dans les numéros de

Novembre 1825, volume 3. N. S. (pp. 293-335) ;

Janvier 1826, volume 4. N. S. (pp. 61-76).

Avril 1826, volume 4. N. S. (pp. 469-485).

Voici maintenant les preuves sur lesquelles je m'appuie pour établir l'authenticité de ces articles.

De la Religion, par Benjamin Constant — Cf. *New Monthly Magazine*, septembre 1824 (*Foreign Publications*). Stendhal y critique le même livre. La notice dans le *New Monthly Magazine* est bien plus courte que l'article du *London*, mais les mêmes idées se retrouvent dans les deux revues. Le compte-rendu dans la première ne

1. Cette lettre est reproduite en français dans la *Revue Britannique*, janvier 1826.

2. Cette première lettre est reproduite en français presque en entier dans la *Revue Britannique*, février 1826. Réimprimée dans *Romans et Nouvelles* (1854).

renferme pas une seule observation qui ne soit pas repétée et développée dans le *London*.

Parisian Aristocracy. — Cet article, au dire de l'auteur en personne, est dû à la même plume que celui sur le livre de Constant.

Letters from Paris : by Grimm's Grandson.

1° Les lettres portent la signature P. N.D. G. (Voir deuxième preuve de l'identité des articles dans le *New Monthly*. Pour cette façon d'employer tantôt un L, tantôt de le supprimer, voyez plus haut deux articles sur la littérature italienne, l'un qui est signé C. D., l'autre L. C. D.)

2° Elles sont dans le même genre que les lettres qu'écrira Stendhal l'année suivante pour le *New Monthly*.

3° Il est tout naturel que ce pseudonyme de *Grimm's Grandson* se recommandât à Stendhal, grand admirateur de Grimm.

4° Les livres critiqués dans ces lettres sont en somme les mêmes dont Stendhal fait le compte rendu dans le *New Monthly* (*Historical Register, Foreign Publications*).

Prenons, par exemple, tous ceux qu'il passe en revue dans le *London* du mois de février, et cherchons-les dans le *New Monthly*.

Qu'est-ce que le Tiers-Etat ? par l'abbé Siéyès.

Instructions sur la Danse, par l'abbé Hulot, New Monthly, mars 1825.

Mémoires de M. de Vauban, New Monthly, avril 1825.

Les Malheurs d'un Amant Heureux, par Mlle Sophy Gay.

Gil Blas de la Révolution, par H. Picard, New Monthly, juin 1825.

M. le Préfet.

Proverbes Dramatiques, par Théodore Leclerc, New Monthly, juin 1823. (Voir aussi *Correspondance,* 13 avril 1825).

Mémoires de Mme du Hausset.

De la Bastonnade chez les Peuples anciens et modernes, par M. C. Lanjuinais, New Monthly, mars 1825.

Samuel ou le Sacre des Rois, New Monthly, juin 1825.

De l'Emigration, par M. de Pradt, New Monthly, avril 1825.

M. S. de l'ancienne Abbaye de Saint-Julien.

Marguerite Aymon, New Monthly, décembre 1822.

La Haine d'une Femme, par Scribe. (Voir *Correspondance,* 15 février 1825).

Last Letter of Condorcet to his Daughter.

Je ne prétends pas qu'en comparant les articles du *London* avec ceux du *New Monthly* on les trouvera identiques à ces derniers. Il arrive même parfois que Stendhal consacre une page à un livre dans une revue et qu'il ne fasse que le mentionner dans l'autre. Mais jamais on ne trouvera, en rapprochant les articles des deux *Magazines,* deux jugements qui se contredisent. Au contraire, les idées sont les mêmes et la ressemblance s'étend souvent aux mots qui les expriment.

5° Aucun lecteur de Stendhal ne songerait à nier leur air stendhalien. Ils sont on ne peut plus caractéristiques de sa manière et de son esprit. Je cite quelques

phrases prises au hasard dans ce même numéro de février 1825. Dans toutes nous retrouvons certainement notre Stendhal (1).

a)... Les flatteries ignobles par lesquelles M. de Chateaubriand tâche de regagner sa place...

b) M. Sosthènes de la Rochefoucauld fait de son mieux pour allonger les jupes et élargir les pantalons des nymphes de l'Opéra. (Cf. *Correspondance*, 24 décembre 1824. Cet homme [M. de la Rochefoucauld]... a entrepris la résurrection de la morale dans Paris et particulièrement au Grand Opéra. Il veut réformer la danse, la jupe, et les pantalons de mesdemoiselles Noblet et Legallois).

c) En lisant *M. le Préfet*, j'ai éprouvé le sentiment désagréable de haine profonde, *mais impuissante*. Or, la *haine impuissante* détruit d'un coup tout plaisir littéraire. C'est pour cette raison, je pense, qu'il est fatal en France de mêler la politique à une œuvre littéraire.

d) [Les deux conditions essentielles à la comédie sont], premièrement, que les mœurs décrites soient d'une vérité très exacte, et, en second lieu, que ce fidèle tableau de mœurs nous fasse rire au lieu d'éveiller le sentiment de *haine impuissante*.

e) (Walter Scott) écrit toujours comme un homme de génie habitant Edimbourg en 1825.

f) (Les trois plus grands poètes de la France sont) De la Martine, De la Vigne et Béranger.

g) Dans les beaux-arts... la quantité de plaisir que l'on ressent me paraît le seul thermomètre raisonnable pour juger le mérite de l'auteur.

h) Depuis peut-être trois siècles la société à Paris n'a jamais

1. Je traduis tous ces extraits.

été aussi ennuyeuse et fade qu'à l'heure actuelle. Napoléon trouva nécessaire, pour établir son despotisme, d'ordonner que désormais aucune femme ne paraisse dans le monde ni dans les rues *sans être accompagnée par son mari*. Cette seule phrase du despote a tué la galanterie française : et qui peut être gaie ou enjouée devant son mari ?

Il ne me paraît pas nécessaire de continuer ces citations. Il suffit d'ouvrir le *London* pour y trouver un nombre illimité de mots tout aussi stendhaliens.

6° Une dernière preuve, absolument décisive, celle-là, c'est la lettre qu'écrit Stendhal à Mme Sarah Austin (1), au sujet de la traduction de ses articles. Comme les phrases qu'il y cite se trouvent dans deux lettres de cette série, il n'y a plus de doute qu'il n'en soit l'auteur.

The Stranger. — Cf. *Correspondance*, 15 février 1825, et, surtout, *New Monthly* (*Foreign Publications*), 1er mai 1825.

Beaucoup de phrases de l'article du *London* sont reproduites mot à mot dans le *New Monthly* : toutes les idées sont les mêmes.

History of the Last Conclave. — Voir *Promenades dans Rome*, II, 173, où cet article est reproduit.

The Plays of Clara Gazul. — Cf. *New Monthly*, août 1825 (*Foreign Publications*).

L'auteur remarque et loue, dans les deux articles, les mêmes qualités — le naturel de la pièce ; son manque de sentimentalité ; l'habileté de l'auteur à déve-

(1) Cf. Appendice A.

lopper les caractères ; la profondeur de son observation ; ses connaissances des passions.

Proverbes dramatiques. — Cf. *Correspondance,* 13 avril 1825. L'article du *London* est une traduction presque textuelle de la lettre insérée dans la *Correspondance.*

On the Present State of Italian Literature. — 1° Cf. deux lettres dans la *Correspondance,* adressée à M. Stritch à Londres. Elles sont des 30 septembre et 16 novembre 1825.

Les idées exprimées dans ces deux lettres se retrouvent constamment dans les articles du *London.* Prenons un exemple : L'Italie n'est pas comme la France, elle a une vingtaine de capitales ; en France, il n'y a que Paris. Les littérateurs de Lyon, de Nantes, de Bordeaux sont des êtres ridicules... On se moque fort bien à Venise de ce qui est applaudi à Milan (*Correspondance,* 16 novembre). Cela est exprimé ainsi dans le *London.* L'Italie est couverte d'hommes de talent et de génie, différant en cela de la France où Paris est le rendez-vous de tous les esprits distingués. Lyon, Nantes, Marseille et Bordeaux, malgré leur nombreuse population, ne possèdent ni un poète, ni un prosateur, qu'on puisse citer honorablement. En Italie, la souveraineté intellectuelle n'appartient à aucune ville ; Bologne tourne en ridicule le goût de Florence et Milan casse les arrêts littéraires rendus à Turin ou à Venise.

Des ressemblances aussi frappantes que celle-ci sont nombreuses, et, ce qui donne du poids à mon argument, c'est que les idées de Stendhal sur la littérature

italienne n'étaient pas celles de tout le monde. (Voir la réponse irritée aux articles de Stendhal, parue dans le *London*, mars 1826.)

2° L'auteur de l'article dans le *London* se dit Français.

3° Il y a, à la fin de la lettre de Stendhal à *Mister Translator* (voir à la page 243) une allusion à un article sur la littérature italienne qu'il voulait que Mme Sarah Austin lui traduisît. Il le lui avait envoyé le 14 août 1825. Comme l'article en question parut dans le *London* en septembre 1825, il semble plus que probable que c'est de cet article qu'il est question.

The Life and Adventures of an Italian Gentleman. — Voir Colomb (*Notice biographique*). « La plus ancienne en date [parmi les nouvelles insérées dans les revues françaises] fut publiée par la *Revue Britannique* dans sa 8e livraison, février 1826. Elle était tirée du *London Magazine* et portait ce titre : *Souvenirs d'un gentilhomme italien.* »

III. — *Athenæum*

Comme dans le *New Monthly* et le *London*, les articles de Stendhal publiés dans l'*Athenæum* ne sont pas signés.

La seule indication qui nous mette sur leur piste, c'est que l'arrangement de Stendhal avec le rédacteur se fit au commencement de l'année 1828. Voici les articles qui me paraissent être de sa plume :

The Society and Literature of France by a resident of Paris. 1828. 18 mars, 28 mars, 8 avril, 30 avril.

Literary Letter from Paris. 1828. 4 avril, 23 avril, 28 mai, 4 juin.

Ces lettres, excessivement courtes, ont un caractère moins nettement stendhalien que les articles publiés dans les autres revues. Pourtant je crois que les phrases que je cite plus bas suffiront pour démontrer leur provenance.

The Society and Literature of France.

a) Rien ne ressemble moins au Français léger, gai, insouciant, de 1788, que le Français raisonneur et politique de 1828 (18 mars).

b) Nous n'avons qu'un seul auteur dramatique qui soit toujours sûr de faire rire le public : c'est M. Scribe (18 mars).

c) L'opinion publique ne reconnaît actuellement que deux véritables poètes en France, notamment MM. de Béranger et La Martine (28 mars).

d) [Monsieur de Villlemain] est sans doute un écrivain élégant et perspicace, mais, après tout, il n'est que le Casimir De Lavigne de la prose... On ne peut pas prétendre qu'il fasse voir des idées qui soient les siennes propres (28 mars).

e)... Le sérieux affecté, tellement à la mode parmi nos jeunes gens.

Literary Letter from Paris. — Ces lettres sont absolument du même genre que la première série. Je citerai cependant cette phrase : « Nous avons en France deux poètes, MM. Béranger et La Martine et sept ou huit faiseurs de vers, doués de peu d'idées. Cette classe se compose de Soumet, Delavigne, Briffant, etc. »

Ajoutez à cela que la deuxième lettre, qui est intitulée *Theatricals in Paris* exprime exactement les opinions sur les acteurs anglais que Stendhal a émises ailleurs et notamment dans le *New Monthly*. Il faut aussi remarquer que, dans les deux séries, Stendhal critique les mêmes livres que dans le *New Monthly* et qu'il en parle sur le même ton.

IV. — *Paris Monthly Review*

Quoique publié à Paris, le *Paris Monthly Review* est à proprement parler une revue anglaise, puisqu'il est consacré à des articles anglais, reproduits, sauf de rares exceptions, dans la langue où ils furent écrits. Pour que la liste des articles de Stendhal parus dans des *magazines* anglais soit complète, il faut donc noter ici ceux qu'il fournit au *Paris Monthly Review*. Commençons par cette liste et donnons ensuite nos preuves.

Rossini, volume I, janvier 1822, pp. 90-105, Original (1). En anglais. Signé Alceste.

Voir aussi *Blackwood's Edinburgh Magazine*, octobre 1822. C'est le même article avec quelques petits changements dus à des traducteurs. Il est reproduit dans *Gali-*

1. Comme le *Paris Monthly Review* se compose d'articles tirés des autres revues, le rédacteur ajoute « original » dans les rares occasions où l'article n'a pas été pris ailleurs.

gnani's Monthly Review, novembre 1822, avec la note : tiré de *Blackwood's Edinburgh Magazine*.

L'article tel qu'il paraît dans *Blackwood's Edinburgh* est sans signature, et le rédacteur ne dit pas d'où il provient.

Thoughts on the Philosophy of Helvetius, volume I, avril 1822, pp. 397-398. En anglais. Signé Alceste.

Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers : à Paris, chez l'Advocat, volume I, avril 1822, pp. 407-414. En anglais. Original. Sans signature.

Exhibition of Paintings at the Louvre, volume I, mai 1822, pp. 86-88. En anglais. Original.

Exposé du Système de Kant, volume 2, juin 1822, pp. 86-88. En anglais. Signé Alceste.

Monti, volume 2, juin 1822, pp. 116-118. En anglais. Signé D. K. N.

Principal Living Poets of Italy, volume 2, juillet 1822. En anglais. Signé D. K. N.

Racine et Shakespeare, volume 3, octobre 1822, pp. 98-107. En français. (C'est le premier chapitre de la brochure *Racine et Shakespeare*. Paris, 1823).

Principal Living Poets of Italy, volume 3, novembre 1822, pp. 219-224. En anglais.

Le Rire, janvier 1823, pp. 590-597. En français. Signé S. (On y lit en note : Nous regrettons d'avoir négligé de mettre cette signature à la fin de l'article sur *Racine et Shakespeare*, paru dans le numéro IX de notre revue).

Adelchi (1) avril 1823, pp. 261-262. En anglais. Signé S.

1. Le *Paris Monthly Review* est devenu, à partir du mois de février

Ajoutons, avec un point d'interrogation :

De l'Amour. By the author of l'*Histoire de la Peinture en Italie,* volume 3, octobre 1822, pp. 67-74. En anglais. Original. Signé S.

Histoire de la Peinture en Italie, mai 1823. En anglais. Original. Signé S.

Presque tous ces articles sont mentionnés par Colomb comme étant de la plume de Stendhal. (1) Il ne me reste qu'à fournir des pièces à conviction pour prouver l'identité de ces trois articles : *Adelchi, Histoire de la Peinture en Italie, De l'Amour*. Remarquons d'abord que tous les trois sont signés S. qui est la signature qu'ajoute Stendhal à ses deux articles sur *Racine et Shakespeare* et *le Rire* (parus en octobre 1822 et en janvier 1823). De plus, ce sont les seuls articles du *Paris Monthly Review* signés ainsi.

Adelchi. — Pour ce qui est d'*Adelchi,* on le croit d'autant plus facilement de Stendhal, qu'il vient de donner dans cette même revue plusieurs articles sur la littérature italienne. Il va sans dire que l'article est très caractéristique de son génie et de sa tournure d'esprit. Je me contenterai d'un seul exemple, pour le prouver :

1823, *Galignani's Magazine and Paris Monthly Review*. C'est une fusion de trois revues séparées : le *Paris Monthly Review* (publiée du mois de janvier 1822 jusqu'au mois de janvier 1823) ; *Galignani's Monthly Review and Magazine* (févr. 1822-janv. 1823) *Galignani's Literary Gazette or Sunday Messenger*.

1. Cf. Paupe, *Histoire des Œuvres de Stendhal*, p. 299.

Il est souvent éloquent et noble, où il devrait exprimer seulement les cris presque inarticulés de la passion. Ce style si soigné prête à certaines scènes passionnées un ton de noblesse qui caractérise les tragédies de Racine : cela peut plaire aux admirateurs de l'école de tragédie française, mais ceux qui aiment Shakespeare et la nature le trouveront peu naturel et anti-dramatique.

De l'Amour. — Je donne quelques citations qui parleront d'elles-mêmes, et qui sont, à part la signature S., les seules preuves que j'aie à offrir.

1° Il convient cependant de prévenir ces deux respectables classes de personnes [les jeunes et les vieux] que le livre n'était destiné ni à exciter l'imagination de l'une, ni à flatter les souvenirs de l'autre. Son but est bien plus sérieux. Il ne vise pas à éveiller le même intérêt qu'un roman, il n'est pas l'œuvre spontanée d'une imagination surexcitée, mais le résultat de l'effort plein de difficultés de produire un traité méthodique et métaphysique sur l'Amour.

2° Si bizarre que cela puisse paraître malgré toutes ces excellences, il y a dans le livre certains traits qui empêchent le plaisir du lecteur d'être complet et continu ; soit par une trop grande vivacité d'imagination, soit par horreur de tout ce qui peut paraître détail banal à celui qui a longtemps médité le sujet, l'auteur saute quelquefois du commencement d'une proposition ou d'une théorie à la conclusion, sans faire attention aux idées intermédiaires, laissant son pauvre lecteur essoufflé tâcher vainement et avec mille efforts de le suivre.

3° A notre avis, c'est la production française la plus originale que nous ayons rencontrée depuis un temps considérable. Non seulement elle est remplie de pensées, mais elle a le don très rare et très précieux de faire penser le lecteur.

D'ailleurs, sa sincérité est un charme très puissant, car elle porte les preuves les plus incontestables d'être une copie intacte de l'esprit de l'auteur, le fac-similé de ses méditations dans toute leur fraîcheur et leur hardiesse conçues et mises sur le papier sans la crainte de la petite critique, qui est le cauchemar du génie, spectre qui glace et qui paralyse le noble courage, aussi nécessaire en littérature qu'à la guerre, à celui qui veut s'assurer un nom solide et durable.

Histoire de la Peinture en Italie. — Si l'article *De l'Amour* est de la plume de Stendhal, il est évident que celui sur l'*Histoire de la Peinture en Italie,* qui porte la même signature, est également de lui. J'offre cependant comme preuve additionnelle l'extrait qui suit :

Une des parties les plus remarquables de l'ouvrage est le traité sur le beau idéal antique et le beau idéal moderne.

Nous conseillons la lecture attentive de ces pages à ceux qui comprennent ou qui croient comprendre les obscurs mystères de cette question : ils y trouveront probablement quelques pensées qui leur ont échappé jusqu'ici. En un mot, nous ne connaissons pas d'ouvrage sur ce sujet, qui, dans les limites gardées dans ces deux volumes, soit à la fois aussi serré et aussi complet. Nous y avons les résultats avantageux de l'érudition sans en avoir les détails ennuyeux ou la pédanterie pompeuse, nous avons aussi des conclusions ingénieuses et perspicaces résultant de recherches métaphysiques sur les causes et les effets du plaisir que l'on trouve dans les beaux-arts, sans avoir l'obscurité et le mysticisme que revêtent trop souvent des spéculations de ce genre.

APPENDICE D

Traductions et éditions anglaises des œuvres de Stendhal

The Life of Haydn in a Series of Letters written at Vienna : followed by the Life of Mozart, with Observations on Metastasio and on the Present State of Music in France and Italy.

Translated from the French by L. A. C. Bombet : with notes by the Author of the *Sacred Melodies* (1).

London. — John Murray. Albemarle Street, 1817. Printed by W. Lewis. St. John's Sq., London.

Deuxième édition : Printed by W. Clowes, Northumberland Court. Strand, London, 1818.

Cette édition n'offre aucune dissemblance avec la première édition anglaise, si ce n'est cette légère modification dans le titre : *The Lives of Haydn and Mozart with Observations on Metastasio and on the present State of Music in France and Italy.*

Rome, Naples and Florence in 1817. Sketches of the

1. Les notes de l'auteur des *Mélodies Sacrées* (Gardiner) sont ajoutées au bas de chaque page : ce sont, ou des renseignements nouveaux, ou des critiques des opinions de Bombet.

present State of Society, Manners, Arts, Literature, etc., in these celebrated cities : by the Count de Stendhal. London, Colburn, 1818.

C'est la deuxième édition de *Rome, Naples et Florence en 1817,* la première (1817) et la troisième (1826) étant françaises.

Cette édition anglaise est une traduction exacte de l'édition française de 1817. Le seul changement notable se trouve à la table des matières, qui offre des différences assez grandes, sans que le contenu du livre ait subi aucun changement.

Memoirs of Rossini, by the Author of the *Lives of Haydn and Mozart.*

London. Printed for T. Hookman, Old Bond Street, by J. and C. Adlard, 23, Bartholomew Close, 1824, in-8°. Cette édition contient un portrait de Rossini, daté de janvier 1824.

Le traducteur dit, dans sa Préface, qu'il s'est permis certaines libertés, et celles-ci sont nombreuses et importantes. Il supprime des phrases, des passages, des pages même, et il va jusqu'à en ajouter de son cru, pour combler des lacunes qui résultent de ses coupures.

Prenons par exemple l'introduction. Le traducteur y supprime (édition française de 1824), les pages 3 à 8 ; 18 et 19 ; 21 à 25 ; 26 et 27 ; 28 (un passage) ; 29 (la moitié de la page) ; 30 ; en outre de nombreuses phrases *passim*.

La *Vie* est mutilée de la même façon.

La traduction anglaise s'arrête à *Chronological List*

of Rossini's Works. L'édition française donne encore quatre chapitres après cette liste.

La Chartreuse de Parme, by Marie-Henri Beyle (*De Stendhal*). With thirty illustrations by V. Foulquier, etched by G. Mercier. (Orné d'un portrait de Stendhal par Detreu D'Orcy).

Translated from the French by F. P. Robins, 1895, 3 vol. in-8°, New-York. Geo. H. Richemond and Co.

Rouge et noir. Translated by E. P. Robins, 2 vol. 1898.

London ; Leonard Smithers.

New-York ; H. Richmond and Son.

Red and Black, a Story of Provincial France by De Stendhal (Henry Beyle). Translated by Chas. Tergie. London. Downey and Co. 1900.

The Chartreuse of Parme : translated from the French of De Stendhal by the Lady Mary Loyd, with a critical introduction by Maurice Hewlett.

With four coloured plates by Eugène-Paul Avril, a photogravure and six portraits. (Série, A Century of French Romance, edited by Edmund Gosse).

London, W. Heinemann, 1902.

Maxims of Love from Stendhal. Royal Library, London. Arthur L. Humphreys, 1906, in-8°, pp. 2-201.

A gauche, le texte français ; à droite, la traduction anglaise.

Editions pour les Ecoles

Un Episode de Guerre, par Stendhal. Edited by T. E. Michell.

London. Blackie and Son Ltd. 1902. (Blackie's Little French Classics).

Un Episode de Waterloo, par Stendhal. Adapted and edited by Maurice A. Gerothwohl.

London. John Murray. 1903.

Mémoires d'un Touriste. By Stendhal (Henri Beyle). Edited by H. J. Chaytor (Oxford Modern French Series edited by Léon Delbos). Oxford, Clarendon Press, 1905.

Un Épisode de Guerre. By Henri Beyle. Stendhal. Edited by W. G. Hartog.

Rivingtons. London, 1906 (Rivingtons' New Intermediate French texts).

Racine et Shakespeare. By Stendhal (Henri Beyle). Edited by Léon Delbos. (Oxford Higher French Series). Oxford, Clarendon Press, 1907.

APPENDICE E

Etudes anglaises sur Stendhal : notices, articles, etc.

I. — *Ouvrages sur Stendhal.*

Henry Beyle (otherwise de Stendahl) (sic) : a critical and biographical study, aided by original documents and unpublished letters from the private papers of the family of Beyle, by Andrew Archibald Paton. London, Trübner and Co., 57 and 59, Ludgate Hill, 1874. (1)

Des critiques de ce livre parurent dans :
Revue critique, 10 juillet 1874.
Vie littéraire, 3, 10, 17, 24 février, 2 mars 1876.
Courrier littéraire, 10 mars 1876.

II. — *Articles de Revues*

Quarterly. XXXVI, octobre 1817, pp. 73-99. The Lives of Haydn and Mozart with Observations on the Genius of Metas-

(1) A la suite de cet ouvrage, se trouvent deux appendices, consacrés, le premier, aux appréciations posthumes de Beyle par ses contemporains, le second, aux " Haydine " et " Rossiani ", de Joseph Carpani.

tasio and the present state of music in France and Italy : Translated from the French of L. A. C. Bombet.

Edinburgh Review. XXIX, novembre 1817, pp. 237-246. Rome, Naples et Florence en 1817. Paris et Londres.

Edinburgh Review. XXXII, octobre 1819, pp. 320-339. Histoire de la Peinture en Italie : par M. B. A. A.

Edinburgh Review. XXXIII, mai 1820, pp. 352-382. Article sur plusieurs ouvrages par divers auteurs : pp. 378-382, sont consacrées au livre de Stendhal : The lives of Haydn and Mozart. Translated from the French by L. H. C. Bombert, (*sic*).

Paris Monthly Review. IX, octobre 1822, pp. 67-74. Signé S. De l'Amour : by the author of l'Histoire de la Peinture en Italie.

New Monthly Magazine. (Original Papers). V. novembre 1822, pp. 423-431. Of Love (De l'Amour).

New Monthly Magazine (Historical Register). IX, avril 1823, pp. 175-176. Racine et Shakespeare par M. de Stendhal. (La notice est de la plume de Stendhal).

Galignani's Magazine and Paris Monthly Review, mai 1823. Histoire de la Peinture en Italie par M. Beyle.

London Magazine. IX, février 1824, pp. 189-193. Memoirs of Rossini : by the author of the Lives of Haydn and Mozart.

New Monthly Magazine. XII, (Historical Register), mars 1824, pp. 121. Memoirs of Rossini (Notice de la plume de Stendhal).

Blackwood's Edinburgh Magazine. XXVII, mars 1830. Article sur plusieurs ouvrages sur la musique : entre autres Vies de Haydn et Mozart, pp. 475-478.

Quarterly. CXXX, décembre 1839, pp. 76-97. Mémoires d'un Touriste, (Tours in the French Provinces).

Dublin University Magazine. XXII, octobre 1843, pp.

403-420. Henri Beyle (De Stendhal) : par Mrs Dalkeith Holmes.

Edinburgh Review. CIII, janvier 1856, pp. 203-234. The Life and Writings of M. de Stendhal. (H. Beyle). Même article reproduit dans : *Littell's Living Age*, 15 mars 1856. *Eclectic Magazine*, mai 1856.

Nation. XIX, 17 septembre 1874, pp. 187-189. Henry Beyle : (critique du livre de Paton), par H. James fils.

Appleton's Journal (New-York). Volume 1. New Series, 1876, pp. 415-421. The Story of a French Literary Life.

Nation (New-York). XXIV, 5 avril 1877, pp. 205-206. Stendhal's Bonaparte, par A. Laugel.

Nation (New-York). XLVIII. 3 janvier 1889, pp. 8-9. The Diary of Henri Beyle, par A. Laugel.

National Review. XVI, octobre 1890, pp. 226-239. Stendhal's Autobiography, par Mme Y. Blaze de Bury.

Gentleman's Magazine. CCLXX (New Series, XLVI), mai 1891, pp. 473-486. Stendhal, par Garnet Smith.

New-York Evening Post. 25 juin 1892. Henry Beyle and his sister.

Speaker (London). V, 25 juin 1892, p. 764. Stendhal's Letters.

Nation (New-York). LIV, 23 juin 1892, pp 464-465. Henri Beyle and his sister.

Academy. XLI, 25 juin 1892, pp. 613-614. Henry Beyle, par C. N.

New-York Times. 10 juillet 1892.

Spectator (London). LXIX, 9 juillet 1892, pp. 64-66. Stendhal's Lettres Intimes.

Porfolio. XXIV, 1893. Stendhal as an art critic ; par Garnet Smith. Deux articles : pp. 172-174 — pp. 183-186.

Scottish Review, XXV, avril 1895, pp. 309-323. Henry Beyle and his Critics, par E. C. Price.

Penn Monthly. XII, p. 691 par J.-B. Storck.

Spectator (London). LXXX, 9 avril 1898, p. 515. Stendhal's Napoleon.

Gentleman's Magazine. LXI, New Series. Juillet 1898, pp., 93-101. Henri Beyle : Un homme à part — étrange et singulier, par C. E. Meetkerke.

Athenæum (London), 17 septembre 1898, p. 381. La Chartreuse de Parme : Red and Black.

Academy. LV, 31 décembre 1898, pp. 550-552. H. Beyle : The Man and his Art, par H. L.

The Standard, 24 juin 1905.

Glasgow Herald, 3 juillet 1905 (sans titre ni signature).

New-York Tribune, 23 juillet 1905.

The Tribune, London, 22 janvier 1906. Stendhal Monument. I. C.

Daily Mail Literary Supplement, 27 octobre 1906. Stendhal on Love.

Scribner's Magazine, février 1908 pp. 226-238. A Sentimental Education : Henry Beyle, Stendhal, par James Huneker.

The New Age, 18 avril 1908. Stendhal, the Prophet, par le Dr Oscar Levy.

Bookseller, mai 1908. Correspondance de Stendhal.

Athenæum, 4 juillet 1908. Idem.

The Sun. New-York. 1er août 1908. The Stendhal Letters.

BIBLIOGRAPHIE

Ampère (*A. M. et J.-J*). — Correspondance et Souvenirs, Paris, 1873. 2 vol.

Ancelot. — Salons de Paris : Foyerséteints. Paris, 1858, in-18.

— Un Salon de Paris, 1824-1864 ; Paris, 1866, in-8°.

Annual Register. — Février 1843.

(*Anonyme*). — Journal of a soldier of the 71 st. or Glasgow Regiment from 1806-1815. Edinburgh, 1819, in-12.

Audot. — L'Italie, publiée par Audot. Paris, 1834.

Barham (*Rev. H. D.*) — Life and Remains of Theodore Hook, 1849, in-12.

Belloc (Mme Sw.). — Lord Byron. Paris, 1824, 2 vol. in-8°.

Bonaparte (Louis). — Réponse à Sir W. Scott sur son histoire de Napoléon, 1829, in-8°.

Brancas (Duchesse de). — Mémoires. 1865.

Byron. — Life, letters an journals : published by Moore. London, 1860, in-8°.

— Works : edited by Rowland E. Prothero, 1901.

Cochrane (J. G.). — Catalogue of the Library of Abbotsford, 1838.

Chuquet (Arthur). — Stendhal-Beyle. Paris, 1902, in-8°.

Colomb. — Notice biographique.

Cordier (Henri). — Molière jugé par Stendhal, 1898.

— Stendhal et ses amis, 1890.

Cordier (Auguste). — Comment a vécu Stendhal. Paris, 1900.

Custine. — Mémoires et voyages. Paris, 1830, 2 tom. in-8°.
Cuvillier-Fleury. — Dernières études historiques et littéraires, 1859.
— Etudes historiques et littéraires. Paris, 1854.
Débats, 13 juillet 1829.
De Latouche. — Olivier, 1826.
Delécluze. — Souvenirs de Soixante ans. Paris, 1862.
Dowden. — Life of Shelley, 1886. 2 vol.
Dubois-Fontanelle. — Cours de Belles-Lettres. Paris, 1813. 4 vol.
Examiner, 26 novembre 1821.
— 25 février 1843.
Foreign Literary Gazette. — London, 31 mars 1830.
Farges (Louis). — Stendhal diplomate. Paris, 1892.
Galt (John). — Life of lord Byron, 1830.
Gazette anecdotique, 15 décembre 1882.
Gibbins. — Industrial History of England, 1890.
Globe, 25 juillet 1828.
Glover. — Memoirs of a celebrated literary character. London, 1813.
Green (J. R.). — Short History of the English People, 1884.
Hobhouse (*Lord Broughton*). — Italy : remarks made in several visits from the year 1816-1854. London, 1859, 2 vol. in-8°.
Hugo (Victor). — Littérature et philosophie mêlées.
Hunt (Leigh). — Lord Byron and some of his contemporaries, 1828, in-8°.
Jacquemont (Victor). — Correspondance. Seconde édition. Paris, 1835.
Johnson. — Preface to his edition of Shakespeare's plays. London, 1765, in-8°.

Jusserand. — Shakespeare en France sous l'ancien régime. Paris, 1898.

Lecture Rétrospective, 30 janvier 1894.

Legal Observer, décembre 1843.

Lewis (Matthew-Gregory). — Life and Correspondence, London, 1839. 2 vol.

Lockhart's Quarterly, mai 1843.

Lockhart. — Memoirs of the Life of sir Walter Scott, 1837, 7 vol. in-12.

Melcombe. - Diary of the late Geo. Bubb. Dodington, baron of Melcombe. Salisbury, 1784, in-8°.

Mercure de France, 15 mai ; 1er juin 1906.

Mérimée. — Une Correspondance Inédite. Paris, 1897.

— Lettres à une Inconnue, Paris, 1873.

Moore (Thomas). — Memoirs, Journal, Correspondence. London, 1853-1856. 8 vol. in-8°.

Morgan (Lady). — Memoirs, Autobiography, Diaries and Correspondence. London, 1863, 2 vol.

— France in 1829 and 1830, 2 vol.

Morning Chronicle, août 1817 ; septembre-décembre 1821.

Nicol. — Byron, 1879.

Nouvelle Revue, septembre 1885.

O'Meara (Kathleen). — Mme Mohl : her salon and her friends, 1885.

Paupe (A.). — Histoire des Œuvres de Stendhal. Paris, 1904.

Pillet. — L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces. Paris, 1815, in-8°.

Revue Blanche, juin 1899.

Revue Bleue, 30 décembre 1905.

Revue d'Histoire littéraire de la France, octobre-décembre 1907.

Revue des Deux-Mondes, 11 janvier 1867 ; 1er février 1892.

Revue de Paris, 1830.
Russell (C.-W.). — Life of Cardinal Mezzofanti, 1858.
Saint-Elme (Ida). — Mémoires d'une Contemporaine, Paris, 1827, 8 vol. in-8.
Sainte-Beuve. — Cahiers. Paris, 1876.
— Causeries du lundi 2 janvier 1854 : 9 janvier 1854 : 2 février 1857.
Scott. — Works of Switft with notes and a life of the author by Walter Scott in 19 vol. : Edinburgh, 1814, in-8°.
— Life of Napoleon Buonaparte, Edinburgh, 1827. 9 vol.
Simpson. — Letters and Recollections of Julius and Mary Mohl, 1887.
Stryienski. — Soirées du Stendhal Club, 1905.
Taine. — Histoire de la Littérature anglaise, Paris, 1873. 5 vol.
— Notes sur l'Angleterre, 1861.
Thackeray. — The Four Georges. London, 1888.
Thornbury and Walford. — Old and New London.
Ticknor (Geo). — Life, letters and journals, 1876. 2 vol.
Tracy (Mme de). — Essais divers, lettres et pensées, Paris, 1852. 3 vol.
Trelawney. — Recollections of the last days of Shelley and Byron, 1878, in-8°.
Viel-Castel (Horace de). — Mémoires, 1883, 6 vol.
Williams (E.-E.). — Journal, 1902, in-8°.

Editions des Œuvres de Stendhal citées dans cet ouvrage

Vies de Haydn, Mozart et Métastase. Michel Lévy, 1854.
Histoire de la Peinture en Italie. Michel Lévy, 1854.

Rome, Naples et Florence. Delaunay 1817 : et 1826 : Delaunay.

De l'Amour. Garnier frères.

Racine et Shakespeare. Michel Lévy, 1854.

Vie de Rossini. Michel Lévy, 1854.

Armance. Calmann Lévy, 1877.

Promenades dans Rome. Calmann Lévy, 1883.

Le Rouge et le Noir. Garnier frères.

Mémoires d'un Touriste. Michel Lévy, 1854.

La Chartreuse de Parme. Garnier frères.

Correspondance Inédite. Michel Lévy, 1855.

Correspondance. Charles Bosse, 1908.

Vie de Napoléon. Calmann Lévy, 1876.

Journal. Charpentier, 1899.

Lamiel, 1889.

Vie de Henri Brulard. Charpentier, 1890.

Souvenirs d'Egotisme. Charpentier, 1892.

Lucien Leuwen. « Revue Blanche », 1901.

Lettres Intimes. Calmann Lévy, 1892.

Napoléon : de l'Italie. Paris, « Revue Blanche », 1898.

INDEX

ABRÉVIATIONS

Angl. Anglais.	*v.* voir.
crit. critique, critiqué.	*St.* Stendhal.
n. note.	

TABLE DES MATIÈRES